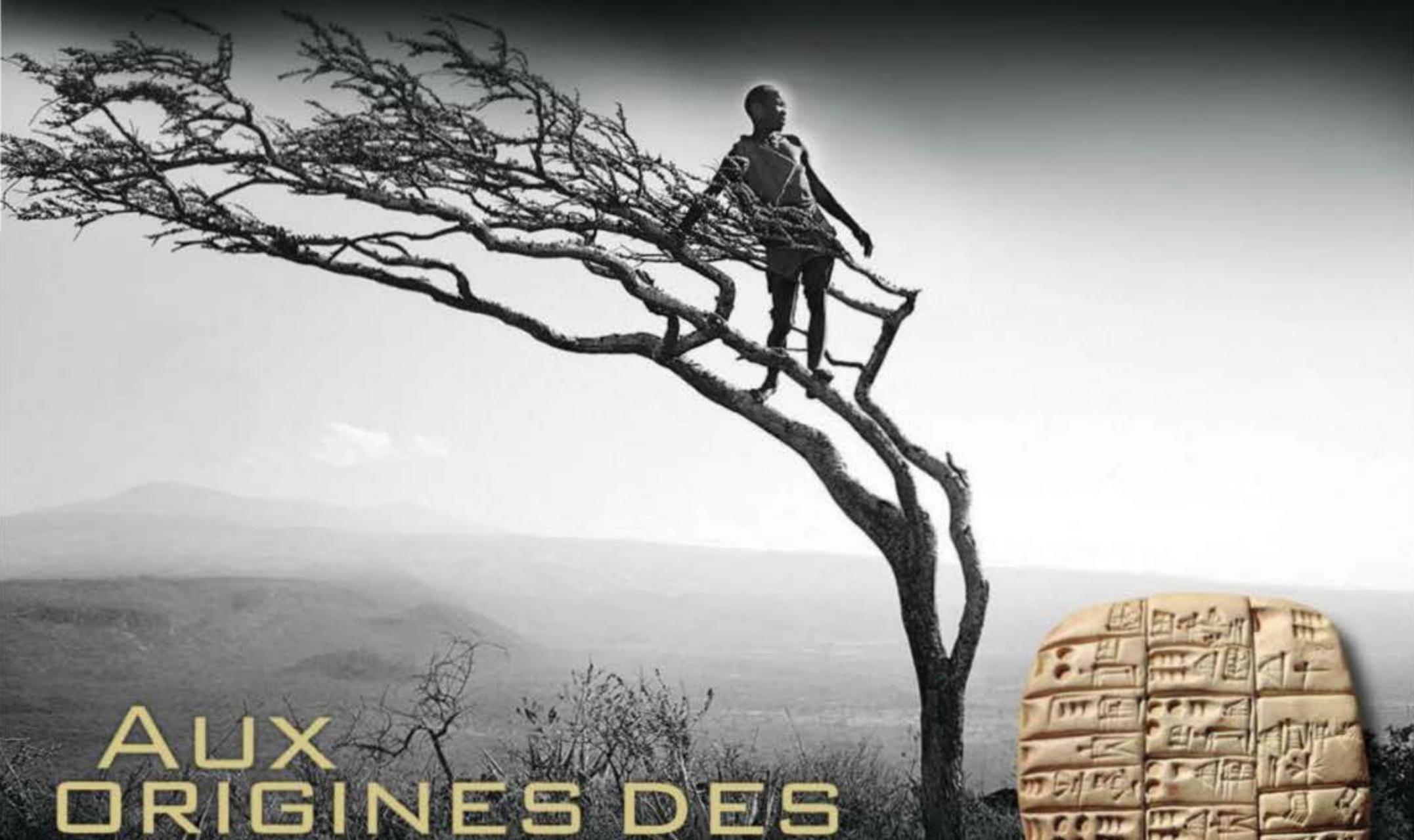


# LES CAHIERS SCIENCE & VIE

COLLECTION LES ESSENTIELS



## AUX ORIGINES DES LANGUES ET DE L'ÉCRITURE

**+ DVD EXCLUSIF**  
LES LANGUES  
RACONTÉES PAR  
CLAUDE HAGÈGE

RÉÉDITION EXCEPTIONNELLE DES PLUS BELLES PAGES DES CAHIERS



# LU, ÉCRIT, PARLÉ...

EDITO

Claude Hagège est en colère. Le linguiste du Collège de France tempête contre le projet de loi Fioraso qui prévoit de développer l'enseignement en anglais dans les universités. Cet amoureux des langues y voit un nouveau signe de recul du français et de la diversité linguistique face à l'hégémonie de l'anglais, vecteur à ses yeux d'une pensée unique. Le cannibalisme exercé par les langues véhiculaires ne date pas d'hier. Avant de subir la concurrence du bas-latin, la koinè grecque ne s'était-elle pas imposée dans la majeure partie du monde antique ? Quant à la dénomination de *lingua franca*, souvent attribuée à la forme simplifiée de l'anglais utilisé hors de ses frontières, ne désignait-elle pas à l'origine un jargon mêlant le français, l'italien, l'espagnol... sorte d'espéranto avant l'heure datant des Croisades et pratiqué durant six siècles ? L'histoire des langues, qui est avec celle de l'écriture, l'une des grandes aventures intellectuelles de l'humanité, fourmille d'exemples d'échanges, d'emprunts, d'évolutions, de disparitions. Toutes deux donnent matière à réflexion dans le débat qui fait rage. En rééditant les pages que notre magazine leur a consacrées, la rédaction des *Cahiers de Science & Vie* vous propose aussi de remonter à la source des mots pour assister au début du processus qui conduisit les populations humaines à façonner leur identité.

Écoutez Claude Hagège en parler avec passion dans le DVD d'entretien exclusif qui complète ce quatrième tome de la collection les Essentiels.

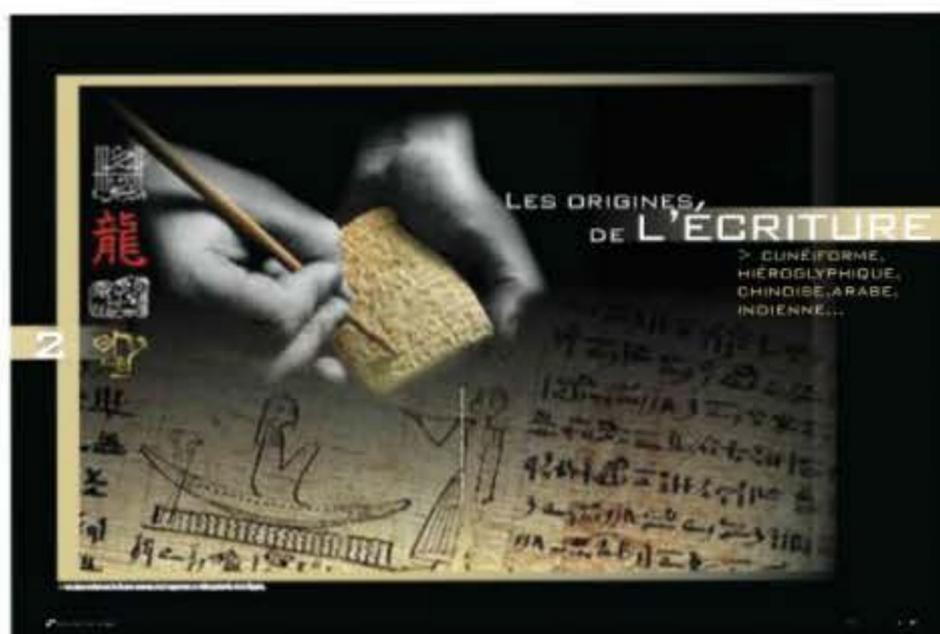
I.B.

# 1 / SOMMAIRE LES ORIGINES DES LANGUES



6

> LA LONGUE QUÊTE DES ORIGINES	8
> COMMENT SAISIR L'INSAISSISSABLE	12
> QUAND LES LANGUES CHERCHENT LEUR MÈRE	18
> SUMÉRIEN, ÉGYPTIEN... SURVIVRE À L'OUBLI	24
> GREC UNE LANGUE BIEN PENSÉE	31
> LATIN LE CLASSIQUE FACE AU VULGAIRE	36
> FRANÇAIS, ESPAGNOL... LES LANGUES SE DÉLIENT	42
> DANOIS, ALLEMAND, ANGLAIS... ISSUS DE GERMAINS	48
> CHINOIS UNE LANGUE PLURIELLE	54
> JAPONAIS LE PUZZLE DES ORIGINES	59
> ARABE, HÉBREU... HÉRITIERS DES GRANDES CIVILISATIONS	62
> WOLOF, BAMBARA, BANTOU... LE FOISONNEMENT AFRICAIN	68
> ET SI LE LANGAGE AVAIT UNE RACINE SOCIALE	74



## 2 / SOMMAIRE

# LES ORIGINES DE L'ÉCRITURE

> QU'EST-CE QU'UNE ÉCRITURE	82
> L'ÉCRITURE CUNÉIFORME L'HUMANITÉ ENTRE DANS L'HISTOIRE	88
• LES SIGNES DU POUVOIR	96
> L'ÉCRITURE ÉGYPTIENNE DANS LA NATURE TOUT FAIT SIGNE	102
• SCRIBE : UN MÉTIER D'AVENIR	108
> L'ÉCRITURE CHINOISE LES SECRETS DE LA LONGÉVITÉ	112
> QUAND LA MATIÈRE SIGNE LA FORME	120
> ÉCRITURES SÉMITIQUES LE LONG CHEMIN DE L'ALPHABET	126
> DU GREC AU LATIN UNE POIGNÉE DE SIGNES POUR TOUT DIRE	130
> L'ÉCRITURE ARABE AVANT ET APRÈS LE CORAN	136
> L'ÉCRITURE INDIENNE LA FOI GRANDIT DANS L'ÉCRIT	142

1



^ Le modèle grec inspire le latin classique qui s'affirme au III<sup>e</sup> s. av. J.-C. (Dionysos en bronze). Le sanskrit, daté du II<sup>e</sup> millénaire, subsiste comme langue savante des Hindous.

# LES ORIGINES DES LANGUES

> COMMENT ELLES NAISSENT  
COMMENT ELLES ÉVOLUENT

ARALDO DE LUCA / PER-ANDRIE HOFFMAN-LOOK-PHOTOONSTOP





*La longue  
quête des origines*



MARTIN SCHOELLER - AUGUST

**L**a question de l'origine des langues a toujours été l'objet d'une fascination bien particulière. Tout se passe comme si, en travaillant sur ce sujet, on espérait s'approcher de l'essence du langage. Toutes les disciplines abordent cette question: métaphysique (notamment avant le xviii<sup>e</sup> siècle), philosophie, linguistique (à partir du xix<sup>e</sup> siècle). Mais à la fin du xix<sup>e</sup> siècle, cette fascination marque un coup d'arrêt subit. Les linguistes décrètent cette question taboue. Elle ne serait selon eux d'aucun intérêt scientifique. A la fin du xx<sup>e</sup> siècle, la question retrouve pourtant une légitimité scientifique en bénéficiant des découvertes sur les bases physiologiques et neurologiques du langage, et des avancées en matière de paléo-anthropologie et de langage animal.



Avec les Lumières, on cesse de croire à une langue originelle perdue après la construction de la Tour de Babel.

**D**u XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours, la question de l'origine des langues a connu de multiples évolutions. Elle a, parfois, vu mettre en doute la validité même de son objet. Mais depuis trente ans, après bien des fluctuations, ce débat a retrouvé une véritable légitimité scientifique. Dans l'histoire des théories sur l'origine des langues, le XVIII<sup>e</sup> siècle est un moment clé. On renonce de manière définitive au mythe d'une langue originaire biblique, perdue après l'épisode de la Tour de Babel et on se passionne pour le sujet. Les essais les plus connus sont ceux de l'abbé Condillac (1715-1780), de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) et de Johann Gottfried Herder (1744-1803). Condillac défend une philosophie empiriste. Pour lui, le langage naît des impératifs de l'action. Il prend la forme d'une communication gestuelle exprimant de manière immédiate les besoins et les sentiments. Plus tard apparaissent les signes vocaux. Ce langage primitif procède par images, symboles, métaphores.

Rousseau ne relie pas la parole au besoin. Le langage suppose pour lui de reconnaître en autrui un autre soi-même, ce qui se manifeste par la pitié ou par la passion. Il décrit trois phases d'émergence du langage, en liaison avec l'évolution de la société. La communication gestuelle, tout d'abord, intervient quand la société n'en est qu'à ses premiers pas. Ensuite, la société se constitue. Le premier langage est musical. Le geste n'est qu'un appoint. La dernière étape est celle d'une société devenue plus complexe. De nouveaux besoins se créent. Le commerce se développe. La langue perd en musicalité et gagne en abstraction. On passe de la langue de la passion à la langue de la raison. Pour Rousseau, c'est une véritable dénaturation. Dans l'aire de civilisation germanique, la question de l'origine des langues est dominée par la pensée de Johann Gottfried Herder. Celui-ci fait intervenir une caractéristique propre à l'homme, la *Besonnenheit*, capacité de réfléchir sur une image, et d'en saisir les qualités essen-

tielles. Herder note qu'un homme ne regarde pas un mouton comme un loup. Le loup observe le mouton avec son instinct d'animal. Il ne considère pas sa proie, il la guette. L'homme lui, se montre capable de déterminer que le mouton est « blanc, doux, laineux » et surtout que c'est un animal qui bêle. Ce son produit par le mouton n'est pas anecdotique. Herder est persuadé que les bruits du monde ont donné les premiers éléments du langage : « *L'arbre sera appelé le Bruissant, le zéphyr le Frémissant, la source le Murmurant* ». Pour lui, « *Le premier vocabulaire était donc formé de tous les bruits du monde* ». Mais il existe, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, une autre approche de l'origine du langage. D'apparence plus scientifique, elle s'incarne dans un penseur comme Court de Gébelin (1725-1784). « *Il compare une soixantaine de langues pour construire un dictionnaire de la langue primitive. Sa méthode, comme celle des premiers linguistes qui suivront son exemple, est très sommaire : il met en parallèle des éléments grammaticaux, des tableaux de mots élémentaires. Mais ses apparentements sont si étendus qu'ils perdent toute signification. En définitive, tout finit par ressembler à tout* », explique Sylvain Auroux, linguiste et philosophe. La linguistique s'épanouit au XIX<sup>e</sup> siècle. Grâce à Franz Bopp (1791-1867) et Jacob Grimm (1785-1863), elle adopte des méthodes beaucoup plus rigoureuses. « *A partir des études sur l'évolution phonétique des langues, on obtient des lois d'évolution phonétique qui, schématiquement, expliquent comment tel son devient tel autre son au fil du temps. Au XIX<sup>e</sup> siècle, à partir de ces lois d'évolution on essaie de remonter en amont, et de reconstituer les racines de langues qui n'existent plus, comme l'indo-européen. Cela soulève de grands espoirs. Certains linguistes se disent que l'on peut atteindre une langue mère, au-delà même des racines indo-européennes* », explique Christian Puech spécialiste de

l'histoire de la linguistique, professeur à l'Université Paris III. Mais cet enthousiasme est battu en brèche par trois arguments. En premier lieu interviennent les découvertes des préhistoriens du XIX<sup>e</sup> siècle. On commence à dater les fossiles humains, et à s'apercevoir de l'écart considérable séparant les plus anciennes langues connues des plus lointains ancêtres de l'homme. A partir de là, l'origine du langage devient un horizon inaccessible. Un deuxième argument ruine cette espérance : on sait désormais que les langues naissent et meurent à une vitesse très rapide. Par conséquent, on prend conscience que les langues connues ne sont qu'une infime partie d'un continent englouti et définitivement hors d'atteinte. Un troisième argument est formulé par le grand linguiste Ferdinand de Saussure : « Il souligne que les conditions de la vie des langues d'aujourd'hui sont les mêmes que celles du passé. Pour lui, "une langue n'a pas d'âge", puisque pour en avoir un, il faudrait avoir une date de naissance et qu'on n'a jamais vu naître une langue. Ainsi, le français est du latin continué, et le latin est lui-même la continuation d'autre chose », explique Christian Puech. Tous ces paradoxes incitent à mettre de côté la problématique de l'origine du langage. Ce que fait la Société Linguistique de Paris en 1866 dans l'article 2 de ses statuts. « La société n'admet aucune communication concernant soit l'origine du langage soit la création d'une langue universelle ». En cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle comme au début du XX<sup>e</sup> siècle, les linguistes se préoccupent assez peu de la question théorique de l'origine des langues. « Ils sont bien trop occupés à recenser les langues du monde et à les apparenter. Ils se concentrent sur des faits linguistiques observables. Le reste, à leurs yeux, ne relève pas de l'activité scientifique », explique Sylvain Auroux. Par ailleurs, les théories de Saussure dont le Cours de linguistique générale a été publié en 1916 répandent l'idée que la langue



est un système clos, où tout signe se définit non par lui-même, par ses caractéristiques propres, mais par ce qui le différencie des autres signes. Une telle définition ôte beaucoup d'intérêt à la question de l'origine des langues. Le renouveau scientifique de ce débat va intervenir à partir des

## « Une langue n'a pas d'âge... On n'a jamais vu naître une langue » Saussure

années 1960-1970. Dès lors, cette problématique n'est plus l'apanage des linguistes. Grâce aux découvertes sur les bases neurologiques et physiologiques du fonctionnement du langage, grâce aux avancées des paléontologues et des spécialistes du langage animal, la question se renouvelle et s'élargit. Depuis 1957 et la publication de *Structures syntaxiques* les recherches de l'Américain Noam Chomsky suscitent beaucoup d'échos dans la communauté linguistique. Chomsky pense que la faculté du langage doit avoir des rapports avec la constitution du cerveau humain. Le cognitiviste canadien Steven Pinker, dans les années 1980, affirme qu'il y a des « gènes grammaticaux ». Dans ce domaine de la génétique, les découvertes majeures, qui se sont accumulées depuis 20 ans, ont fait naître de nombreux espoirs. L'existence de nouveaux gènes, ou de mutations dans les gènes que nous partageons avec les autres primates n'expliqueraient-elles pas l'apparition du langage ? Le gène FOXP2 qui s'exprime dans des

régions du cerveau contribuant à la programmation motrice du langage a particulièrement retenu l'attention des chercheurs. Mais aujourd'hui, la plupart sont d'accord pour dire que le langage ne peut être déterminé par quelques mutations d'un petit nombre de gènes. L'approche de Merritt Ruhlen a aussi provoqué d'innombrables polémiques. Ce chercheur propose des apparentements fondés sur des comparaisons multilatérales de vocabulaires. En appliquant cette méthode à douze familles linguistiques représentant les quelque 6 000 langues existant aujourd'hui, il prétend remonter à 27 « racines mondiales ». Sylvain Auroux, comme beaucoup de linguistes, s'est montré d'un grand scepticisme vis-à-vis des thèses de Pinker et de Ruhlen : « Je pense d'une part que le gène

◀ La théorie de Jean-Jacques Rousseau sur l'origine des langues doit beaucoup au mythe du « bon sauvage », répandu au XVIII<sup>e</sup> siècle. (Gravure de 1825.)

*grammatical est une théorie absurde, et d'autre part que le comparatisme ne peut pas aboutir à l'origine des langues. Mais la science progresse aussi en prouvant que certaines hypothèses ne sont pas crédibles. Si bien qu'aujourd'hui je suis personnellement assez optimiste. Je pense qu'on arrivera à comprendre l'origine du langage. Même si, bien sûr, on ne reconstruira jamais la première langue ! »*

**Jean-François Mondot**

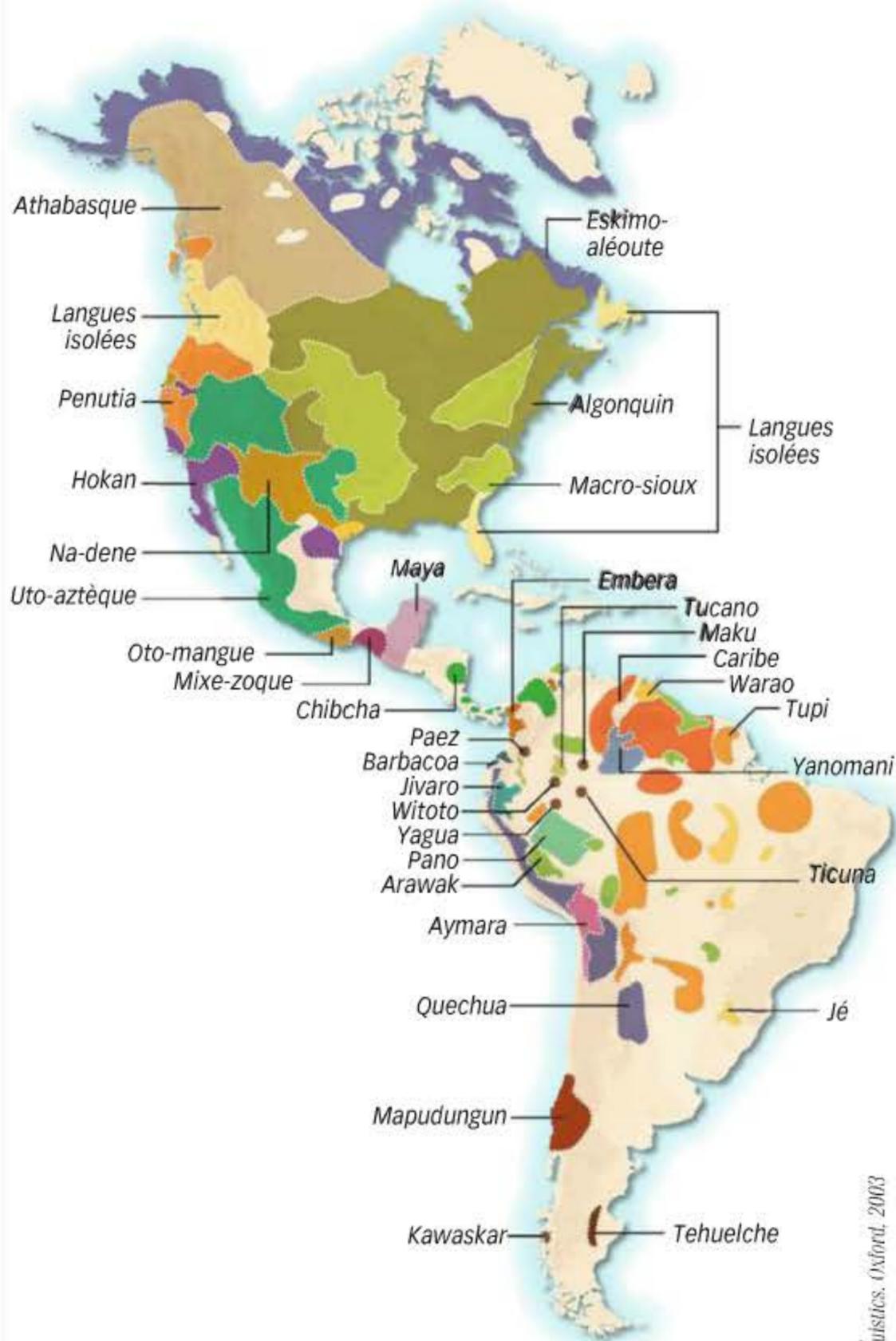


◀ Noam Chomsky, linguiste et philosophe américain, propose un modèle inné pour la production du langage. Sa pensée a fortement marqué la linguistique à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

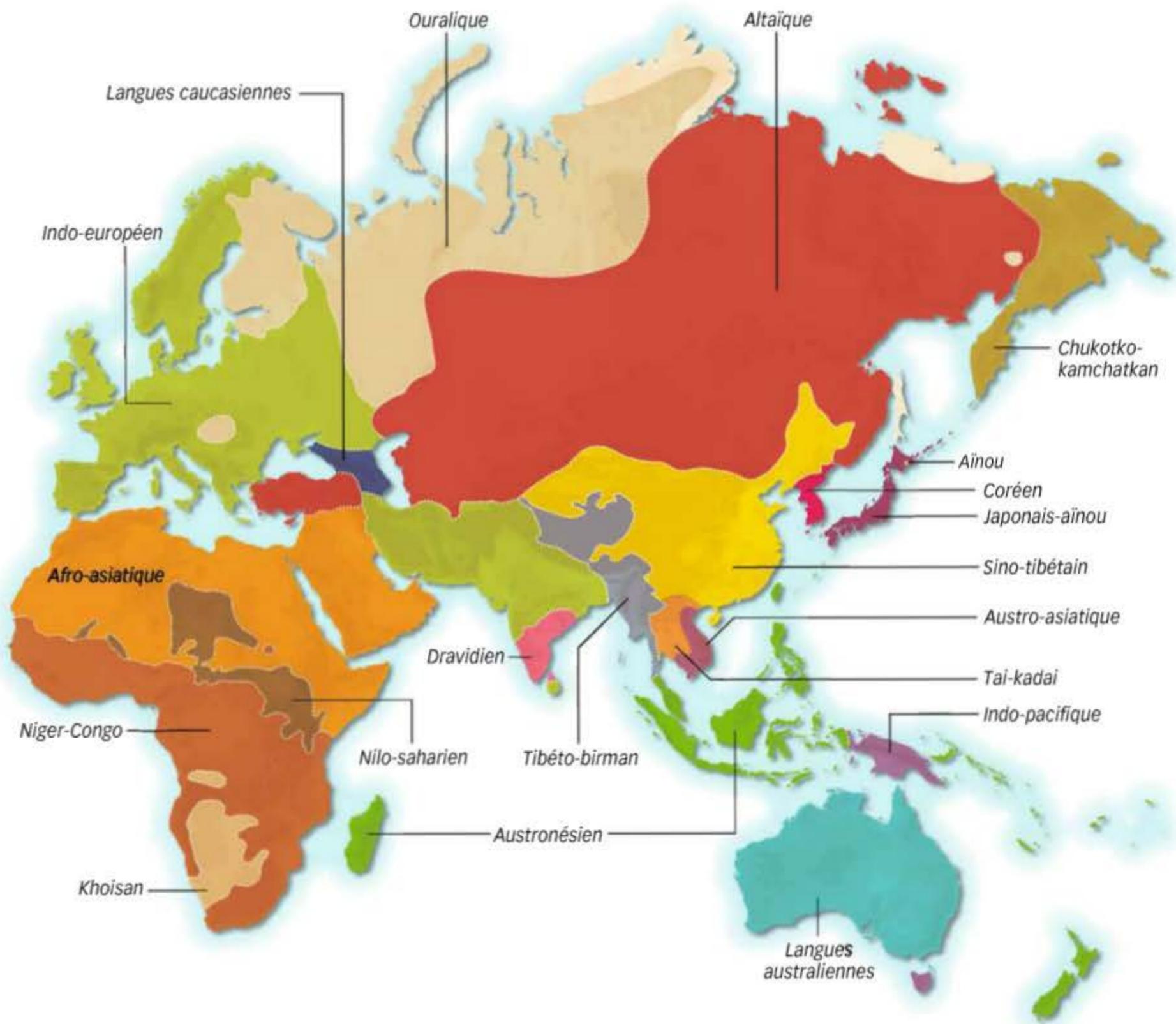
**D**epuis les temps les plus reculés, des myriades de langues ont permis aux hommes de se transmettre, au fil des générations, des connaissances et des savoir-faire qui ont favorisé l'épanouissement de leur espèce. Toute langue est en soi un mystère. Pour tenter de le percer, des linguistes essaient de remonter le temps à l'aide d'idiomes anciens sauvés de l'oubli par l'écriture. Certains traits les unissent à l'immense éventail des langues actuelles. Une analyse fine et rigoureuse permet, peu à peu, de dénouer cet écheveau jusqu'à exhumer des protolangues issues de la préhistoire. Mais ces découvertes n'ont pas l'évidence de vestiges archéologiques car une langue est par nature immatérielle, insaisissable, en perpétuelle évolution. Les linguistes parviennent cependant à en tirer un savoir rigoureux. Celui-ci montre combien les langues sont d'ingénieux dispositifs, rayonnants par leur diversité.

**Lionel Crooson**

# Comment saisir l'insaisissable



D'après A. Meyer, source The atlas of languages, Bloomsbury, 2003 - Interim, Encyclopedia of Linguistics, Oxford, 2003



## Familles, arbres et phylums

**U**ne famille de langues regroupe un ensemble d'idiomes descendant d'un ancêtre commun. Ces regroupements se déterminent à partir, notamment, du nombre de traits communs permettant de remonter jusqu'à cet ancêtre appelé protolangue. Au sein d'une famille, des innovations absentes de la langue ancestrale témoignent d'une proximité plus récente entre deux langues. L'ancienneté plus ou moins grande de ces innovations permet alors de répertorier des « langues sœurs » ainsi que des « langues mères ». Le terme de famille

est employé pour des langues très proches dont la séparation n'est pas antérieure à deux ou trois mille ans, par exemple la famille romane. A un niveau de classification supérieur, qui peut remonter jusqu'à dix mille ans, le terme employé est « phylum », par exemple le « phylum indo-européen », ou encore la « superfamille indo-européenne ». Ces classifications permettent aux linguistes de dresser des arbres généalogiques avec leurs branches et leurs sous-branches. Cet outil précieux ne peut cependant être comparé à l'arbre généalogique d'une espèce animale, et

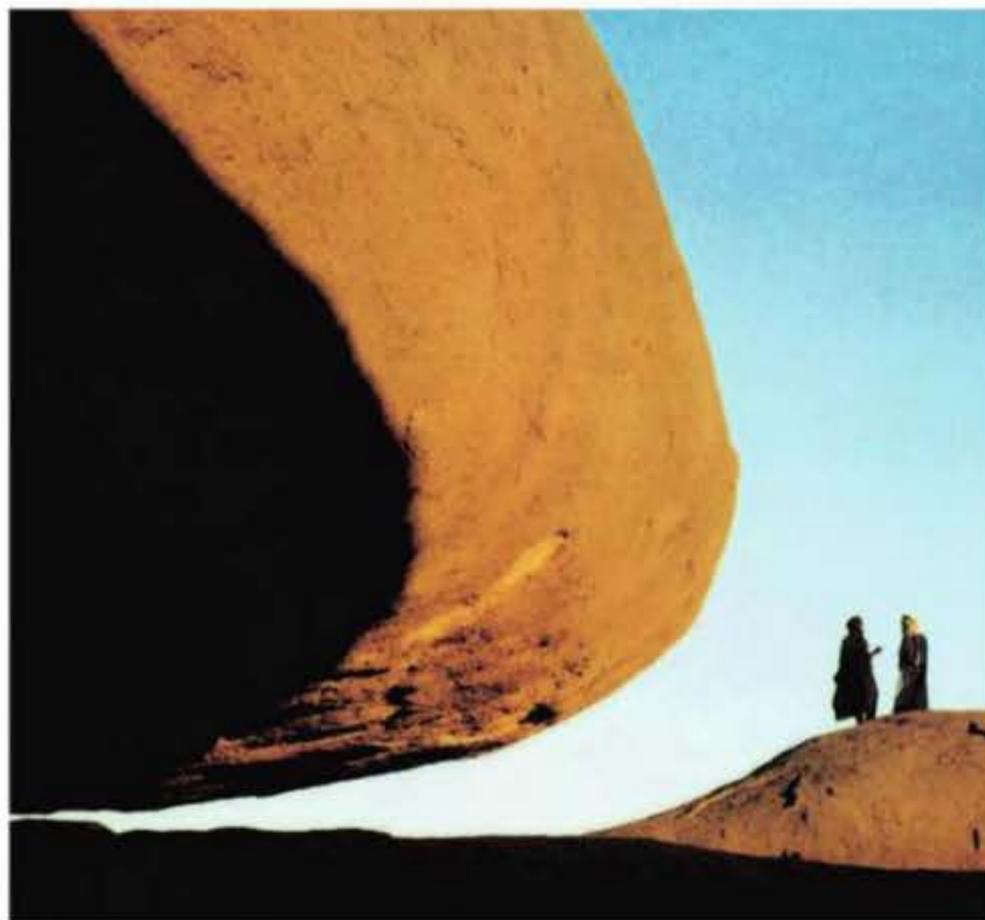
encore moins à celui d'une dynastie humaine. En effet, un animal ou un humain naît d'un accouplement, grandit et meurt. Une langue ne meurt que rarement et évolue insensiblement au gré de ses lentes mutations. Au bout de quelques siècles, devenue différente, elle peut être méconnaissable. Seul le recul de l'histoire permettra ensuite de dire si l'on est toujours en présence de la même langue ou bien de sa « fille », ou encore d'une « cousine ». Les cas de mort brutale d'une langue sont consécutifs à la disparition de son dernier locuteur lorsque cette langue a été précédemment marginalisée. ■

## Premières langues entrées dans l'Histoire

**D**urant l'Antiquité, en plusieurs points du globe l'invention de l'écriture a permis à des hommes de fixer leurs parlers sur la pierre, la terre cuite, l'os ou le papyrus. Des « instantanés » de chacun de ces idiomes à des

périodes données sont ainsi parvenus jusqu'à nous. Ces langues sont les plus anciennes que l'Histoire puisse retenir. Elles ne représentent cependant qu'un faible échantillon des myriades d'idiomes employés sur la Terre depuis les premiers hommes. ■

Certaines langues ont perduré en évoluant, d'autres se sont tues à jamais. C'est l'étude des langues écrites qui permet de reconstituer leur histoire. (Les monts Bagzane, au Niger.)



### > Premières traces écrites des langues >

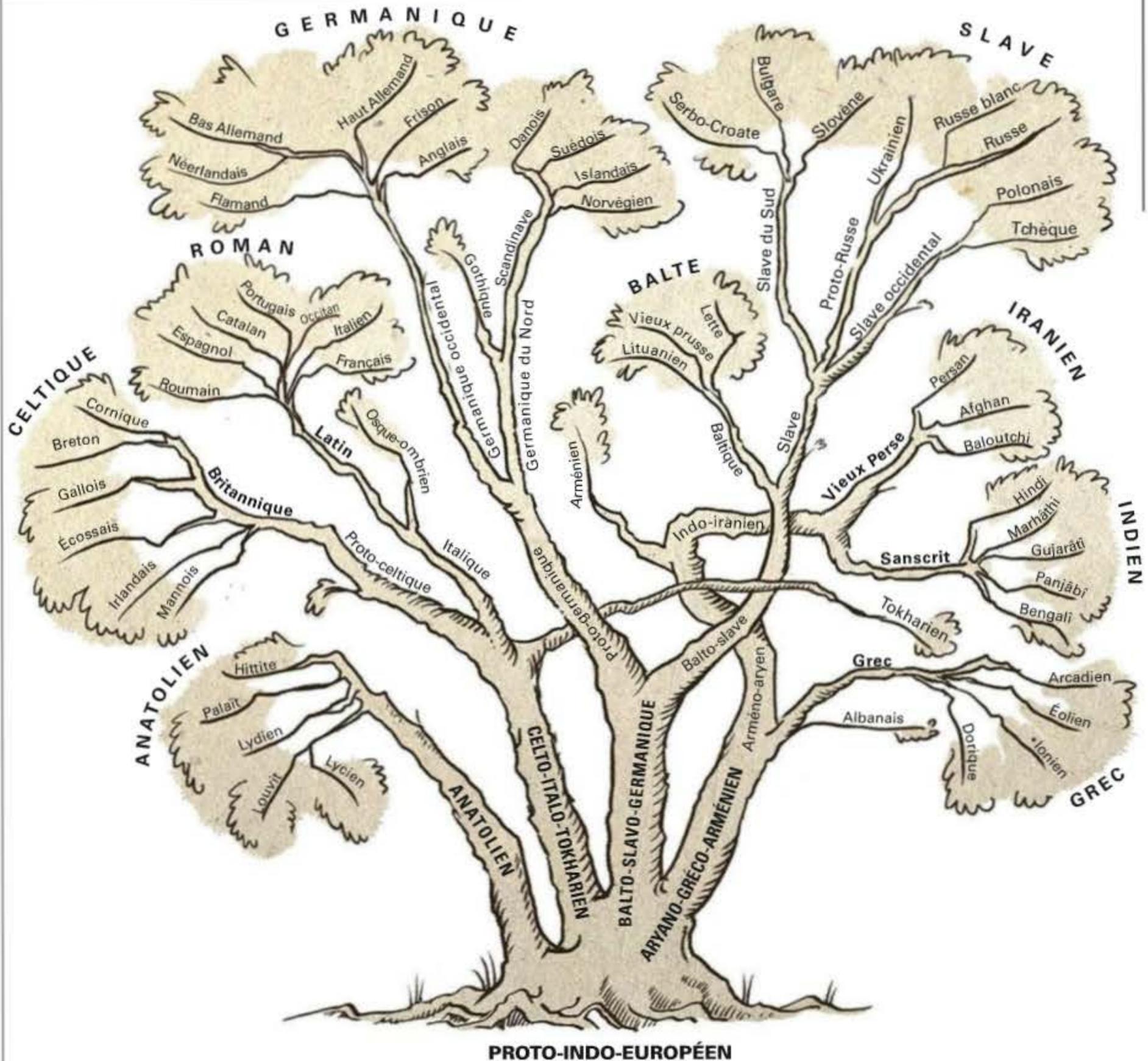
- **-3400**  
Sumérien, noté par l'écriture cunéiforme
- **-3250**  
Egyptien ancien, retranscrit par hiéroglyphes
- **-1500**  
Nésite, noté par du cunéiforme et des hiéroglyphes non égyptiens
- **-1400**  
Chinois signes gravés sur des os, des écailles
- **-1350**  
Grec ancien, premières attestations du mycénien, langue des Achéens
- **-1000**  
Phénicien, attesté par de nombreuses inscriptions
- **-930**  
Hébreu calendrier de Geser
- **-900**  
Olmèque, sous forme de glyphes, non encore déchiffrés
- **-700**  
Etrusque Ecrits nombreux mais non déchiffrés
- **-600**  
Araméen, écriture calquée sur le phénicien
- **-600**  
Latin, premières traces sur la fibule d'or de Préneste
- **-500**  
Vieux-perse écriture cunéiforme originale



Quartier de Dotonbori, Osaka, Japon.

## Combien existe-t-il de langues ?

**L**a réponse à cette question est délicate, voire impossible à déterminer. Il n'existe pas de chiffre précis pour les langues d'aujourd'hui. En effet, la carte du monde comporte de nombreuses zones blanches où les idiomes ne sont pas, ou imparfaitement, répertoriés, comme la Nouvelle-Guinée avec son millier de langues. De plus, de nombreux Etats, comme la Suisse ou Singapour, partagent plusieurs langues officielles avec d'autres pays. Le problème se pose aussi de savoir si certains idiomes ne sont que des dialectes appartenant à des langues plus importantes, ou bien s'ils sont eux-mêmes des langues distinctes. Une langue est donc un ensemble flou qui, avec toutes ses nuances, ne se laisse pas enfermer dans des frontières précises. La difficulté ne s'arrête pas là car de nouvelles langues semblent se constituer tandis que d'autres, plus nombreuses, sont en train de disparaître. Si l'on veut faire des estimations, selon les critères choisis elles varient de trois mille à sept mille langues parlées dans le monde. Le chiffre le plus souvent retenu est six mille. ■



PROTO-INDO-EUROPÉEN

## Le phylum indo-européen

Langues d'Europe, de Russie, d'Anatolie, d'Iran, du Nord et du Centre de l'Inde... Leur parenté a été établie en 1816.

**D**e tous les phylums, l'indo-européen est celui qui a été le plus anciennement étudié. En effet, dès le <sup>xviii</sup> siècle dans l'empire colonial britannique, des linguistes se trouvèrent confrontés au vaste champ des langues de l'Inde. Ils y découvrirent de troublantes similitudes avec des idiomes comme le français ou l'allemand. Un demi-siècle plus tard, l'existence d'une superfamille indo-européenne fut mise en évidence. Le phylum reconstitué

était tout autant asiatique qu'européen. On sait aujourd'hui qu'outre les branches anatolienne, celto-italo-tokharienne et balto-slavo-germanique, une branche aryano-gréco-arménienne s'est détachée de la protolangue indo-européenne aux environs du <sup>iv</sup> millénaire. Il fallut moins de mille ans pour que cette dernière se scinde en un groupe débouchant sur le grec ancien puis son successeur le grec moderne, et un second groupe plus prolifique d'où sont issus l'arménien et la branche

indo-iranienne. Cette dernière branche fut à l'origine de deux très importantes familles de langues orientales. La première est issue du vieux persan. Elle compte, notamment, les actuels dari et pachto d'Afghanistan, ainsi que l'actuel persan (75 millions de locuteurs). La seconde a donné naissance au sanskrit, ancêtre de, notamment, l'ourdou, le bengali, le tzigane, le cinghalais et surtout l'hindi (aujourd'hui principale langue officielle de l'Inde avec 360 millions de locuteurs). ■

## La diversité linguistique dans le monde

**R**egroupées en 251 familles recensées dans le monde, 6 526 langues sont représentées sur cet histogramme. Seulement 3 % des langues sont parlées en Europe tandis que la plus haute diversité linguistique se concentre dans des zones de forte biodiversité habitées, notamment, par des peuples de la forêt. Le contraste est frappant : ces zones ne représentent que 4 % de la population mondiale mais on y parle 96 % des langues du monde. Ce qui signifie donc que les 4 % de langues restantes sont parlées par 96 % de la

population mondiale. Cette répartition inégale est liée, en partie, au centralisme linguistique de certains grands Etats. Les linguistes estiment que la moitié des idiomes parlés sur la planète aura disparu à la fin de notre siècle car leurs derniers locuteurs sont eux-mêmes menacés ou marginalisés. Selon l'Unesco, les langues sont « *les principaux véhicules des expressions culturelles et du patrimoine culturel immatériel, essentiels à l'identité des individus et des groupes* ». Or, toujours selon l'Unesco, celles-ci disparaissent au rythme d'une tous les quinze jours. ■

### LEXIQUE

► **Continuum** : espace de variation continue au sein du territoire d'une langue, la compréhension mutuelle étant assurée de proche en proche.

► **Créole** : langue hybride issue d'un contact entre plusieurs langues dont une socialement dominante, formée très rapidement en l'espace d'une génération à la suite d'une rencontre brusque entre plusieurs populations. On parle de créole lorsque la langue mixte résultante devient langue maternelle d'une communauté.

► **Dialecte** : subdivision régionale d'une langue, par exemple le normand dans le cas du français.

► **Groupement génétique** : groupe de langues pour lesquelles un ensemble de traits communs laisse supposer qu'elles ont un même ancêtre. Ne pas confondre avec la science qui étudie l'hérédité et les gènes chez les organismes vivants.

► **Langue véhiculaire** : langue occupant le rôle de véhicule de communication entre des populations dont les langues sont différentes (ex : peul, swahili).

► **Phonème** : unité phonique minimale permettant de distinguer des mots les uns des autres dans le langage parlé, et dont le répertoire varie selon les langues.

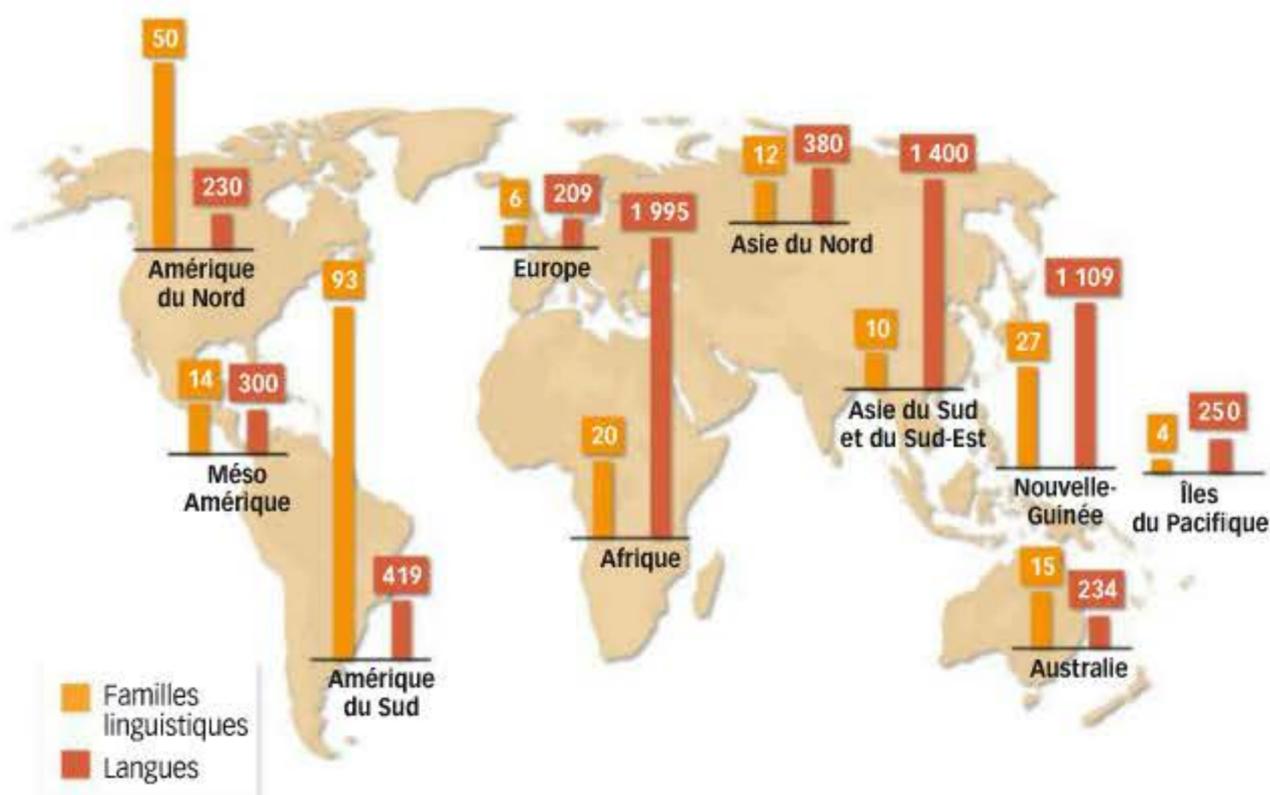
► **Morphologie** : changement de forme observé dans les mots d'une langue, tel que le genre, le nombre pour les noms, les conjugaisons des verbes en français.

► **Pidgin** : variété langagière composite destinée à assurer la communication lorsque des locuteurs ne disposent pas d'une langue commune. Un pidgin peut évoluer vers le créole.

► **Protolangue** : langue mère d'une famille de langues obtenue par reconstruction. Elle reste hypothétique.

► **Substrat** : dans une langue donnée, c'est la trace d'une autre langue parlée précédemment sur le même territoire.

### Langues et familles de langues dans le monde



La plus grande diversité de familles linguistiques se trouve sur le continent américain. (D'après Nettle & Romaine, 2000.)



Un « espéranto » avant l'heure: les marchands de la Méditerranée (ici port de Venise) communiquaient grâce à la lingua franca. Une langue datant des Croisades et restée en usage durant six siècles.

## La lingua franca, langue métisse de la Méditerranée

**L**a nécessité de communiquer entre locuteurs de langues diverses a, dès l'Antiquité romaine, favorisé l'émergence de langues véhiculaires comme le bas-latin et la koinè grecque.

De nos jours, il arrive qu'un idiome fréquemment utilisé hors de ses frontières, par exemple l'anglais, soit appelé lingua franca. Or ce nom est celui d'une mystérieuse langue métisse aujourd'hui oubliée. Remontant aux Croisades, elle est demeurée en usage durant six siècles. En 1690, le Dictionnaire Universel de Furetière la définit comme un jargon parlé sur la mer Méditerranée, « composé du français, italien, espagnol et autres langues, qui s'entend par tous les matelots et tous les marchands

de quelque nation qu'ils soient. » Cette lingua franca tient son nom de « Franc » qui, en Orient, désigne alors tout chrétien d'origine européenne. Au gré des époques et des lieux, cette langue composite, qui n'est jamais maternelle, emprunte à

à Versailles en 1670. En effet, c'est en lingua franca qu'un soi-disant Mufti s'exprime en ces termes dans *Le Bourgeois Gentilhomme* de Molière : « Mi star Mufti, ti qui star ti ? Non intendir : Tazir, tazir. » C'est-à-dire : « Je suis Mufti, toi

« Mi star Mufti, ti qui star ti ? »  
Je suis Mufti, toi, qui es-tu ?

l'arabe, au turc ou au maltais, tout en se passant de conjuguer les verbes. Comme elle est omniprésente chez les bagnards et les esclaves, il est honteux de la parler, bien qu'elle permette de se faire entendre de Marseille à Smyrne, en passant par Raguse ou Alger. Nécessité faisant loi, certains diplomates se résolvent à son emploi. Elle fera même son entrée

qui es-tu ? Si tu ne comprends pas, tais-toi, tais-toi ! » Il faudra cependant attendre deux siècles pour que le dernier locuteur de la lingua franca finisse par se taire définitivement. ■

Remerciements à Nicolas Quint, chargé de recherches au CNRS, laboratoire du LLACAN.

### [[[ à lire ]]]

- ▶ Marina Yaguello, *Catalogue des idées reçues sur la langue*, Seuil, 1988.
- ▶ Jocelyne Dakhlia, *Lingua franca*, Actes Sud, 2008.
- ▶ Daniel Nettle & Suzanne Romaine, *Ces langues, ces voix qui s'effacent*, Autrement, 2003.
- ▶ Claude Hagège, *Dictionnaire amoureux des langues*, Plon Odile Jacob, 2009.
- ▶ Ranka Bijeljic & Roland Breton, *Du langage aux langues*, Découvertes Gallimard, 1997.
- ▶ Roland Breton, *Atlas des langues du monde*, Autrement, 2003.

> Merritt Ruhlen >



En Amérique du Nord, > comme en Amérique du Sud, les langues amérindiennes sont issues d'une même superfamille. (Chef Iowa, tableau du XIX<sup>e</sup> s.)

**50 000 ans**

En 1994, la thèse de Merritt Ruhlen surprend les linguistes : les superfamilles de langues proviennent toutes d'une langue originelle parlée par les populations d'*Homo sapiens* avant leur sortie d'Afrique.

**8 000 ans**

C'est la date limite posée par une majorité de linguistes, au-delà de laquelle toute recherche de langue commune serait truffée d'erreurs et donc non valide.



^ Dans l'Océanie, Ruhlen distingue trois super-familles issues de la langue mère. Elles concernent respectivement l'Australie, la Nouvelle-Guinée, l'Indonésie et de nombreuses autres îles.

^ Dans le seul Cameroun, on répertorie plus de 250 langues. Descendent-elles toutes d'une même famille ? (Masque de la société Manjong.)

Aux origines...



MUSEE DU QUAI BRANLY - PATRICK ORIES - VALÉRIE TOIRE - SCALA FIRENZE / NAT. GALLERY OF ART, WASHINGTON DE USA - THE BRIDGEMAN ART LIBRARY

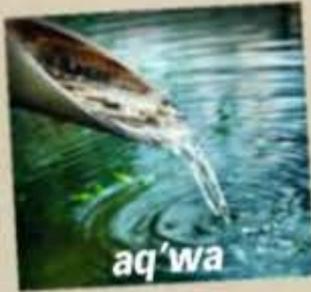
# Quand les langues cherchent leur mère

Y a-t-il une origine unique ou multiple du langage ?

Cette question d'une déconcertante simplicité voit hélas ses réponses se perdre dans le brouillard épais entourant la naissance de l'humanité. Les partisans d'une langue primordiale, mère de toutes les langues actuelles, n'ont toujours pas convaincu la communauté des linguistes.

## > 12 superfamilles de langues, 27 racines mondiales >

Le linguiste Greenberg a identifié 12 superfamilles de langues. Merritt Ruhlen va plus loin : en comparant certains mots pris dans ces superfamilles, il identifie 27 « racines mondiales » qui appartiendraient à la langue mère.



aq'wa



tik



çun(g)a



par

- Khoisan
- Nilo-saharien
- Nigéro-kordofanien
- Afro-asiatique
- Kartvélien
- Dravidien
- Eurasiatique
- Dene-caucasien
- Austrique
- Indo-pacifique
- Australien
- Amérinde

### eau

- k'a
- nkl
- engl
- ak'wa
- rt'q'a
- niru
- ak'wa
- ?o'wa
- namaw
- okho
- gugu
- akwā

### doigt

- /kɔnu
- toc
- dike
- tak
- ert
- birelu
- tik
- tok
- nto?
- dik
- kuman
- dik'i

### nez

- čl'ū
- čona
- 
- sunā
- sun
- čun'tu
- snā
- suŋ
- i'juŋ
- sinna
- mura
- čuna

### voler

- d'wa
- par
- pere
- pyaRR
- p'er
- parv
- parv
- phur
- aplr
- paru
- 
- ta?

Les premiers hommes qui ont peuplé l'Australie sont arrivés sur cette île entre -50000 et -60000 à la faveur de la glaciation qui abaissait le niveau des mers. Les langues aborigènes ne font pas partie de la famille indo-pacifique des îles pourtant proches.



Irlandais



Mongols



Aviez-vous remarqué que « chien » se dit *kuon* en grec, *nkaun* en vieil austronésien ou *kung* en khoisan? Que *qanciq* est une chienne en vieux turc, *qani* un chien sauvage en

mongol ou *kuan* un renard argenté en langues amérindiennes? Et que l'on retrouvait la même étymologie pour désigner nos amis canins en chinois archaïque (*khiwen*), en eskimo-aléoute (*qanaya*) ou en basque (*koin*)? Troublant, non? Cette racine *kwon* n'est que l'une des 27 prises en exemple par Merrit Ruhlen, avec *aja* la mère, *mako*, l'enfant ou encore *tik*, le doigt, qui selon lui se retrouvent dans la plupart des langues du monde. Pour cet universitaire iconoclaste, aucun doute possible: ces 27 mots appartiennent à la langue originelle commune aux 6000 langues pratiquées aujourd'hui dans le monde, celle qui était parlée le soir au coin du feu par nos vénérables ancêtres il y a environ 50000 ans. Elucubration fantasque d'un trublion en mal de notoriété ou thèse décapante issue d'une rigoureuse méthode de comparaison?

L'idée selon laquelle des groupes de langues puissent avoir une origine commune n'est pas vraiment neuve. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'Allemand Franz Bopp fonde les bases de la linguistique historique qui permet de prouver par des comparaisons de termes que deux ou plusieurs langues sont descendantes d'une seule protolangue. Les langues sont alors perçues comme des êtres vivants, qui naissent, vivent et meurent. On leur découvre des parents, des sœurs, des cousines, des enfants... Une conception biologique des langues dont vont émerger de grandes et respectables familles formées d'une patriarcale langue mère et de ses langues filles: l'indo-européen, le sémitique, l'ouralien ou le nilotique, par exemple, pour ne citer que quelques-unes de ces nobles dynasties. Mais certains veulent aller plus loin. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le linguiste Alfredo Trombetti, après un travail de comparaison entre les racines lexicales et grammaticales de différentes langues, ose conclure à une unique famille réunissant toutes les langues du monde.

Scandale! Dans les années 1960, deux chercheurs russes, Dolgopolski et Illitch-Svitych, reprennent les travaux du Danois Pedersen inventeur d'une superfamille appelée nostratique qui associe l'indo-européen à d'autres familles eurasiennes (sémitique, ouralien, altaïque et eskimo-aléoute). Ils y incluent encore d'autres langues et parviennent à reconstruire une centaine de termes. Accueil tout aussi glacial de la communauté des linguistes.

C'est Joseph Greenberg, le mentor de Ruhlen, linguiste à l'université de Stanford, qui va fortement bousculer le petit monde feutré de la linguistique grâce à un énorme travail de classification allant bien au-delà de la méthode de « comparaison standard ». Pour Greenberg, le travail de classification est la première étape de la linguistique historique. Il doit prendre place avant les tentatives de reconstruction. Comme le dit Ruhlen, « On ne peut exiger d'un biologiste une reconstruction complète d'un protomammifère avant d'admettre que les hommes sont apparentés aux chiens et aux chats [...] Green-

Qu'est-ce qui rapproche des peuples aussi éloignés que des Irlandais et des Mongols? Leurs langues appartiendraient à la même superfamille, l'eurasiatique, dans laquelle Greenberg et Ruhlen englobent l'indo-européen.

## Greenberg regroupe plus de mille langues africaines en seulement quatre familles

*berg n'a rien reconstruit et ses adversaires n'ont jamais classifié une seule langue.* » Dès les années 1950, après une dizaine d'années de recherches, sa méthode de « comparaison multilatérale » lui permet d'affirmer que le gros millier de langues africaines se résume en tout à 4 familles pas plus. Une vraie révolution décriée à l'époque par tout le gratin de la linguistique et finalement acceptée pendant plus de 50 ans. Après un travail similaire sur les langues amérindiennes et eurasiennes, dont les résultats sont en revanche beaucoup plus contestés, Greenberg réduit la donne à 12 superfamilles mondiales. Merrit Ruhlen décide d'aller au

bout du chemin et de parachever la grande unification des langues de la Terre.

Si le livre dans lequel il expose sa théorie, *L'origine des langues*, publié en 1994, n'est pas solide sur le plan scientifique, il faut bien reconnaître que la thèse est séduisante. Tout au long de l'ouvrage, des tableaux comparent les mots de différentes langues et invitent le néophyte, promu soudain linguiste émérite, à faire lui-même ses associations, à créer ses familles. Les similarités, évidentes pour la plupart en apparence, conduisent à des regroupements drastiques et naturels jusqu'à la langue originelle en fin d'ouvrage. Pour Ruhlen, la masse de ressemblances entre les familles est telle qu'elle ne peut rationnellement s'expliquer que par une unité antérieure des langues. Pour autant, l'existence d'une langue mère n'impliquerait pas nécessairement la monogénèse du langage, c'est-à-dire son émergence en un point géographique unique, mais elle reviendrait à faire descendre toutes les langues connues d'un unique rameau fertile. La sortie du livre est saluée par une extraordinaire levée de boucliers. Quolibets, persiflages fusent à l'encontre de l'auteur. On parle de *canular scientifique du siècle*, d'*escroc linguistique*, de *charlatan* et même de *cinglé*. Ruhlen réplique en répondant à ses détracteurs qu'ils sont trop enlisés dans leur spécialité pour jeter un œil sur les langues des collègues et y déceler les structures communes. Il est vrai que l'Histoire ne leur a pas donné forcément le beau rôle. Ruhlen rappelle à juste titre que les premiers adversaires de la langue mère l'étaient surtout pour des raisons inavouables: début XX<sup>e</sup> siècle, l'indo-européen était encore considéré comme la famille la plus aboutie et beaucoup de linguistes n'étaient guère enclins à lui reconnaître un cousinage avec de frustes jargons asiatiques ou – pire encore – africains. Les réticences actuelles, analyse Merritt Ruhlen, ne seraient plus dues à ce racisme outrancier mais plutôt à une conjugaison d'ethnocentrisme, de surspécialisation, de conservatisme prudent et de préjugés inculqués par une formation corsetée. Selon Jean-Marie Hombert, linguiste et directeur de programme au CNRS, « *Ruhlen a essayé de voir s'il pouvait aller plus loin que Greenberg. Pour la plupart des linguistes, aller plus loin, ce n'est plus*



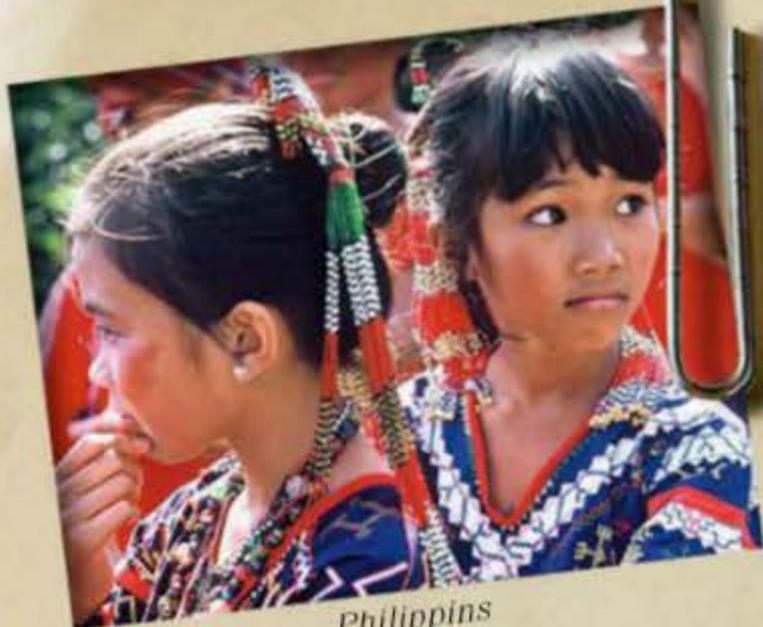
*faire de la science. Certains ont violemment réagi quand ils ont réalisé que les journalistes prenaient ses résultats pour argent comptant. Je pense qu'il a eu raison d'essayer, ce n'est pas parce qu'on se heurte à une barrière qu'il faut renoncer à la franchir. En revanche, ses données ne sont absolument pas recevables par des linguistes ».*

Les Papous de Nouvelle-Guinée parlent plusieurs centaines de langues différentes, regroupées par M. Ruhlen dans la superfamille indo-pacifique.

## Des rapprochements approximatifs

Les chercheurs conviennent généralement que la méthode comparative se limite aux 6000 voire 8000 dernières années, au-delà, toute trace de relations antérieures entre les langues se retrouve effacée par l'incessante érosion phonétique et sémantique. Du coup, « *Ruhlen se voit contraint à des approximations sémantiques et phonétiques pour rapprocher les langues entre elles* », reproche Louis-Jean Boë, chercheur en Sciences de la parole à l'Institut de la communication parlée de Grenoble. Les sons [b], [p] et [m] sont ainsi décrétés similaires et le mot « *doigt* » se retrouve synonyme du chiffre 1. En clair, l'universitaire américain aurait utilisé trop peu de racines, fait trop d'extrapolations sur les sens des racines et pratiqué trop d'équivalences entre les phonèmes. Le modèle mathématique auquel Boë a participé en 2003 suggère qu'en suivant la méthode de Ruhlen, les chances de trouver des cognats – racines communes – entre toutes les langues sont de 100 %. Bernard Victorri, chercheur au CNRS, est également très critique, même s'il est lui-même convaincu d'une unité antérieure des langues. « *Quand on regarde dans le détail, il pioche ses racines dans un vivier sémantique où les possibilités de ressemblances abondent. Il sait pourtant bien qu'il est impossible de reconstruire une langue disparue en ne se fiant qu'à des sonorités similaires. C'est du charlatanisme.* »

Au bout du compte, le problème de Ruhlen réside dans le fait qu'il est linguiste. S'il est critiquable sur



Philippines

la méthode employée, la thèse qu'il défend n'est pas pour autant rejetée en bloc. Après avoir suivi des voies séparées pendant la majeure partie du XX<sup>e</sup> siècle, la linguistique, l'archéologie, la paléanthropologie et la génétique font désormais converger leurs champs d'investigation. L'archéologue britannique Colin Renfrew a nommé ce bel effort de coopération « la nouvelle synthèse ». André Langaney, professeur de génétique au MNHN, a signé en 1997 la préface de l'édition française de *L'origine des langues*: « Les méthodes de Greenberg et Ruhlen ne me choquent pas en tant que généticien. Tout dans ma discipline m'invite à croire à une unicité originelle des langues. Mais c'est le pari de quelqu'un qui n'est pas linguiste! » L'étude des génomes, qui tâche d'analyser l'ensemble de l'information génétique portée par l'ADN sur nos 23 paires de chromosomes, confirme la présence en Afrique, entre -100 000 et -50 000 ans, d'une toute petite population d'*Homo sapiens*, avec des effectifs tournant peut-être autour de 10 000-30 000 représentants. Pour André Langaney, il est impossible qu'une aussi faible population ait pu parler un grand nombre de langues. « Ces gens commencent vraiment à se disperser sur les autres continents vers -60 000 pour remplacer partout ailleurs les anciennes populations d'hominidés (Neandertal en Europe, Homme de Solo en Afrique) sans presque aucun brassage génétique. Il est plus que probable que la langue initiale qu'ils véhiculaient a donné naissance à des langues filles au fur et à mesure de leur dispersion. Les travaux menés par le généticien italo-américain Luca Cavalli-Sforza ont prouvé une forte corrélation entre les langues et les gènes qui confirmait peu ou prou les familles linguistiques proposées par Greenberg. Les choses devraient se préciser d'ici quelque temps avec désormais la comparaison de génomes complets entre populations. Jusqu'à présent on s'intéressait à un gène en particulier dont on observait les variations à travers les populations. C'était des études transversales menées sur quelques séquences qui ne représentaient tout au plus que

Indonésiens



Malgaches



quelques milliers de bases sur les milliards qui constituent le patrimoine génétique de l'homme. Aujourd'hui, le séquençage des génomes entiers va nous permettre de faire des comparaisons globales et d'affiner les résultats actuels. » Les « unificateurs » sont de moins en moins moqués et commencent à faire entendre leur voix. Bernard Victorri va même plus loin: « Peu de linguistes s'intéressent à l'origine des langues. Mais parmi les rares qui s'y intéressent vraiment, je pense qu'il y a désormais une majorité convaincue par une langue mère universelle, même s'ils demeurent incapables de le prouver. Les hypothèses des linguistes pour des périodes aussi reculées n'ont de sens que si elles se retrouvent corroborées par les autres disciplines. Les derniers résultats en génétique permettent à des gens tel l'anthropologue américain Spencer Wells de livrer des scénarios très convaincants sur les migrations humaines.

Près de 9 000 km séparent les Philippines de Madagascar, toute proche du continent africain. Pourtant, une même famille réunit leurs langues. Elle englobe l'Indonésie et une multitude d'îles.

## Une forte corrélation est prouvée entre gènes et familles linguistiques

Les choses seront plus difficiles à prouver pour les langues, mais on devrait finir par y arriver. » Même s'il se garde de prendre parti, Jean-Marie Hombert se veut également plutôt optimiste: « Les 6 000 langues actuelles ont pu être regroupées en 300 familles 2 000 ans en arrière, en 50 familles à une profondeur de 5 000 ans, peut-être 12 il y a 10 000 ans. Evidemment, plus on remonte dans le temps, plus il est difficile d'atteindre un consensus. Mais la coopération entre disciplines grandit, des programmes pluridisciplinaires et internationaux voient le jour. La quête de la langue mère s'inscrit dans un cadre bien plus solide qu'auparavant et j'espère bien voir un jour prochain le voile se lever sur ce mystère. »

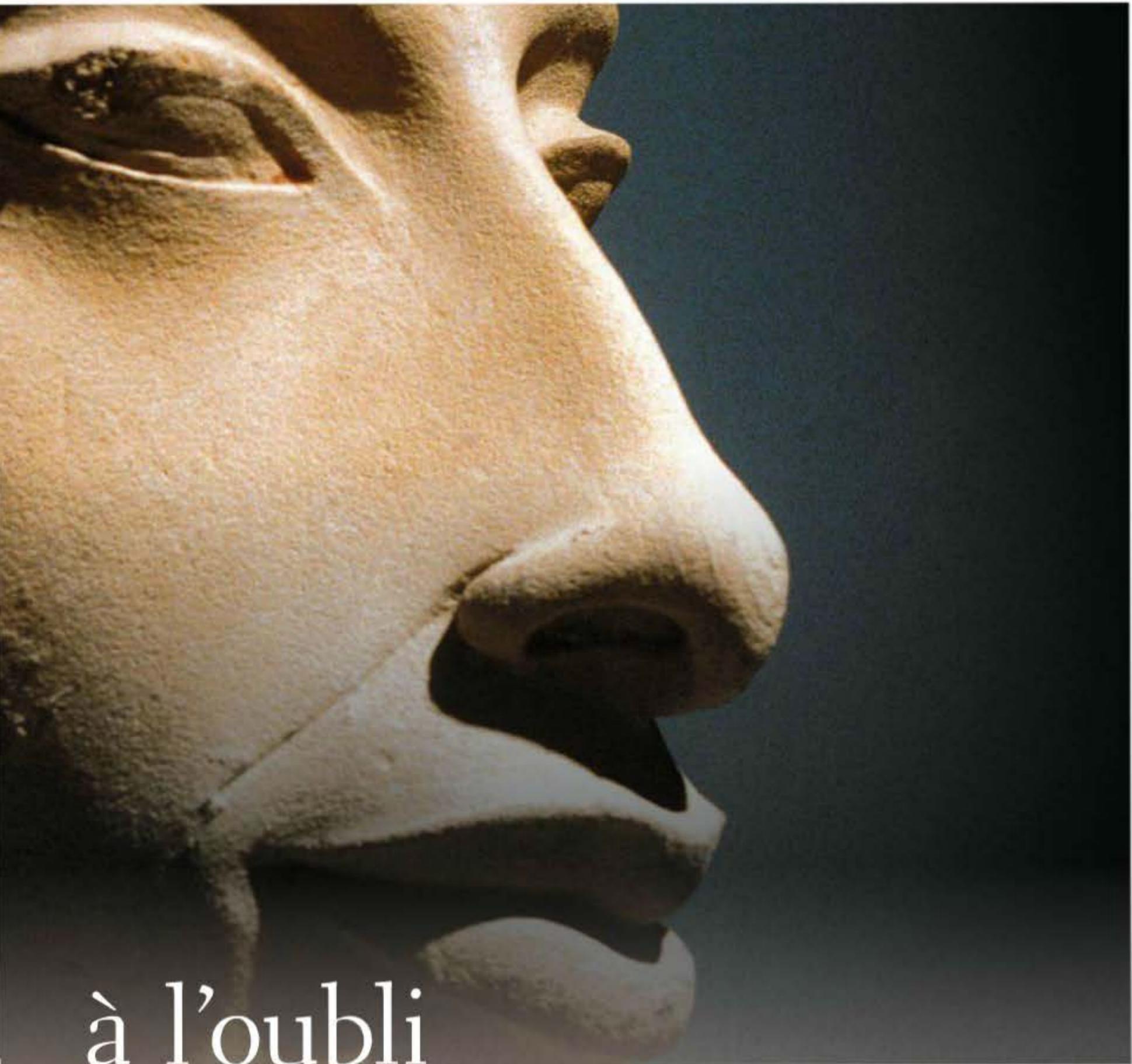
**Christophe Migeon**

Du paysage linguistique de l'Antiquité, ne subsiste qu'une vision fragmentaire. On ignore tout, en effet, des langues qui n'ont pas laissé de traces écrites. En revanche, celles qui ont fleuri dans les grands empires n'ont pas fini de raconter leur histoire.

*Sumérien, égyptien...*

# Survivre

Comme bien d'autres langues illustres, l'égyptien ancien appartient à l'histoire. (Sculpture d'Akhenaton.)



# à l'oubli



AKG-IMAGES / BILDARCHIV STEFFEN - GUIDO ALBERTO ROSSI / TIPS / PHOTONONSTOP

Les langues ayant toujours foisonné, tout laisse à penser que le paysage linguistique, dans l'Antiquité, devait être au moins aussi ondoyant et divers qu'aujourd'hui, voire beaucoup plus complexe. Mais aucun linguiste ne peut ni ne pourra jamais dresser la liste exhaustive des idiomes qui ont fleuri dans le monde entre la fin de la préhistoire et l'aube du Moyen Âge. C'est que toute langue, pour survivre à l'oubli, doit avoir laissé des traces écrites, à tout le moins figurer dans la documentation, ne fût-ce qu'à titre indicatif. Bref, sans « matériel » textuel, point de salut. Or, dans un lointain passé, le nombre de langues écrites était mille fois moindre que celui des langues parlées... L'histoire des langues parlées dans l'Antiquité s'apparente bien souvent à un récit criblé de points d'interrogation. Il n'empêche: qu'elles appartiennent à la famille des langues indo-européennes, des langues sémitiques, des langues afro-asiatiques, ou qu'il s'agisse d'isolats, les langues à l'honneur dans les grands empires qui se sont épanouis en Mésopotamie, en Inde, en Égypte, en Iran, sont de mieux en mieux connues.

## Le sumérien et l'akkadien

Les plus anciennes attestations du sumérien semblent remonter à l'extrême fin du IV<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. Cette langue, qui ne se rattache à aucun groupe linguistique connu, est celle d'une population (peut-être) autochtone de la Mésopotamie (la zone comprise entre le Tigre et l'Euphrate, soit *grosso modo* l'Irak actuel) et va prospérer dans les grandes cités du monde sumérien (Ur, Mari, Uruk) pendant une bonne partie du III<sup>e</sup> millénaire, tout en coexistant avec une langue d'origine sémitique dont une des formes deviendra l'akkadien. Vers -2350, changement de décor. La Mésopotamie voit s'affronter deux souverains, Lugalzagesi d'Uruk, qui règne sur le pays de Sumer, et Sargon d'Akkad, qui contrôle la ville de Kish. Ce dernier l'emporte, et unifie l'ensemble de la Mésopotamie. « Rien ne permet d'affirmer que les nouveaux maîtres de la Mésopotamie obligent les peuples qu'ils soumettent à adopter leur idiome [leur langue sémitique, l'akkadien], explique Remo Mugnaioni, maître de conférences en langues sémitiques à l'université d'Aix-en-Provence. En revanche, la documentation en notre possession montre que l'akkadien devient LA langue utilisée par les administrations des grandes cités mésopotamiennes de l'époque ». Malgré un bref retour des Sumériens au pouvoir à la fin du III<sup>e</sup> millénaire, leur langue, phagocytée par l'akkadien, perd ses derniers locuteurs vers le XVI<sup>e</sup> siècle avant notre ère et se transforme en langue sacrée. Si, en tant que langue parlée, le sumérien n'a pas essaimé hors de son aire d'origine, l'écriture cunéiforme mise au point vers -3300 pour le noter connaît, elle, un succès foudroyant. Ce système graphique et ses dérivés serviront à noter, trois mille ans durant, les langues les plus diverses du Proche-Orient ancien (élamite, nésite, vieux-perse...)



Lakkadien, adopté par un nombre croissant de populations, se divise en deux grands dialectes au milieu du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère: le paléo-assyrien et le paléo-babylonien. « Le premier, parlé dans le Nord de la Mésopotamie, devient la langue de l'empire assyrien qui prend son essor au I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère, poursuit Remo Mugnaioni. Le second engendre le babylonien qui connaît un immense succès littéraire. L'exemple le plus illustre d'un document rédigé dans cette langue reste le code du roi Hammourabi, l'un des plus anciens codes de lois connus à ce jour. Le babylonien, par ailleurs, est utilisé au milieu du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère comme langue diplomatique par toutes les chancelleries du Proche-Orient (y compris par les Égyptiens, les pharaons jugeant leur langue trop sacrée pour être parlée hors de l'Égypte) et devient la principale langue véhiculaire de l'époque, à l'instar de l'anglais de nos jours ».

Dès le début du I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère, l'araméen, la langue des petites communautés implantées principalement dans le Nord de la Syrie, commence à absorber les langues locales parlées dans tout le Proche-Orient, et devient au V<sup>e</sup> siècle la langue de communication administrative dans tout l'Empire perse achéménide.

Dans l'Empire assyrien, qui atteint son apogée au I<sup>er</sup> millénaire, s'est affirmé le paléo-assyrien, un dialecte dérivé de l'akkadien, lequel a aussi engendré, dans le sud de la Mésopotamie, le babylonien. (Bas-relief assyrien.)



## • LE MÉROÏTIQUE

**L**e méroïtique, la langue des fameux « pharaons noirs » qui ont régné sur le royaume de Méroé (le territoire de l'actuel Soudan) de -300 à 350 de notre ère, a laissé d'abondantes traces écrites. Près de 2 000 textes, rédigés à l'aide d'une écriture inspirée des hiéroglyphes égyptiens et surtout du démotique, ont été exhumés à ce jour. Ces documents pouvaient, jusqu'à présent, être facilement lus, mais leur compréhension résistait à la sagacité des philologues, le méroïtique n'ayant pas laissé de descendance et les très rares textes bilingues s'avérant d'une brièveté désespérante. Tel n'est

plus le cas grâce aux travaux conduits par Claude Rilly, directeur de l'archéologie française au Soudan. En comparant la centaine de mots méroïtiques à quatre langues de la famille nilo-saharienne, et plus précisément à son principal groupe, le soudanien oriental dont la branche nord comprend le taman (encore parlé au Tchad et au Darfour), le nyima (monts Nouba, au Soudan), le nubien (Égypte et Soudan) et le nara (Érythrée), notre limier a pu démontrer la parenté entre le méroïtique et ces quatre idiomes. Une découverte qui va faire progresser le déchiffrement de cette langue purement africaine.

P.-T. V.



A partir du pharaon Akhenaton (XIV<sup>e</sup> s. av. J.-C.) l'égyptien classique s'enrichit de l'apport des dialectes pour former le néo-égyptien. Dernier avatar de l'égyptien, le copte cède le pas à l'arabe au VII<sup>e</sup> siècle, devenant langue liturgique. (Temple funéraire de Ramsès II.)

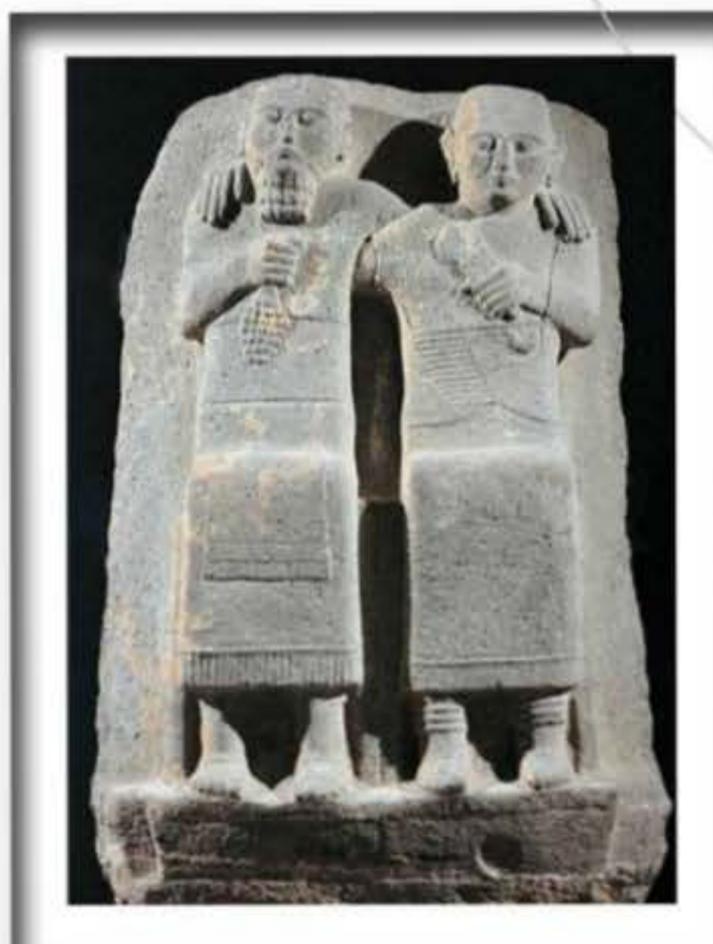
## L'égyptien

Les hiéroglyphes qui permettent d'étudier les premières traces de cet idiome font leur apparition vers le milieu du IV<sup>e</sup> millénaire avant notre ère. Après l'égyptien archaïque en usage jusqu'au début du III<sup>e</sup> millénaire, « l'égyptien classique est parlé au Moyen Empire et connaît son apogée autour de la XII<sup>e</sup> dynastie (1963-1786 avant notre ère), dit Sydney H. Aufrère, directeur de recherche au CNRS. Cette langue est un égyptien de haute tenue en usage à la cour et chez les fonctionnaires. La population recourt, elle, à des dialectes qui constituent une véritable mosaïque linguistique. Le pharaon Akhenaton, au XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère,

réforme les textes hiéroglyphiques de façon qu'ils reflètent la langue parlée. Ce néo-égyptien est très utilisé à l'époque ramesside (XIX<sup>e</sup> à XX<sup>e</sup> siècle avant notre ère), même si les prêtres, par souci d'archaïsme, conservent l'égyptien classique pour les textes religieux ». Le démotique, une simplification de l'écriture hiéroglyphique, apparaît à partir du règne de Psammétique I<sup>er</sup> (VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère) et ne disparaît qu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle de notre ère. Parlé du III<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle de notre ère, le copte, fortement dialectalisé, comporte de nombreux emprunts lexicaux au grec et constitue le stade ultime de l'évolution de l'égyptien pharaonique.

## Le nésite

La première langue indo-européenne connue par des textes est la langue officielle du royaume hittite dont les frontières, aux XIV<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles avant notre ère, enserrent la plus grande partie de l'Asie Mineure (l'actuelle Turquie), y compris la Cilicie, mais ne comprennent pas les rives de la mer Noire. « *Les Hittites sont, à l'origine, des envahisseurs venus des Balkans qui s'installent en Cappadoce au cours du III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, dit Michel Mazoyer, professeur de langues anciennes à l'Université Paris 1-Panthéon-Sorbonne. Ils appellent leur langue neshili, nashili ou encore neshumnili, du nom de leur capitale, Kanesh. Si cet idiome n'est parlé qu'en Cappadoce, son usage administratif s'étend aux pays vassaux de la région dont la langue, apparentée au nésite, est le louvite. L'originalité des Hittites tient à ce qu'ils créent, à côté des cunéiformes, une écriture hiéroglyphique indépendante du système égyptien (seul le signe de vie, ankh, leur est commun).* » Lors de la disparition de l'empire hittite, du fait du déclin du pouvoir central et des invasions qui marquent la fin de l'âge du bronze, vers 1185 avant notre ère, la langue hittite est déjà minée par les apports louvites. « *C'est donc le louvite qui survit et devient la langue des royaumes qui se forment sur les ruines de l'empire hittite, en Anatolie et en Syrie, poursuit Michel Mazoyer. Et c'est à l'ouest, de la Lycie à la Carie et à la Lydie, que des langues dérivées du louvite et rédigées en écriture alphabétique (gréco-phrygienne) perpétueront pendant longtemps l'héritage louvite, avant de disparaître devant la progression de l'usage de la langue grecque.* »



◀ L'empire hittite, qui se développe en Anatolie (XVII<sup>e</sup> s.-XII<sup>e</sup> s.), impose le nésite aux peuples qu'il a soumis. Cette langue s'efface ensuite devant le louvite que supplante à son tour le grec. (Stèle hittite, VIII<sup>e</sup> -VII<sup>e</sup> siècle.)



▲ Le phénicien se décompose en trois grands dialectes. Celui de Tyr et Sidon donnera naissance au punique, langue parlée à Carthage jusqu'au V<sup>e</sup> s. (Masque de terre cuite.)



## Le phénicien

Avec l'ammonite, le moabite, l'édomite et, surtout, l'hébreu, le phénicien est l'une des cinq langues dites « cananéennes ». Attesté par un peu plus de 6 000 inscriptions qui s'échelonnent dans le temps entre la fin du I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère et les premiers siècles de notre ère, cette langue a cours depuis le nord de l'actuel Etat d'Israël jusqu'au sud de la côte syrienne. « *La documentation montre que le phénicien, loin d'être une langue monolithique, se compose de trois grands dialectes: le dialecte d'Arwad (l'arwadite), une île située au large de la ville actuelle de Tartous, en Syrie; celui de Byblos (le giblite); et celui des villes de Tyr et Sidon (le tyro-sidonien), dit Remo Mugnaioni, maître de conférences à l'université de Provence. Ce dernier dialecte va accompagner l'expansion phénicienne en Occident et conquérir Chypre, la Cilicie, la Grèce, la Crète, la Sicile, l'Italie, la Sardaigne, l'Espagne, la Lybie, l'Algérie et la Tunisie, où il évolue en punique, la langue des Carthaginois. Le punique, qui nous est bien connu grâce à une comédie de Plaute rédigée en 195 et 189 avant notre ère (le Poenulus) où une quinzaine de vers offrent des passages en langue punique transcrits en lettres latines, est attesté dès le VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère et sera parlé quasiment jusqu'au V<sup>e</sup> siècle de notre ère.* »



## L'hébreu

« La première inscription en hébreu dont nous sommes à peu près sûrs, le « calendrier de Gézer » (un document qui liste les mois de l'année dont les noms reflètent les travaux et les périodes agricoles), date de l'époque du roi Salomon, vers 935 avant notre ère », dit Philippe Cassuto, professeur d'hébreu et de sémitique à l'université de Provence. « Il existe des variantes dialectales que synthétise le texte de la Bible. À côté d'un hébreu du Nord parlé, dans la région de Samarie, on trouve un hébreu du Sud, parlé dans la zone de Jérusalem ». N'en déplaise à une légende tenace, l'hébreu ne meurt pas en tant que langue parlée

(voir p. 66) à l'approche de notre ère, ni ne « ressuscite », par conséquent, au XIX<sup>e</sup> siècle. Au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, confirme Philippe Cassuto, « l'hébreu évolue considérablement sous l'influence du grec, qui est devenu la grande langue de culture en Palestine. À l'époque du Christ, toute personne cultivée dans la région est trilingue et parle, outre l'araméen et le grec, un hébreu assez éloigné de celui de la Bible ». Dans les communautés juives, l'hébreu ne cessera jamais d'être parlé, si bien que le philosophe Spinoza, qui rédige une grammaire de la langue hébraïque au XVII<sup>e</sup> siècle, traite celle-ci comme une langue vivante.

▲ L'hébreu, dont il existait plusieurs dialectes, est au début de notre siècle sensiblement différent du texte biblique tel qu'il apparaît dans les rouleaux de Qumrân (III<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle). L'hébreu ne cessera jamais d'être parlé. (Une des grottes où furent trouvés les manuscrits.)

Le sanskrit est au II<sup>e</sup> millénaire la langue sacrée des Hindous. Il évolue pour donner le sanskrit classique au VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. Il subsiste aujourd'hui à titre de langue savante. (Devant le Taj Mahal.)



## Le vieux-perse

C'est la langue officielle du plus vaste empire que l'Antiquité ait connu : du VI<sup>e</sup> siècle au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., grâce aux conquêtes menées par les rois Cyrus le Grand, son fils Cambyse et Darius I<sup>er</sup>, les Perses achéménides sont les maîtres

d'un territoire qui s'étire de l'Indus à la Grèce et de l'Asie centrale à l'Égypte. « *Le vieux-perse, qui n'est pas la langue la plus ancienne connue de l'Iran (il s'agit du vieil-avestique), et que l'on note à l'aide d'une écriture cunéiforme originale, est en fait une langue utilisée essentiellement pour rédiger les proclamations royales, explique Clarisse Herrenschildt, spécialiste de la civilisation iranienne ancienne au Laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France. Les fonctionnaires, eux, écrivent en élamite et en araméen. Les membres de la dynastie régnante parlent le perse, un idiome guère différent du vieux-perse des inscriptions, tandis que le reste des populations parle toutes les langues et les dialectes de l'Empire. Les anciens Iraniens n'imposent ni leur langue ni leur religion (le mazdéisme), mais ils inventent la notion et le mot de « paradaydâm » (paradis) que s'approprièrent l'hébreu, le grec, le latin et l'arabe et qui joueront un rôle essentiel dans l'histoire des religions.* ». Dès le début de la conquête de l'Empire achéménide (en 334 av. J.-C.) par Alexandre le Grand, le vieux-perse évolue en moyen-perse, lequel engendrera le persan classique, puis le persan moderne.

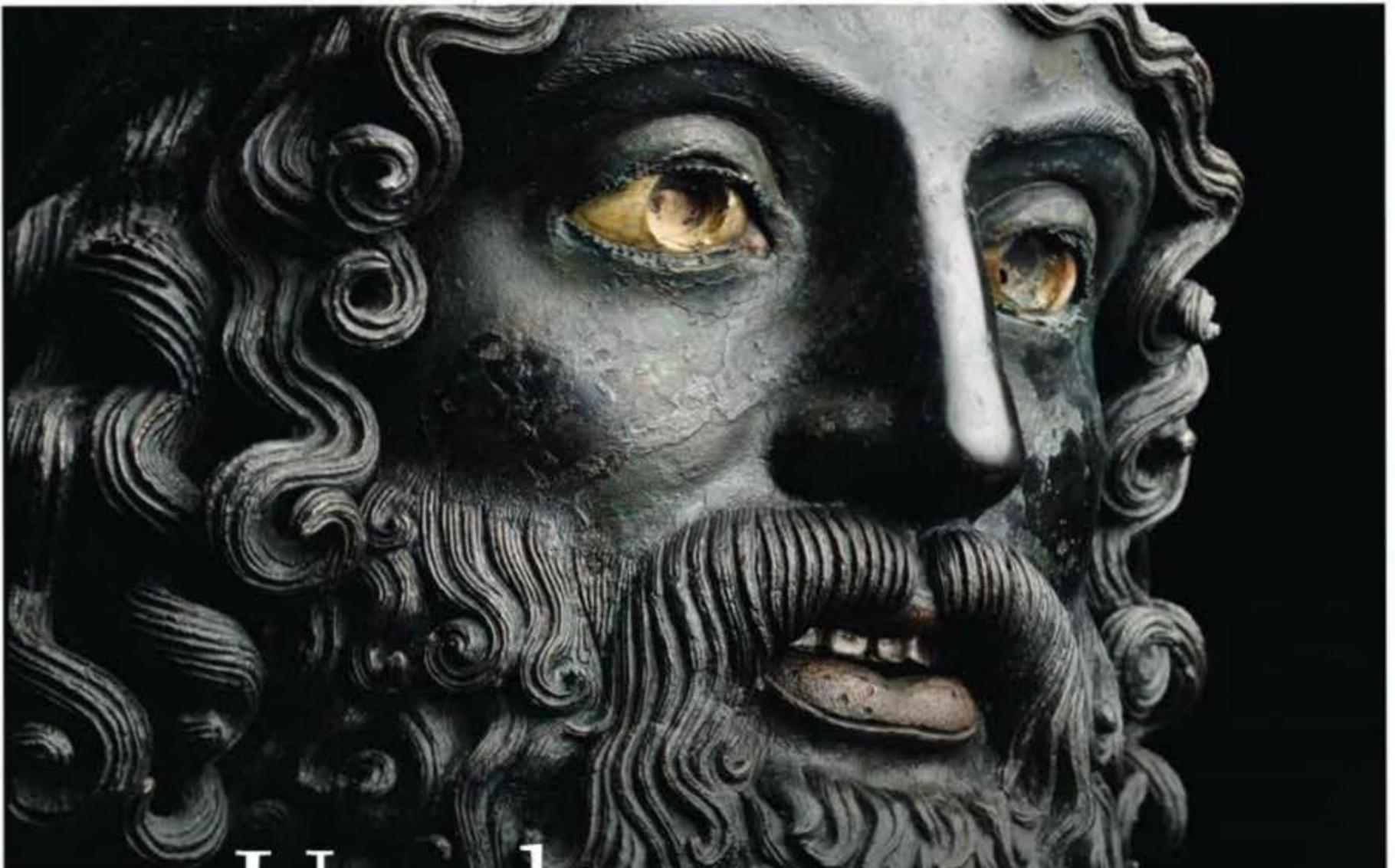
## Le sanskrit védique

Apparue en Inde du Nord vers le milieu du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère dans les tribus seminomades qui se donnent le nom d'ārya, cette langue indo-européenne, cousine du vieux-perse, sert à composer les textes sacrés de l'hindouisme (le *Véda*, « le Savoir »). Ces hymnes se transmettent oralement de génération en génération, à charge pour les brahmanes (prêtres) de les apprendre par cœur afin d'en assurer la conservation (pas une syllabe ou un accent ne doit être prononcé de travers, la perfection de la transmission du *Véda* étant le gage de son éternité et de son efficacité rituelle). A partir du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le sanskrit védique cède progressivement la place au sanskrit classique que codifient d'éminents grammairiens, tels Pānini et ses successeurs (notamment Patanjali et Kātyāyana), et qui devient la langue de l'élite sociale et intellectuelle, la langue du culte, la langue de la cour et le principal vecteur de la littérature. Le sanskrit subsiste encore de nos jours à titre de langue savante et figure même dans la Constitution indienne parmi les quinze langues principales du sous-continent.

**Philippe Testard-Vaillant**



▲ L'Empire perse se caractérise par le multilinguisme. Les fonctionnaires écrivent en élamite et en araméen, les proclamations royales se font en vieux-perse. C'est cette langue qui, plus tard, donnera le persan moderne. (Palais de Darius I<sup>er</sup>, VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.)



*Grec*

# Une langue bien pensée

Née il y a trente siècles, la langue grecque doit son exceptionnelle longévité à la rigueur et à la finesse d'outils linguistiques que les langues occidentales modernes n'en finissent pas d'emprunter.



Bronze du <sup>v</sup>e siècle av. J.-C. Sanctuaire de Poséidon au cap Sounion, à la pointe de l'Attique.

Force du verbe : Junon >>  
réussit à convaincre  
Eole de déchaîner les  
vents sur les Troyens  
(peinture de Lucio  
Massari, XVII<sup>e</sup> siècle.

Les proportions du  
temple de l'Erechthéion,  
à Athènes, semblent  
refléter le désir de  
sagesse et de mesure  
qui s'incarnent dans les  
mots *philosophia* et  
*dēmokratia*.



P

Plus de trente siècles séparent les témoignages les plus archaïques de la langue grecque de sa forme moderne. Une longévité exceptionnelle, qui dépasse les frontières étroites de la Grèce. Des mots «électrocardiogramme» à «psychiatrie» ou encore «télécommunication», le grec ancien, en fait de langue morte, tient plutôt du gisant lumineux, auquel les langues occidentales modernes n'en finissent pas d'emprunter. Cette postérité, le grec la doit à la rigueur et à la souplesse d'outils linguistiques forgés durant l'Antiquité. Au commencement était le mycénien, la langue des Achéens, dont témoignent des tablettes datant du II<sup>e</sup> millénaire avant Jésus-Christ, première attestation historique du grec.

Quatre dialectes archaïques, l'arcado-chypriote, l'ionien-attique, l'éolien et le dorien, apparus dans le sillage des invasions des Achéens, des Ioniens, des Eoliens et des Doriens, les divers peuples indo-européens qui investissent successivement la péninsule grecque, sont attestés plus tardivement, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Un éparpillement dialectal favorisé par le relief torturé de la Grèce, mais aussi par la conception politique des cités, jalouses de leur autonomie. Du VIII<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, s'engage la colonisation des bords de la Méditerranée et de la mer Noire. Et avec elle, la première phase d'expansion du grec.

Pendant des siècles de récitation orale, la langue d'Homère a accumulé des tournures d'époques et de lieux différents. Lorsqu'elle est fixée au VIII<sup>e</sup> siècle, elle constitue un ensemble composite, fruit d'une longue maturation, distinct en cela des quatre dialectes parlés alors. « Elle mêle des traits propres à différents dialectes. C'est un mélange d'ionien et d'éolien, auquel s'ajoute de l'achéen, des formes qui relèvent d'un état de la langue très archaïque, proche à certains égards du mycénien », précise Eric Dieu, maître de conférences de grec et de philologie à l'université de Toulouse.

## L'héritage indo-européen

Les documents dialectaux sont suffisamment nombreux pour se faire une idée assez précise de ce que devait être le grec commun à leur origine. Issu du proto-indo-européen, il emprunte en particulier à celui-ci la flexion. Dans ce système, la fonction grammaticale des mots est indiquée par une finale particulière, la désinence, et non par leur position dans la phrase, comme en français. Le procédé offre une grande liberté dans le maniement de la langue, l'ordre des mots étant très souple. Ainsi *anêr*, l'homme, devient-il *andra* lorsqu'il est complément d'objet direct, *andros*, en complément de nom et *andri*, pour exprimer la fonction du complément d'objet indirect et de l'instrumental. Surtout, les Grecs héritent des procédés de création de vocabulaire de l'indo-européen : la composition, qui permet en associant deux termes d'en créer un nouveau. Ainsi de *philosophia*, composé de *philo*, aimer, et de *sophia*, la



## DES RÈGLES ET DES MOTS GRECS

Le grec ancien hérite de l'indo-européen le système de la flexion, ainsi que les procédés de composition et de dérivation. La spécificité du grec tient à l'usage systématique qu'il fera de ces procédés, à partir du v<sup>e</sup> siècle et de l'apparition de la prose. L'article défini, lui, est en revanche une invention grecque. Existant chez Homère il se développera lui aussi au v<sup>e</sup> siècle.

### - La flexion :

Elle indique la fonction grammaticale des mots par une finale particulière, et non par leur ordre dans la phrase, offrant une souplesse dont les poètes sauront tirer parti.

« Μῆνιν »	ᾄειδε	θεά	Πηληϊάδεω	Ἀχιλλῆος, »
menin	aeide	thea	Peleiadeo	Achilleos
la colère	chante	déesse	le fils de Pélée	(Achille)

« Chante, déesse, la colère d'Achille, le fils de Pélée. » Iliade, vers 1

### - La composition:

C'est un procédé de création de vocabulaire basé sur le rapprochement de plusieurs termes.

σφραγιδονυχαργοκομήτας

sphragidonuchargokométas

« Des fainéants (argos) chevelus (komètès) occupés de leurs bagues (sphragis) et de leurs ongles (onux). » Aristophane

### - L'usage de l'article au neutre

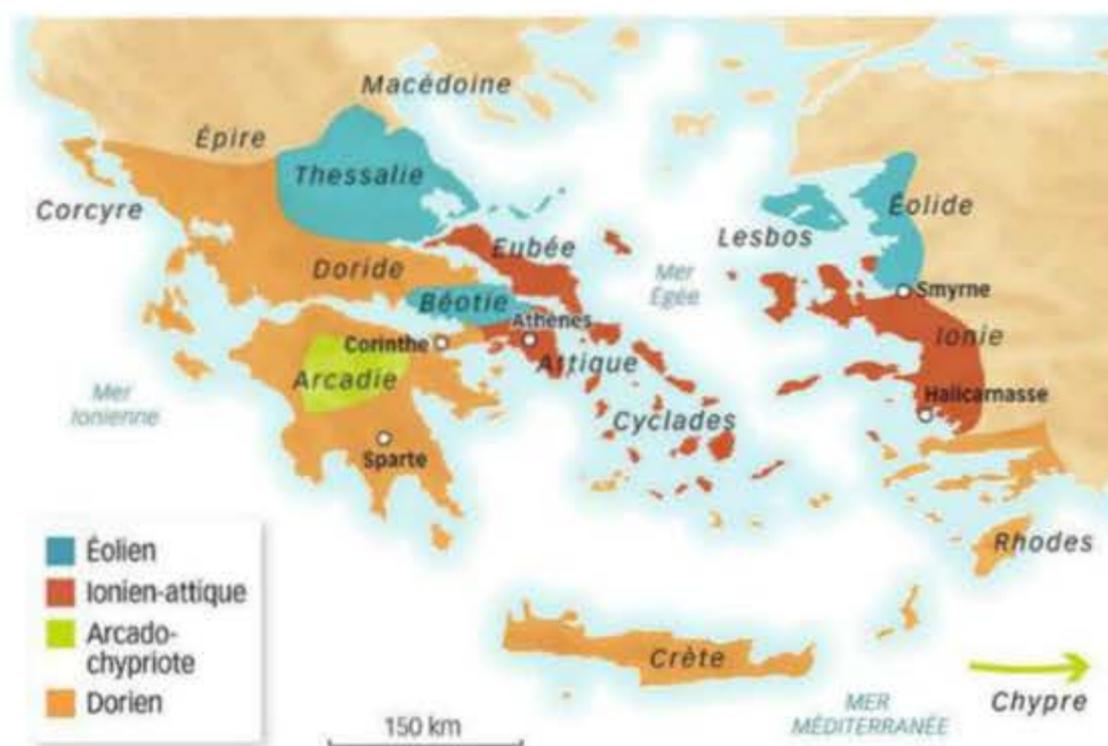
Il permet de substantiver adjectifs, participes et infinitifs pour exprimer des notions abstraites.

τὸ καλόν	τὸ ὄν	τὸ μὴ ὄν
to kalon	to on	to mè on
le beau	l'être	le non-être.

### - La dérivation

C'est un procédé de création de vocabulaire fondé sur l'ajout d'un suffixe. Le grec différencie la composition d'un poème (poésis) du poème lui-même (poëma). Une subtilité perdue en français.

ποίησις	poiësis	ποίημα	poiëma
	poésie		poème



Dialectes grecs attestés au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

# La création du mot démocratie

sagesse. Et la dérivation, qui repose sur l'adjonction d'un suffixe doté d'une valeur précise. Ainsi *prosomilètos*, « qui est sociable », donne-t-il *prosomilètikè*, « l'art de vivre en société », par l'adjonction d'*ikos*, (le suffixe -ique en français), qui exprime l'appartenance à un groupe, mais aussi une aptitude. Son caractère classificateur lui fit connaître une grande fortune auprès des philosophes.

« Le développement des suffixes est fondamental dans le développement de la pensée grecque, souligne Monique Trédé, directrice du Centre d'études anciennes de l'École normale supérieure, et co-auteur de *Petites Leçons sur le grec ancien*. A partir d'une racine verbale ou nominale simple, les Grecs créent des dérivés qui permettent la conceptualisation. Ils ont aussi beaucoup utilisé le neutre, qui permet, avec l'article défini [une invention grecque], de substantiver n'importe quel participe ou infinitif pour en faire un concept. L'article se développe pendant la période archaïque et devient systématique dans la pensée philosophique, qui va en faire un usage qui correspond parfaitement à la traduction d'une pensée abstraite. »

## La mise en forme du discours

Ce sont les sophistes, les maîtres de la rhétorique, qui vont initier le mouvement. « En Sicile, au début du V<sup>e</sup> siècle, après la chute des tyrannies, des litiges apparaissent autour de la répartition des terres. Pour faire triompher sa cause, on s'aperçoit qu'il ne suffit pas d'avoir la justice pour soi, il faut encore savoir exposer son point de vue. C'est le début d'un grand mouvement de mise en forme du discours. » Comme avec le sophiste Gorgias, ou Prodicos de Céos, qui se consacra à l'étude des synonymes, au V<sup>e</sup> siècle, à Athènes. La ville connaît alors un

rayonnement sans égal. A une prééminence politique, acquise sur les autres cités lors de la résistance à la conquête perse, qu'elle a menée avec Sparte, Athènes allie une suprématie intellectuelle. La tragédie, la comédie et l'histoire s'épanouissent, la philosophie éclot. Avec les progrès de la pensée grecque, la langue gagne en richesse et en précision et nourrit en retour le mouvement des idées.

La composition sert les poètes inspirés, avant d'être mise à profit par les philosophes. Des termes sont forgés pour exprimer une idée dont on prend conscience, tel ce désir de sagesse qui trouve bientôt à s'incarner dans le mot *philosophia*. D'autres sont créés pour discuter de réalités nouvelles. Le mot *démokratia* (de *dèmos*, peuple, et *kratos*, pouvoir) apparaît en même temps que sa réalité politique. Et, sur ce modèle, sont distingués d'autres concepts qui permettront d'affiner encore l'analyse : aristocratie (*aristoi*, les meilleurs), démagogie (*ago*, conduire), ploutocratie (*ploutos*, la richesse). Platon ajoute à la liste la

timocratie (*timè*, marque d'honneur) et la théatrocratie (*theatron*, théâtre), qui se traduirait aujourd'hui par politique-spectacle. L'emploi de l'article pour substantiver des notions et la dérivation participent aussi de cet enrichissement de la langue. Les suffixes *-sis* et *-ma* permettent aux savants d'opposer l'état et l'action. Hippocrate distingue ainsi *oidèsis*, le fait d'enfler, *d'oidèma*, l'enflure, notre œdème français, ou encore *kataplasis* (le fait d'appliquer un remède) de *kataplasma* (le remède), d'où vient cataplasme.

Grâce à ces divers procédés, utilisés de façon systématique, la langue grecque a pu constituer un vocabulaire intellectuel dont la rigueur et la finesse assureront la postérité. C'est cette cohérence, associée au prestige d'une langue qui porte les plus grandes œuvres littéraires de son temps, qui va nourrir l'expansion du grec. Au V<sup>e</sup> siècle, les œuvres d'Athènes se répandent jusqu'aux colonies les plus éloignées. Ainsi, à Syracuse, les prisonniers athéniens obtenaient-ils leur liberté s'ils pouvaient réciter des vers d'Euripide. Le prestige de l'attique est tel qu'il commence à prendre le pas sur les autres dialectes, initiant le mouvement d'unification linguistique qui se réalisera au IV<sup>e</sup> siècle, avec l'apparition d'une langue commune, la *koinè*. Athènes perd alors son hégémonie politique au profit de la Macédoine, mais son rayonnement linguistique y gagne. Les nouveaux maîtres de la Grèce font du grec la langue de la cour et de l'administration de Philippe de Macédoine. Au siècle suivant, les campagnes d'Alexandre porteront la langue grecque dans toute l'Asie Mineure, de l'Iran jusqu'en Inde, en Assyro-Babylonie et en Égypte. Même scénario lorsque Rome soumet la Grèce, au II<sup>e</sup> siècle. « La Grèce conquise conquiert son farouche



◀ Au 5<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Athènes affirme sa suprématie intellectuelle. Sur ce vase à figures rouges et palmettes, trois femmes en train de débattre (Attique, vers -470).

## est concomitante à sa réalité politique

vainqueur », selon la formule d'Horace. La culture latine, moins avancée, va se nourrir d'innombrables emprunts au grec. « *L'une des tâches de Cicéron, souligne Monique Trédé, est justement d'enrichir la langue latine, une langue qui était celle d'un peuple d'agriculteurs, en trouvant des équivalents romains aux concepts de la philosophie grecque.* »

### L'influence sur la langue française

Parallèlement, la *koinè*, la langue commune, tend à une plus grande simplification, avec la disparition de formes verbales ou nominales irrégulières, et connaît des évolutions phonétiques qui annoncent le grec moderne. Ce dernier entretient avec le grec ancien un rapport comparable à celui du français moderne avec le français médiéval. La compréhension n'est pas immédiate, mais beaucoup de mots se ressemblent ou sont identiques.

Au-delà de la péninsule hellénique, la langue grecque a marqué de son empreinte les langues romanes, et en particulier le français. Une influence qui tient en grande partie au rayonnement de la civilisation grecque, dont le legs intellectuel est immense. Citons la diffusion du concept et du mot démocratie, de la philosophie, du théâtre (*theatron*) et des genres littéraires, la comédie (*kômôidia*), la tragédie (*tragôidia*), ou encore la satire (*saturos*). L'éclat de ces inventions est tel qu'elles se sont imposées au latin, et avec lui, aux langues romanes. Les mots latins *democratia* et *philosophia* sont des calques du grec. Un autre facteur, plus décisif encore, explique que la langue française soit tant pénétrée de grec : les nombreux emprunts au grec opérés par le latin pour le vocabulaire courant, les Romains ayant trouvé, avec les dérivés et les composés, un vaste répertoire qui exprimait au

plus près toutes les nuances de la pensée. De façon plus marginale, le français s'est aussi nourri du grec *via* des emprunts directs, depuis la redécouverte des textes antiques, à la Renaissance. La médecine n'a ainsi cessé d'utiliser des bases grecques, qui lui offraient la précision nécessaire pour rendre compte des connaissances nouvelles, à l'image des mots « microbe » (de *micro*, petit, et *bios*, la vie), ou « cardiologie », (de *kardia*, le cœur et *logie*, la science). Au-delà des vertus propres à la langue, cette tradition se perpétue aussi par atavisme. Des racines comme *philo*, qui indique l'amitié, *miso*, expression de la haine, *mono*, de l'unité, ou encore *cratie*, qui désigne le pouvoir, sont immédiatement compréhensibles, et si bien assimilées qu'elles continuent de structurer nos classements intellectuels. Du savoureux « calotocratie », forgé en 1789 pour fustiger le pouvoir du clergé, aux produits bio du XXI<sup>e</sup> siècle, nos créations verbales ne cessent de s'en inspirer.

Marie-Amélie Carpio

### • DE LA KOINÈ AU GREC MODERNE

**L'**unification autour d'une langue commune se réalise au IV<sup>e</sup> siècle. Le trait le plus distinctif est peut-être la régularisation de formes verbales ou nominales irrégulières. Le grec avait hérité de l'indo-européen un certain nombre de mots racines, à la déclinaison complexe, qui tendent à disparaître, allongés par un suffixe ou remplacés progressivement par un autre mot. Ainsi *παῖς* (*païs*, l'enfant) est-il remplacé par *παιδίον* (*paidion*), et *ναῦς* (*naus*, le bateau) par *πλοῖον* (*plouion*). En phonétique, bêta commence à être prononcé v, et phi, f. Le grec moderne a hérité de ces évolutions phonétiques. Beaucoup de mots sont identiques ou très proches, *παιδίον* devenant par exemple *παιδί* (*païdi*). Les évolutions les plus significatives tiennent à la syntaxe, avec notamment la disparition du datif (indiquant le complément d'objet indirect, le locatif et l'instrumental), dont les fonctions seront exprimées par l'accusatif ou le génitif, et la disparition du mode verbal de l'optatif, qui servait à exprimer la possibilité ou le souhait. **M.-A. C.**

*Latin*

# Le Classique

Avec Cicéron et Virgile, le latin gagne ses titres de noblesse et se donne des règles qui deviendront immuables. Mais déjà un autre latin, dit vulgaire, fleurit dans tout l'Empire.

A partir du III<sup>e</sup> s. av. J.-C., le latin classique, langue d'une littérature inspirée du modèle grec, s'établit. (Dionysos en bronze, Pompéi; temple de Saturne au Forum romain.)

# face au vulgaire

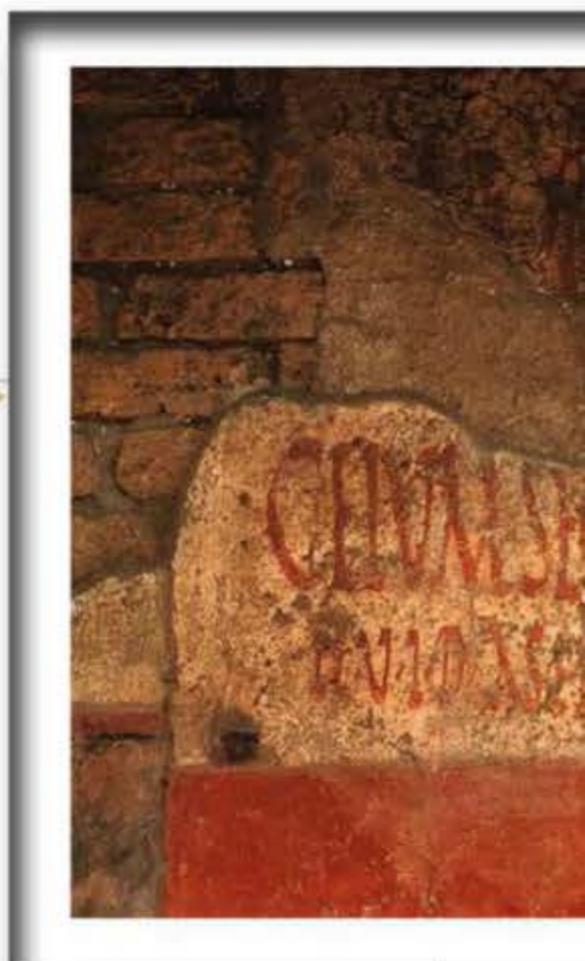


# E

En janvier 1899, des archéologues mettaient au jour, sur le Forum romain, une zone de dallage sous laquelle ils découvraient un autel et une pierre imposante, identifiés comme le sanctuaire antique de la Pierre noire. Cette pierre a suscité un vif intérêt, car elle était gravée d'inscriptions latines archaïques, remontant au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Or le caractère fragmentaire de ces inscriptions rendit délicates l'identification et l'interprétation des formes en latin ancien. D'une manière générale, cette découverte archéologique montre que les origines de la langue latine sont difficiles à appréhender, pour plusieurs raisons : les sources anciennes dont nous disposons, principalement des inscriptions, sont à la fois peu nombreuses, complexes à comprendre, et relativement tardives dans l'histoire de la langue, puisque les plus anciens témoins écrits du latin ne remontent pas au-delà de 600 av. J.-C. Cela signifie-t-il qu'avant cette date, les spécialistes ignorent tout des origines du latin ? Non, bien sûr, car l'archéologie et les comparaisons linguistiques avec d'autres langues indo-européennes ont permis d'établir des faits à peu près certains. Ainsi, le latin apparaît dans le Latium, région située le long de la Méditerranée, entre l'Etrurie au nord-ouest et la Campanie au sud-est. C'est là que s'établissent des populations

au parler indo-européen, arrivées par les Alpes à la fin du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. Plusieurs localités importantes émergent au fil des siècles dans le Latium, alors que Rome semble y exercer, déjà, une forme de prédominance linguistique. De fait, contrairement à ce qui se passa en Grèce, jamais ne se sont développés de véritables dialectes latins, même si des variations locales de la langue, assez mal connues, ont vraisemblablement existé. Le grammairien romain Varron, auteur d'un célèbre traité sur la langue latine, résume d'ailleurs la situation en affirmant au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. : « *Latinitas est incorrupte loquendi observatio secundum romanam linguam* » (Parler correctement latin consiste à observer dans son dire la pureté de la langue de Rome). Par ailleurs, l'observation pointue des inscriptions anciennes permet d'établir une filiation entre le latin archaïque et le latin classique de la fin de la République (III<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle avant notre ère) ; elle montre que, au-delà des différences de forme entre les mots, il s'agit bien d'une seule et même langue. L'inscription de la fibule de Préneste,

Très tôt, Rome impose le latin aux peuples qui l'entourent. Cette inscription électorale du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., trouvée dans une rue de Pompéi, est rédigée dans un latin administratif.



## Au I<sup>er</sup> siècle, le latin s'affirme et devient

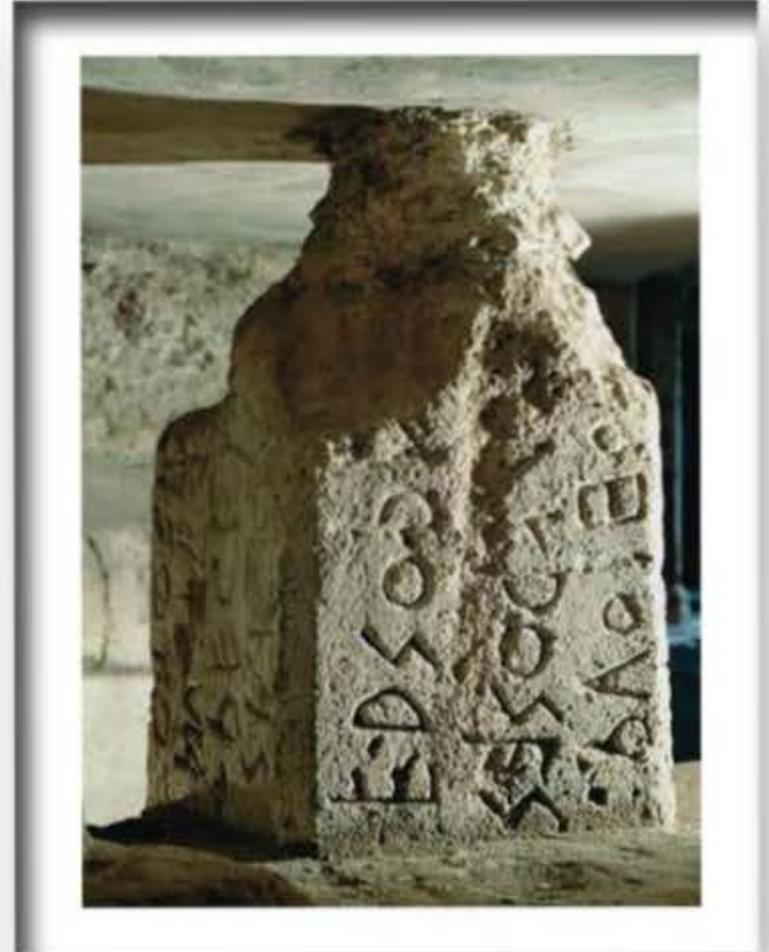
objet précieux daté d'environ 600 av. J.-C., nous livre quelques informations. On apprend ainsi que la déclinaison classique du masculin en *-us* était originellement en *-os*, et que le phénomène phonétique appelé rhotacisme (du grec rho) qui consiste à remplacer le « s » situé entre deux voyelles en « r » (*genesis* en *generis*) n'était pas encore installé. A partir du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., une littérature latine fleurit, inspirée du modèle grec, considéré alors comme le vecteur d'une culture prestigieuse dans tous les domaines du savoir. L'augmentation de sources écrites vient améliorer la connaissance du latin. Certains textes, comme les comédies de Plaute (fin III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), comportent encore quelques tournures anciennes ou propres au latin parlé. Mais l'étude de cette littérature montre que le latin archaïque a perdu du terrain. L'orthographe et la grammaire commencent à se fixer, tout au moins à l'écrit, dans leur forme dite « classique ». Le point d'orgue est atteint au milieu du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. par l'œuvre

en prose de Cicéron et la poésie de Virgile. « *La réification du latin en une norme pour l'essentiel immuable se produit très précisément après Cicéron et Virgile, au moment où le latin s'étend pour devenir langue universelle* », affirme Wilfried Stroh, professeur de philologie à l'université de Munich. « [...] *Pratiquement seul le vocabulaire change, ou plutôt il se complète sous l'effet de facteurs extérieurs comme la religion ou le développement culturel et scientifique* ». Est-ce une coïncidence ? Cette période est aussi celle où s'intensifie la conquête romaine de l'Italie, puis du bassin méditerranéen et des Gaules. Et cette conquête, on le sait, joue un rôle fondamental dans la diffusion et l'implantation du latin dans l'Empire. Tout au moins dans la partie occidentale de celui-ci, car les populations hellénisées des provinces orientales sont toujours restées quelque peu réfractaires à la pratique de la langue latine : face au grec, la langue de la culture et du savoir dans l'Antiquité, le latin était en effet considéré avec un certain mépris, et il a toujours peiné à s'imposer hors de la sphère administrative des conquérants romains.

Dans les provinces occidentales, en revanche, le latin s'implante durablement. Il y est appris dans un premier temps par les élites locales plus ou moins cultivées : généralement soucieuses de se romaniser, celles-ci se frottent au latin parlé dans



Cette fibule d'or, retrouvée à Préneste, porte la plus ancienne trace connue du latin écrit. Elle remonte à environ 600 av. J.-C.



Les inscriptions archaïques visibles sur la Pierre noire découverte sous le Forum, au XIX<sup>e</sup> s., gardent encore leur mystère.

# langue universelle

## DES RÈGLES ET DES MOTS LATINS

**E**n latin, la fonction des mots n'est pas déterminée par leur place dans la phrase, comme c'est le cas en français, mais par leur terminaison. Les mots restent à la même place et changent de forme en changeant de fonction. Exemple de la déclinaison en -a au singulier.

### L'ordre des mots dans la phrase

Titus	rosam	Claudiae	dat	
Titus	une rose	à Claudia	donne	<i>Titus donne une rose à Claudia</i>
L'ordre des mots reste le même. Seule change la déclinaison				
Tito	rosa	Claudiae	datur	
Par Titus	une rose	à Claudia	est donné	<i>Une rose est donnée par Titus à Claudia</i>

Radical	désinence	fonction	exemple
Ros-	-a	nominatif	<i>La rose est belle</i>
Ros-	-a	vocatif	<i>Ô rose au délicieux parfum !</i>
Ros-	-am	accusatif	<i>Titus cueille une rose</i>
Ros-	-ae	génitif	<i>Les pétales de la rose tombent</i>
Ros-	-ae	datif	<i>Titus donne de l'eau à la rose</i>
Ros-	-a	ablatif	<i>Claudia marche avec une rose à la main</i>

### Une grammaire circonstancielle

L'ablatif absolu (*ablativus absolutus*) est un fait de grammaire propre à la langue latine. Il s'agit d'une proposition subordonnée participiale (dont le verbe est au participe passé

ou présent). Le sujet de cette proposition est à l'ablatif, et le participe s'accorde en genre et en nombre avec ce sujet, exactement comme s'il était un adjectif. L'ablatif absolu peut

donc exprimer différents compléments circonstanciels : *urbe capta* (« la ville ayant été prise ») sera donc traduit, selon le contexte de la phrase, par « lorsque la ville fut prise »

(complément circonstanciel de temps), « parce que la ville a été prise » (complément circonstanciel de cause), « pour que la ville fût prise » (complément circonstanciel de but), etc.

### Conjugaison : l'accompli et l'inaccompli

Les temps des verbes latins sont regroupés selon deux valeurs temporelles qui s'opposent :

- l'*infectum* exprime la valeur de l'inaccompli, c'est-à-dire l'action dans son développement ; il regroupe le présent, le futur et l'imparfait ;
  - le *perfectum* exprime la valeur de l'accompli, c'est-à-dire l'action achevée ; il regroupe le parfait, le plus-que-parfait et le futur du parfait.
- On peut ainsi opposer le parfait *vixi* (« j'ai vécu », « j'ai fini de vivre ») au présent *vivo* (« je vis », « je suis en train de vivre »).

## • LE GREC ENRICHIT LE LATIN

**L**e latin s'est enrichi auprès d'autres langues tout au long de son histoire, mais les connaissances sur cet enrichissement sont variables. On ignore ainsi presque tout de l'apport étrusque, et l'apport des langues osco-ombriennes est également méconnu. En revanche, la langue grecque a contribué de manière formidable au renouvellement du lexique latin, notamment dans le domaine des idées abstraites. Les deux langues diffèrent cependant beaucoup, et le passage de l'une à l'autre s'est effectué au moyen d'adaptations phonétiques et morphologiques. Le latin ignore ainsi le φ (phi), le θ (thêta), le χ (khi) et le ζ (dzêta); ces lettres grecques ont donc été respectivement retranscrites en ph, th, ch et z dans des mots comme *philosophia* (φιλοσοφία), *theatrum* (θεατρον), *chirurgia* (χειρουργία) ou encore *zona* (ζώνη)... Les déclinaisons latines ont également assimilé les déclinaisons grecques: d'une manière générale, le neutre grec en -ον trouve son pendant latin dans le neutre en -um, et le masculin grec en -ος devient un masculin latin en -us; de même, les déclinaisons grecques en -α et -η trouvent leur correspondance dans la déclinaison latine en -a. « Mais, à mesure que les grammairiens fondaient une langue littéraire distincte de la langue parlée, l'usage s'est introduit de transcrire les noms grecs d'emprunt savant sous la forme qu'ils avaient dans le dialecte littéraire par excellence, l'ionien-attique, et avec leur déclinaison d'origine », explique A. Ernout (*Morphologie historique du latin*, ed. Belles Lettres). On a donc créé de manière artificielle des déclinaisons latines réservées aux mots adaptés du grec, qui étaient censées imiter cette langue dans leur sonorité. C'est ainsi, par exemple, que Αἰνείας (Enée, le mythique fondateur de Rome) est devenu en latin *Aeneas*. **E. F.**

les sphères du pouvoir, à cette langue de Cicéron et Virgile qui est surtout celle de l'administration des vainqueurs. Puis le latin se répand dans toutes les couches de la population, remplace peu à peu les langues préexistantes comme le gaulois, et donne naissance à des formes vernaculaires (locales) de la langue latine. Or ce latin qui prospère parmi le peuple, loin d'être celui de la grande littérature, est apporté par les légionnaires et les marchands. Il s'agit d'un latin dit « vulgaire », vivant et évolutif, que l'on pratique au quotidien dans les rues de Rome, Lutèce ou Carthage. De ce latin nous savons peu de chose, son caractère oral n'ayant laissé que des traces ténues. Un fait est

# Un latin parlé fleurit dans les rues de Rome, de Lutèce...

certain: l'écart linguistique apparu à la fin de la République entre le latin écrit et le latin parlé s'est progressivement accru à partir des I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles apr. J.-C., jusqu'à la fin de l'Antiquité tardive. Grammaire, orthographe et prononciation fautives... Au fil des siècles, le latin vulgaire altère le classique et crée son propre vocabulaire: *caballus* (cheval) employé à la place d'*equus*, *bucca* (bouche) à la place d'*os*, etc. On imagine aisément la réaction des amoureux de la langue de l'époque, les *grammatici*, ces grammairiens et philologues gardiens de la langue cicéronienne. S'attelant à stipendier les usages fautifs, ceux-ci rédigent dans l'Antiquité tardive des lexiques dans lesquels ils corrigent les fautes courantes. L'*Appendix Probi*, lexique anonyme et de datation incertaine, livre ainsi quelques altérations et barbarismes de la langue: le classique *tristis* (triste, affligé), par exemple, est devenu *tristus*, sur le modèle de la

première déclinaison en -us, et selon un processus semblable à celui, par exemple, qui conduit certains locuteurs à conjuguer de manière fautive le verbe croire au présent du pluriel (« croivent ») sur le modèle de « doivent ». Ces lexiques sont donc précieux pour les chercheurs qui entrevoient grâce à eux l'état du latin vulgaire tardif.

Les invasions barbares et la chute de l'Empire romain d'Occident en 476 compliquent encore cette situation linguistique. Sous l'influence des langues barbares, le latin vulgaire poursuit dans chaque province son évolution particulière et inexorable vers chacune des langues romanes. Celle-ci s'achève vers les VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles, lorsque le latin devient totalement inintelligible pour les populations dans la conversation courante.

Si le latin vulgaire disparaît ainsi peu à peu, qu'en est-il du latin littéraire? Depuis les œuvres majeures de Tertullien (v. 155-v. 220) et de saint Augustin (354-430), pour ne citer qu'eux, le latin s'est en effet imposé face au grec comme l'autre langue dominante du christianisme, celle parlée par l'Eglise d'Occident. En conséquence, les élites culturelles et religieuses continuent à le pratiquer bien après la fin de l'Antiquité, sous une forme tardive et légèrement différente du latin classique. Langue de religion et de savoir, le latin se réfugie donc au Moyen Âge dans les monastères et les universités, où la vitalité de sa pratique donne naissance au latin médiéval. Mais il faut attendre la Renaissance et la redécouverte des grands textes latins antiques par les humanistes, pour que le latin connaisse à nouveau une diffusion plus large auprès des élites, qui en font la langue de l'érudition (que l'on songe, par exemple, au poids du latin

dans la botanique). Ce regain d'intérêt pour le latin fait-il à nouveau de lui une langue vivante? Non, sans nul doute, car désormais, malgré son enseignement qui per-

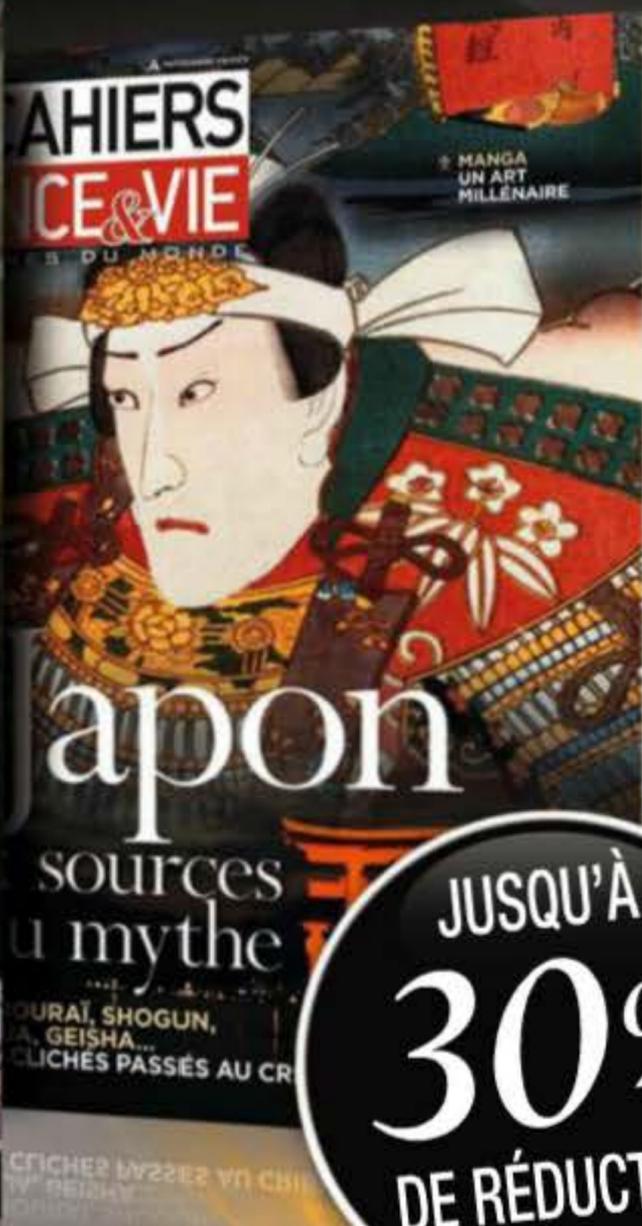
due, le latin ne sera plus utilisé comme langue de communication courante et quotidienne. La question de la date de sa « mort » reste en revanche l'objet d'un débat récemment relancé par Wielfried Stroh. Contrairement à beaucoup de spécialistes, le philologue allemand considère en effet que le latin n'est pas mort suite à l'apparition des langues romanes, mais plutôt avec l'œuvre de Cicéron et Virgile, qui l'a en quelque sorte figé: « Evidemment, dit-il, il n'y a pas eu de congrès de grammaticci au cours duquel ceux-ci auraient débattu [...] pour plébisciter Cicéron et Virgile. C'était plutôt le sentiment diffus qu'une langue dans laquelle Virgile avait écrit son *Aeneis* et Cicéron ses *Philippicae orationes* ne devait plus changer. [...] » Une théorie novatrice pour une question passionnante, et qui reste bien entendu ouverte...

**Emilie Formoso**

Abonnez-vous à

**LES CAHIERS**  
**SCIENCE & VIE**

*Ne perdez pas le fil de l'histoire !*



JUSQU'À  
**30%**  
DE RÉDUCTION

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement  
et avantages abonnés sur :

[www.KiosqueMag.com](http://www.KiosqueMag.com)



*Français, espagnol, portugais...*

## Les langues

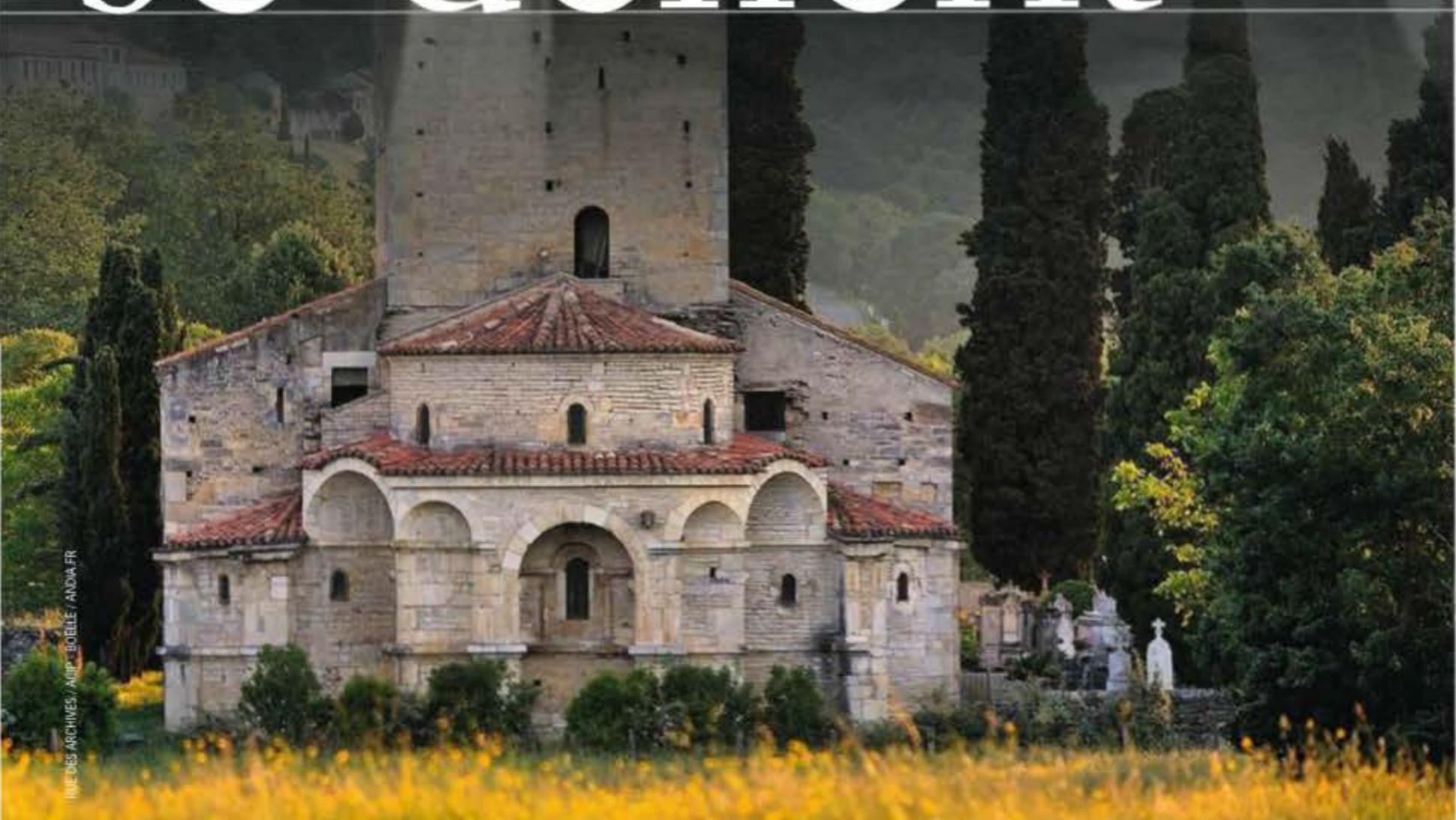
Du dialecte parlé, au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, par une poignée d'agriculteurs du Latium à la variété des langues actuelles, la *lingua romana* s'est métamorphosée sans renier son origine.



« Il faut commencer [...] par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes. » (*Le Bourgeois gentilhomme*, Molière).



# se délient

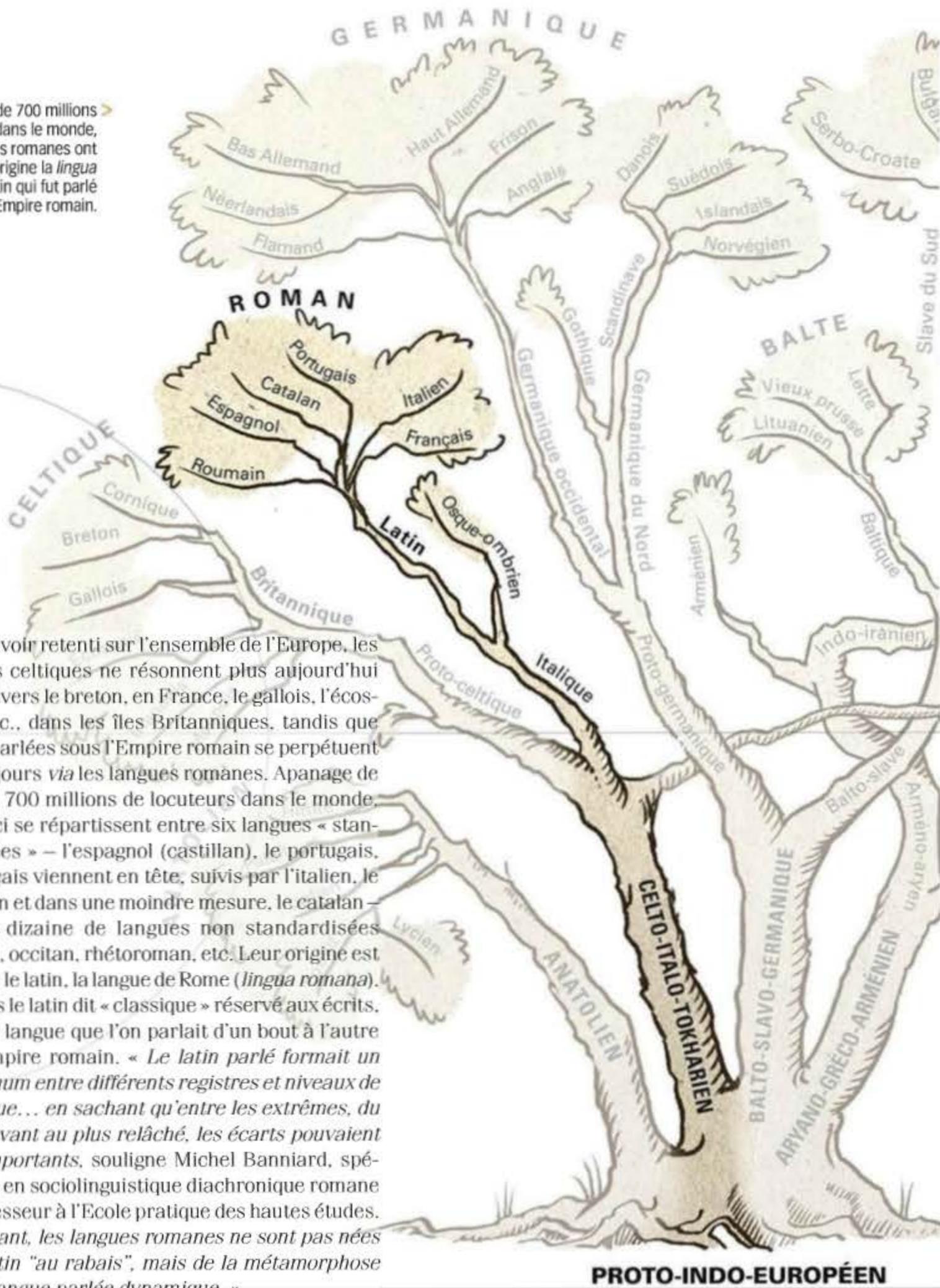


INUE DES ARCHIVES / AGIP - BOELLE / ANDIA.FR

La basilique romane Saint-Just-de-Valcabrère de Saint-Bertrand-de-Comminges, sur la route de Compostelle.

Apanage de 700 millions de locuteurs dans le monde, les langues romanes ont pour unique origine la *lingua romana*, le latin qui fut parlé dans tout l'Empire romain.

Après avoir retenti sur l'ensemble de l'Europe, les langues celtiques ne résonnent plus aujourd'hui qu'à travers le breton, en France, le gallois, l'écos-sais, etc., dans les îles Britanniques, tandis que celles parlées sous l'Empire romain se perpétuent de nos jours *via* les langues romanes. Apanage de plus de 700 millions de locuteurs dans le monde, celles-ci se répartissent entre six langues « standardisées » – l'espagnol (castillan), le portugais, le français viennent en tête, suivis par l'italien, le roumain et dans une moindre mesure, le catalan – et une dizaine de langues non standardisées – sarde, occitan, rhétoroman, etc. Leur origine est unique : le latin, la langue de Rome (*lingua romana*). Non pas le latin dit « classique » réservé aux écrits, mais la langue que l'on parlait d'un bout à l'autre de l'Empire romain. « *Le latin parlé formait un continuum entre différents registres et niveaux de la langue... en sachant qu'entre les extrêmes, du plus savant au plus relâché, les écarts pouvaient être importants*, souligne Michel Banniard, spécialiste en sociolinguistique diachronique romane et professeur à l'École pratique des hautes études. *Cela étant, les langues romanes ne sont pas nées d'un latin "au rabais", mais de la métamorphose d'une langue parlée dynamique.* »



PROTO-INDO-EUROPÉEN

[[[ à lire ]]]

- Pierre Escudé et Pierre Janin, *L'intercompréhension, clé du plurilinguisme*, éd. CLE International, 2010.
- Pierre Escudé (sous la direction de), *Manuel européen Euromania*, éd. CRDP Midi-Pyrénées, 2008.
- Paul Teyssier, *Comprendre les langues romanes*, éd. Chandeigne, 2004.
- Michel Banniard, *Du latin aux langues romanes*, éd. Armand Colin, 2008.
- A consulter : [www.euro-mania.eu](http://www.euro-mania.eu)

## • RENOUER AVEC LA FAMILLE ROMANE

**S**i un Français tourne les pages d'un journal polonais ou hongrois non illustré, il ne peut savoir s'il s'agit de politique, de sport ou bien de mode. Avec un journal italien ou espagnol, cela devient possible. En effet, bien qu'elles aient divergé, les langues romanes conservent une grande proximité syntaxique, lexicale et culturelle. Ce lien peut être comparé à celui qui rapproche le suédois, le danois et le norvégien. Or cela fait près d'un siècle qu'une immersion précoce, introduite dans les programmes scolaires, permet aux petits Scandinaves de comprendre l'ensemble de leurs langues. Même si elle ne délivre pas une connaissance approfondie, cette initiation suffit pour assurer l'intercompréhension dans toute la Scandinavie. C'est à la lueur de cet exemple que des linguistes ont élaboré des méthodes pédagogiques visant à développer une intercompréhension similaire dans l'espace des langues romanes. Elles consistent à développer une pratique intuitive favorisée, notamment, par l'importance du vocabulaire en commun. Selon Pierre Escudé, maître de conférences à l'IUFM-Université Toulouse II, « *à partir de trente heures d'étude, des textes de presse deviennent compréhensibles. Nos langues ne sont ni étrangères, ni étanches. On apprend à lire, derrière des changements graphiques souvent réguliers, des formes que l'on connaissait déjà. Développer l'intercompréhension des langues romanes ouvrirait un espace de 250 millions de locuteurs en Europe et de 1 milliard 300 millions dans le monde* ». Un concurrent sérieux pour l'anglais !

Lionel Croson



◀ L'historien et écrivain Max Gallo est reçu à l'Académie française. Cette institution, fondée en 1635, a pour mission de fixer la langue française et d'en établir « les règles certaines ».

## L'accent doux et faible du latin parlé devient énergique et fort

Rien ne laissait présager un tel destin pour ce dialecte parlé au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. par une poignée d'agriculteurs vivant sur une aire minuscule, le *Latium*. Deux siècles plus tard commence l'ascension de Rome, dont la langue se répandra peu à peu sur la plus grande partie des terres conquises. À partir du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., ses élites œuvrent à la construction du latin littéraire à partir du latin parlé, en particulier celui de Rome. En 52 av. J.-C., cette dernière devient maîtresse de la Gaule. Comme dans d'autres régions de l'Empire romain, l'aristocratie se romanise pour pouvoir entrer dans l'administration : c'est le coup d'envoi d'un bilinguisme gallo-romain qui s'étend à l'ensemble de la population. Progressivement, ce bilinguisme disparaît pour aboutir, au II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., à un usage généralisé du latin parlé. Toutefois, dans les campagnes, on continue probablement à parler le gaulois jusqu'aux alentours du V<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.

À partir de 235, l'Empire romain est soumis à rude épreuve, attaqué par les Germains sur le Rhin et le Danube, subissant la pression des Perses en Orient et des Maures en Afrique... Dans ce contexte agité, les divergences s'accroissent sans doute entre les latins parlés dans les différentes zones de l'Empire romain. Le système vocalique, notamment, devait considérablement varier de la péninsule Ibérique à la péninsule balkanique. Cette situation change nettement avec l'arrivée massive du christianisme : plus question de limiter la portée du message chrétien au nom du latin classique. Les fidèles n'appartiennent générale-

ment pas à l'élite des latinophones. Il faut donc « démocratiser » la langue, à savoir accepter au sein de l'Église toutes les formes orales du latin : celui des païens et des chrétiens, les accents urbains et les accents ruraux...

« Dans les faits, l'Église a donné une légitimité aux divergences locales, explique Jean-Marie Klinkenberg, professeur de sémiologie à l'université de Liège. Cela a amorcé la prise de conscience d'une langue qui ne sera bientôt plus du latin. » Pour l'heure, il s'agit de ce que l'on nomme le « latin parlé tardif 1 » dont la phase initiale s'étend du III<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle. Précurseur direct des langues romanes, il est employé dans l'ensemble de l'Empire, variant en fonction des locuteurs, des situations, des relations sociales. « On peut déjà parler de protoroman, dès lors qu'il existe des divergences entre l'écrit, c'est-à-dire une langue standardisée, et l'ensemble des latins parlés », estime Jean-Marie Klinkenberg. Quoi qu'il en soit, l'une des grandes transformations concerne la phonétique : l'accent doux et faible du latin parlé devient énergique et fort. Cette mutation viendrait peut-être du fait que pour se comprendre – les accents étaient très différents d'un bout à l'autre de l'Empire – les personnes venant de loin ont articulé spontanément un peu plus fort la syllabe principale du mot. Le mot latin *potet* (« il peut » en français) finira, dans presque toutes les langues romanes, en un complexe de deux sons accentués, comme aujourd'hui *puede* en espagnol, *poate* en roumain, *può* en italien.

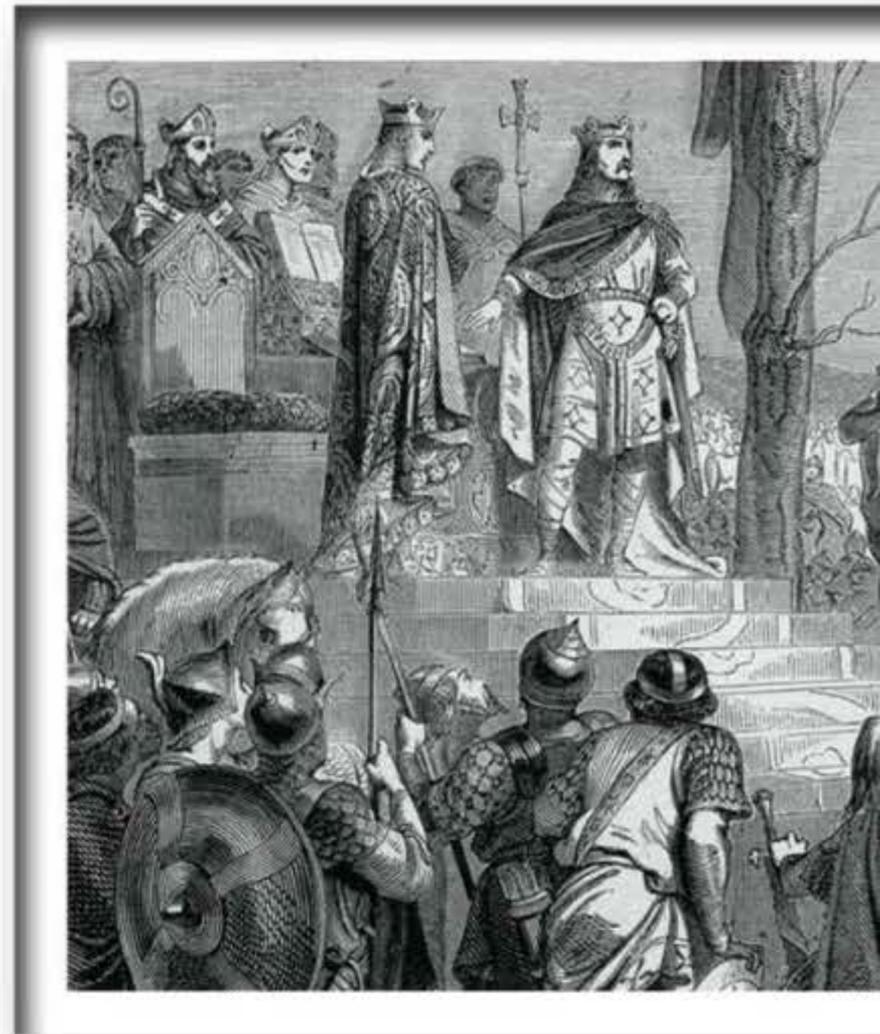
Les divergences du latin tardif s'accroissent encore entre le VI<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle. On distingue

alors des latins régionalisés : latin parlé tardif mérovingien pour la Gaule du Nord, gothique pour la Gaule du Sud, lombard pour l'Italie... Dans certaines zones, l'accent de mot se renforce sous l'effet du germanique (Gaule du Nord, Italie du Nord). De nouvelles modifications phonétiques se produisent. Ce latin parlé tardif 2 mute en moins de cent ans en protoroman. Les changements opérés touchent toutes les « facettes » de la langue – phonétique, morphologie, lexique, syntaxe, phrasé... La déclinaison latine à six cas se réduit à trois cas, avec pour conséquence le développement des prépositions. L'article apparaît et l'ordre des mots vers la forme actuelle se dessine : sujet, verbe, complément. Le genre neutre disparaît. De plus, les langues romanes développent un système d'articles définis inconnu du latin classique. Ainsi, en protofrançais, « le » et « la » proviennent respectivement des pronoms/adjectifs démonstratifs « ille » et « illa ».

Quant à dater l'apparition des langues romanes, la question fait débat. Selon Jean-Marie Klinkenberg, « *se poser une telle question, c'est faire fi du caractère progressif et peu sensible des changements linguistiques essentiels* ». Les linguistes s'accordent toutefois à situer cette naissance aux alentours de 750 « *et probablement partout en même temps*, souligne Michel Banniard. *Et si les langues romanes se distinguaient par des choix de prononciation parfois très différents, il s'agissait du même type de langue.* »

## L'« acte de naissance » du français

A l'aube du IX<sup>e</sup> siècle, le latin achève de se métamorphoser à des vitesses différentes selon les zones de l'Empire et la nature des invasions qui s'y produisent. Charlemagne, roi des Francs, tente d'établir, sous l'impulsion du savant et religieux anglais Alcuin, un rapprochement entre le roman et le latin. Plus personne ne le parle spontanément, seulement une minorité le comprend et l'écrit plus ou moins bien. Le roi réforme l'enseignement et développe des écoles instruisant les arts libéraux pour les spécialistes (moines, évêques, notaires). L'objectif



Le premier texte connu en langue romane est l'un des Serments de Strasbourg, prononcés en roman et en germanique en 842.

est de leur permettre de comprendre et de commenter au mieux les Écritures (elles sont copiées en latin ancien). A l'occasion de cette « renaissance carolingienne », le français, alors en pleine gestation, emprunte des centaines de mots au latin. Mais malgré ses efforts, Charlemagne ne parviendra pas à réimplanter le latin comme langue de communication générale. En témoigne la décision du concile de Tours : en 813, les évêques préconisent l'usage de la « *rusticam Romanam linguam* [langue romane rustique, futur « français »] et *theodiscam* [langue germanique] », pour les prêches et les homélies sur tout le royaume carolingien.

## • D'OU VIENT LE BASQUE ?

**P**arlé par moins d'un million de personnes dans le Nord-Ouest de l'Espagne et le Sud-Ouest de la France, le basque (ou *euskara*) est une langue unique et répertoriée parmi les systèmes linguistiques les plus complexes. « *Bien des pans de son lexique sont tirés – et proches – du latin : le basque dit encore aujourd'hui lege pour « loi », du latin legem, ou aingeru pour « ange », à rapprocher d'angelus* », note Charles Vidégain, professeur à l'université de Pau. Sans renier l'influence

du latin et des langues romanes, celle-ci n'a pas altéré les principales structures originales de la langue basque. D'où vient-elle ? Le mystère de ses origines demeure quasi entier... Parmi les hypothèses encore débattues, il y a l'existence de liens de parenté avec les langues caucasiennes. Le Caucase compte cependant plus de trente-deux langues, sans parler de celles disparues, et dont il n'est pas absolument certain qu'elles soient génétiquement apparentées. Plus récemment, des recherches ont suggéré que le basque

serait constitué non pas d'un mais de plusieurs substrats, parmi lesquels les langues ouralo-altaïques (samoyède, lapon, finnois, mongol, hongrois, mandchou, turc). Certes, *su* en basque veut dire « feu », comme *schu* en samoyède ; *oian* désigne la « forêt », et *oy* serait le correspondant mongol. D'autres spécialistes font entrer le basque dans un ensemble déné-tibétain, mais avec une date de séparation très ancienne. A une échelle spatiale plus réduite, on sait que l'espace aquitain constitué du triangle Garonne/

Atlantique/Pyrénées a connu une langue « bascoïde » dont le basque actuel est proche. Il devait certainement exister une communauté culturelle et linguistique entre l'Aquitaine et le Pays basque. Reste que la question des origines n'est pas résolue pour autant. L'apport de l'archéologie et de la génétique a confirmé l'enracinement du basque sur le même territoire depuis très longtemps – 35 000 ou 40 000 ans selon les travaux les plus récents, sans qu'il y ait eu de substitution linguistique, en particulier avec un parler indo-européen. **P. C.**



# Langue dominante, la langue d'oïl est l'ancêtre du français

▲ Les membres du Parlement européen de Strasbourg utilisent 23 langues officielles. Parmi celles-ci, 5 sont d'origine romane.

Cela étant, le premier texte que l'on possède en langue romane est, non pas une homélie, mais un serment de fidélité entre Charles le Chauve et Louis le Germanique contre Lothaire, leur frère aîné, tous les trois petits-fils de Charlemagne. Prononcés le 14 février 842, les Serments de Strasbourg « créent l'événement » : chacun des deux frères cadets s'exprime dans la langue maternelle des troupes de l'autre – le roman et le germanique. Or la partie rédigée en langue romane fait figure ni plus ni moins d'acte de naissance de la langue française écrite. Encore que l'identité exacte de cette langue soit toujours sujette à controverses. Les spécialistes doutent qu'elle représente la « langue romane rustique » parlée au IX<sup>e</sup> siècle ; il s'agirait d'un texte rapporté par des lettrés et destiné à la lecture à haute voix. Une autre question se pose : à quel dialecte appartient-elle ? Au lyonnais, au picard, au poitevin ? D'après Claude Hagège<sup>(1)</sup>, il paraît certain que la langue dominante des Serments de Strasbourg est la langue d'oïl, celle du Nord de la France, ancêtre du français, qui se distingue de celle du Sud, la langue d'oc ou occitan.

D'où vient la variété des langues romanes ? En lice, il y a d'abord l'évolution phonétique naturelle des langues, à laquelle le latin n'avait pas échappé. Si l'on imagine la rencontre entre des habitants du Nord et ceux du Sud de la France d'alors, elle

devait se solder par un certain nombre d'incompréhensions... Il faut aussi compter avec, en amont, la multiplicité des latins parlés, faute d'une norme littéraire et grammaticale. Ainsi, chaque zone de l'Empire romain a utilisé une saveur particulière du latin parlé, telle langue romane préférant tel terme pour signifier « maison » (*casa* en castillan, catalan, italien, portugais, roumain), telle autre un terme différent (*mansio* pour le même sens en français), par exemple.

A cela s'ajoute une troisième donnée : la présence des langues parlées initialement et dont on retrouve des traces éparpillées dans la langue d'arrivée. C'est ainsi que le gaulois aurait « légué » au français quelque cent quatre-vingts mots, comme braies, char ou bec. Sans compter avec les langues de peuples qui s'étaient installés dans un territoire sans réussir à imposer leur langue. En castillan et en portugais, plus de quatre mille termes viennent de la langue arabe. En français, le germanique a laissé un certain nombre d'empreintes, en particulier dans le domaine de la guerre et de la vie affective (heaume, adouber, flèche, hache, etc., honte, haine...) mais aussi rurale (framboise, blé, saule, etc.). A raison de plusieurs centaines de mots ainsi hérités du francique – langue des divers peuples germaniques ayant conquis des régions du Nord et de l'Est de la Gaule – le français est la plus germanique des langues romanes.

**Patricia Chairopoulos**



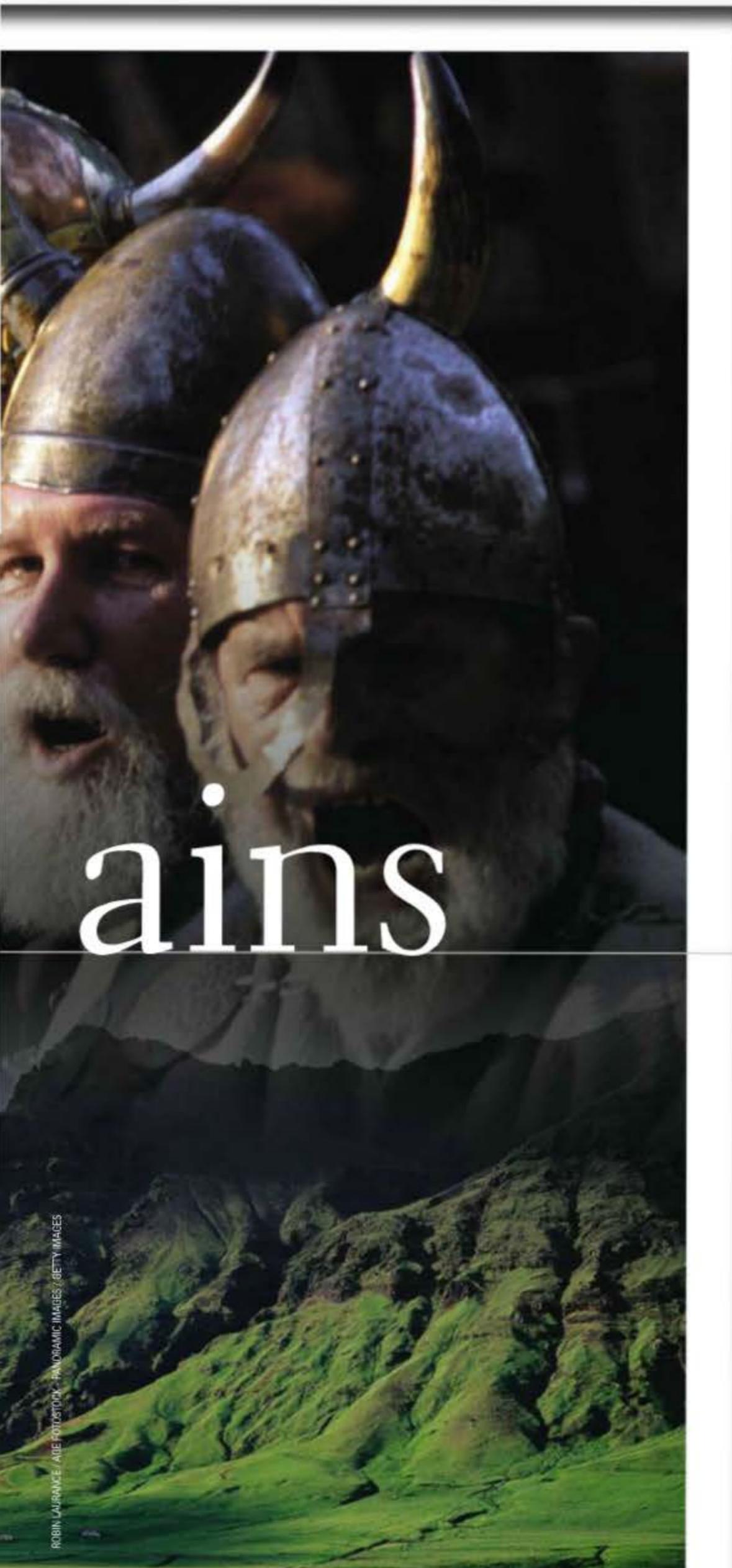
*Danois, allemand, anglais...*

# Issus de germ

Le germanique ancien, parlé au I<sup>er</sup> millénaire avant notre ère par des peuples nordiques, est le socle commun à un ensemble de langues qui se sont ramifiées et fixées au gré des migrations.



Ces hommes participent au festival Up Helly Aa qui commémore l'arrivée des Vikings dans les îles Shetland ; aujourd'hui écossais, ce territoire fut danois jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle.



ROBIN LAURANCE / ADE FOTOSTOCK - PANORAMIC IMAGES / BETTY IMAGES

# ains

Les Vikings ont aussi laissé l'empreinte de leur langue en Islande (ici, les falaises de la côte sud).

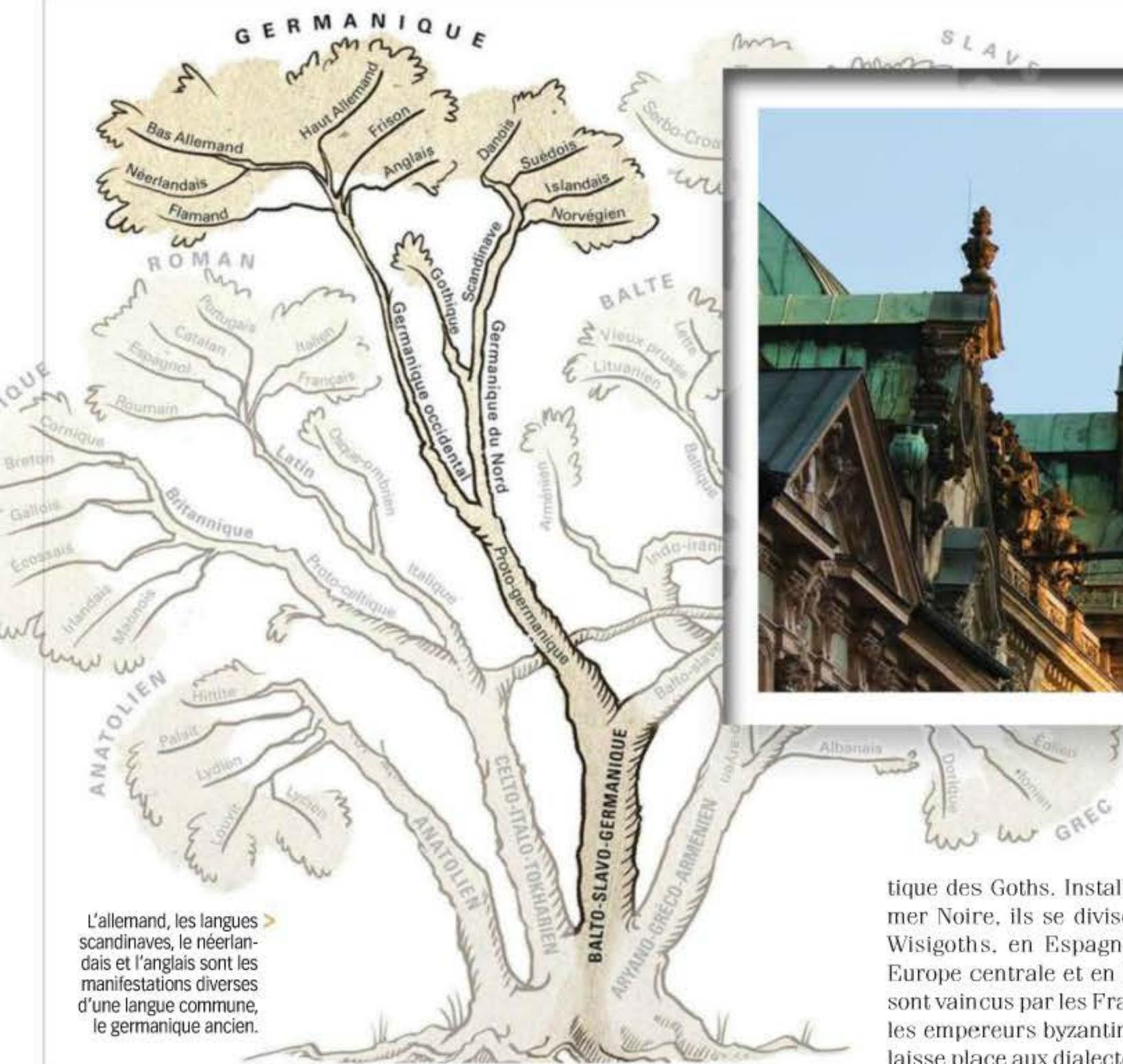
# S

Scandinaves, Anglais ou Allemands sont les héritiers d'une langue indo-européenne aujourd'hui disparue: le germanique ancien. C'est cette origine commune qui explique la parenté de l'allemand avec le néerlandais et, à un degré moindre, avec l'anglais et les langues scandinaves. Mais de ce germanique ancien, nous n'avons aucun témoignage écrit. Nous ne pouvons l'approcher que grâce au patient travail des linguistes, qui ont comparé et mis en relation des dizaines de langues et de dialectes. Ils ont ainsi pu restituer les principaux traits d'une langue qui emprunte un certain nombre de ses traits au latin, au celtique, au sanscrit.

Le germanique ancien était parlé au premier millénaire avant notre ère par des peuples originaires d'une région correspondant au Danemark et au sud de la Scandinavie. Dans les siècles précédant l'ère chrétienne, ces peuples se lancent dans de grandes migrations qui les emmènent bien au-delà de la mer du Nord et de la Baltique. La langue suit les mouvements de ces peuples. Quand ils font souche, elle se ramifie, comme l'explique Leo Carruthers, directeur du Centre d'études médiévales anglaises de la Sorbonne: « *Le germanique était une langue commune mais avec des dialectes. A partir du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, elle a commencé à se diviser en branches: l'ostique, le nordique et le westique. Tous ces groupes linguistiques sont déterminés par des racines et des structures grammaticales communes* ».

Certaines de ces branches issues du germanique ancien sont appelées à une glorieuse destinée et se sont conservées jusqu'à nous. D'autres, en revanche, s'étiolent, meurent, ou ne survivent qu'à l'état de traces lexicales.

**La branche ostique** ou germanique de l'Est ne rassemble que des langues aujourd'hui disparues. Il s'agit du burgonde, du vandale ou du gotique, c'est-à-dire des langues parlées par les peuples du même nom. Ces « barbares » de l'Est ont d'abord attaqué l'Empire romain et adopté quelques facettes



L'allemand, les langues scandinaves, le néerlandais et l'anglais sont les manifestations diverses d'une langue commune, le germanique ancien.

### DES MOTS DANS LES LANGUES GERMANIQUES

	Anglais	Danois	Allemand	Néerlandais	Suédois	Islandais
livre	book	bog	Buch	boek	bok	bók
père	father	fader	Vater	vader	far	faðir
mère	mother	moder	Mutter	moeder	mor	móðir
demain	tomorrow	morgen	morgen	temorgen	morgon	morgun
apprendre	learn	lære	lernen	leren	lara	læra

de la culture latine avant d'être absorbés ou délogés par d'autres peuples. Les Burgondes, par exemple, après avoir traversé de nombreux territoires se sont installés dans une région qui porte aujourd'hui la trace de leur nom : la Bourgogne. Mais en dehors de cette survivance, leur langue n'a exercé qu'une influence ponctuelle sur quelques prénoms comme Sigismond ou Clotilde. On retrouverait aussi son empreinte dans le franco-provençal.

La langue des Vandales n'a pas connu meilleur sort. Après avoir traversé la Gaule et l'Espagne, les Vandales sont repoussés par les Wisigoths dans le Sud hispanique qui prendra le nom de Vandalousie, arabisé par la suite en al-Andalus. Ils perdent eux aussi leur langue d'origine, probablement au cours du V<sup>e</sup> siècle de notre ère.

La troisième langue germanique, le gotique, a également subi les contrecoups de l'histoire poli-

tique des Goths. Installés d'abord au nord de la mer Noire, ils se divisent en deux groupes : les Wisigoths, en Espagne, et les Ostrogoths, en Europe centrale et en Italie. Mais les Wisigoths sont vaincus par les Francs, et les Ostrogoths par les empereurs byzantins. La langue germanique laisse place aux dialectes gallo-ibères et romans. Nous possédons cependant un témoignage très intéressant de ce qu'était le gotique. Il s'agit de la bible écrite par Wulfila, évêque wisigoth, au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. C'est le plus ancien texte de langue germanique.

**La branche nordique** a eu une postérité plus féconde. Elle rassemble les langues scandinaves : le danois, le féroïen, le norvégien, le suédois et l'islandais. Toutes sont issues du « vieux norrois », une langue aujourd'hui éteinte.

Là encore, l'histoire politique des différents peuples explique le destin de ces langues. A partir du VIII<sup>e</sup> siècle, deux dialectes issus du vieux norrois connaissent un développement rapide : le dano-suédois, dans le sud de la Scandinavie, et le dialecte de l'ouest, futur norvégien, en Norvège. Ce dernier se répand à travers les conquêtes des Vikings, qui s'emparent de vastes territoires : les îles Féroé, l'Islande, les Shetland, le Groenland. Leurs explorations les poussent jusqu'en Normandie et en Amérique. Malgré cette expansion rapide, leur dialecte peine à faire souche. Par exemple, la Normandie ne conserve que quelques mots issus du norrois. *Bera*, « porter » en norrois, devient donc « ber » en normand. Le mot français « berceau » y trouverait son origine. A partir du XIV<sup>e</sup> siècle, le Danemark domine la Suède et la Norvège. Le danois





# « Je ne parle allemand qu'à mes chiens et à mes valets » Frédéric II

CA Le dialecte bavarois (à gauche, la cathédrale de Munich) et l'alémanique, parlé notamment dans le Jura souabe (à droite, le château des Hohenzollern), sont deux sous-groupes du haut-allemand.

s'impose officiellement dans toute la Scandinavie sans pour autant effacer les autres langues. A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, les nations nord-européennes font de la langue un élément central de leur identité nationale. Elles standardisent leur langue pour mieux résister à l'hégémonie du danois. C'est le cas de la Suède, qui conquiert son indépendance en 1523 grâce au roi protestant Gustave 1<sup>er</sup> Vasa. Le suédois actuel résulte de l'évolution de cette langue du XVI<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle. L'influence anglaise est perceptible dans des mots comme *station* ou *jobb*.

## Langue du peuple et langue des livres

Le même processus est à l'œuvre en Norvège et en Finlande, mais plus tardivement. En 1814, la Norvège se sépare du Danemark. Le pays parle norvégien mais doit réinventer et normaliser sa langue écrite en 1929. Deux langues écrites sont élaborées. Le *nyorsk*, la « langue du peuple », et le *bokmål*, la « langue des livres », qui reste très marquée par le danois. L'Islande a eu la même démarche lors de son indépendance en 1944, mais, au lieu de partir de langues existantes, elle a puisé dans le norrois pour remplacer peu à peu le danois.

**La branche westique** se scinde en deux sous-ensembles : le germano-néerlandais au sud, et l'anglo-saxon et le frison au nord. Le germano-néerlandais rassemble, comme son nom l'indique, l'allemand et le néerlandais. Les origines de ces deux langues renvoient, là encore, aux peuples barbares et à leur face à face avec la culture romaine. On trouve notamment deux peuples, les Alamans,

dont la langue est l'alémanique, et les Francs, dont la langue est le francique. Au VII<sup>e</sup> siècle, ces dialectes subissent l'influence du latin. On peut ainsi reconnaître dans le mot allemand *schreiben* (écrire) la racine latine *scribere* et non la racine germanique *writan*, comme dans l'anglais *write*. Ces dialectes subsistent et évoluent. A la fin du Moyen Âge, se détachent quelques grandes régions linguistiques : dans les villes de la Hanse, on parle le bas-allemand ; dans la région d'Augsbourg, l'allemand supérieur ; à Prague et à Leipzig, l'allemand moyen. Au XV<sup>e</sup> siècle, allemand moyen et supérieur se rapprochent dans une langue que l'on qualifie de *Hochdeutsch* (« haut-allemand »). C'est cette langue que Martin Luther utilise pour sa traduction de la Bible. Le Nouveau Testament est traduit en 1522. La Bible complète est achevée en 1534. En quarante ans, 100 000 exemplaires sont imprimés, tirage exceptionnel pour l'époque. Luther contribue donc de manière décisive à transformer le « haut-allemand » en allemand standard. Les premières grammaires allemandes, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, s'inspirent directement de sa traduction de la Bible. Néanmoins, l'uniformité linguistique de l'Allemagne ne se réalise pas du jour au lendemain. Le haut-allemand reste au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle une langue dévolue à l'administration et à la littérature. Au siècle des Lumières, l'allemand subit l'hégémonie du français. Les classes aisées privilégient volontiers la langue de Voltaire. On attribue à Frédéric II de Prusse (1712-1786) cette phrase : « *Je ne parle allemand qu'à*

mes chiens et à mes valets». Pourtant, la résistance des milieux littéraires, puis scientifiques, imposera définitivement le haut-allemand à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque de grandes œuvres littéraires lui auront conféré assez de prestige.

L'histoire du néerlandais est très complexe. Cette langue a pour ancêtre les dialectes parlés par les Frisons, les Saxons et les Francs, peuples qui étaient venus à la fin de l'Empire romain s'établir en Belgique et dans les Pays-Bas actuels. Ces peuples ont été à l'origine de nombreux dialectes encore parlés aujourd'hui : le flamand et le hollandais viennent des Saxons ; le groningue et le twente sont le lointain héritage des Francs. Quant au néerlandais, la langue commune officielle des Pays-Bas, c'est une construction artificielle qui remonte au XVI<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas étranger à ces dialectes puisqu'il emprunte au flamand, au hollandais et au brabançon. L'afrikaans, variante du néerlandais, s'est forgé lorsque les Hollandais se sont installés en Namibie et en Afrique du Sud au

français alors était la langue de la monarchie et de l'aristocratie ; le peuple, lui, parlait anglais », explique Leo Carruthers.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, pour des raisons tant politiques qu'économiques, l'anglais reprend la place du français en tant que langue officielle. L'écrivain et diplomate Geoffrey Chaucer (1343-1400) joue un rôle important. Il met par écrit le « parler de Londres », précurseur de l'anglais moderne. Il est le premier auteur à démontrer la légitimité artistique de la langue anglaise. Il utilise des formes versifiées qui seront reprises ensuite et lui vaudront le surnom de « père de la poésie anglaise ». Sa langue est largement répandue grâce à l'imprimerie de Caxton, la première établie à Londres en 1476. La Réforme joue également un rôle dans cette diffusion de l'anglais moderne, puisque l'un de ses aspects est de permettre au peuple d'accéder à la Bible en la traduisant du latin en anglais.

L'anglais moderne se construit en deux temps. De la fin du XV<sup>e</sup> siècle au XVII<sup>e</sup> siècle, il est véhiculé

par les grands auteurs littéraires ou scientifiques comme Shakespeare et Isaac Newton. On parle d'anglais moderne naissant. Il se différencie sur un certain nombre de

## La langue des Pays-Bas est une construction du XVI<sup>e</sup> siècle

XVII<sup>e</sup> siècle. En résumé, le sous-groupe bas-allemand a évolué pour donner naissance, entre autres, au néerlandais et au flamand, tandis que le haut-allemand engendrait l'allemand actuel.

L'anglais a commencé à s'émanciper du germano-néerlandais à partir du V<sup>e</sup> siècle de notre ère. Des groupes d'Angles et de Saxons, établis dans le Nord des Pays-Bas, traversent la mer du Nord pour atteindre l'Angleterre. Le vieil anglais (parlé du V<sup>e</sup> siècle au XIII<sup>e</sup> siècle) est donc fortement marqué, dans son vocabulaire comme dans sa grammaire, par l'influence de ces peuples germaniques qui ont envahi l'Angleterre. Le terme d'« anglo-saxon » porte la trace de cette influence.

Ensuite, le vieil anglais se transforme et évolue. L'invasion normande de 1066 donne naissance au « moyen anglais » : « *Il est relativement compréhensible par les lecteurs modernes, en partie parce qu'il y a beaucoup de mots français. Le*

points de l'anglais que nous connaissons. Ainsi, la deuxième personne du singulier n'est pas *you* mais *thou*, et cette forme reste encore aujourd'hui employée dans les occasions solennelles, par exemple quand on s'adresse à Dieu. La conjugaison aussi est différente. A la deuxième personne du singulier les verbes se terminent par « st ». On dit *thou takest* à la place de l'actuel *you take*.

Après 1650, la langue évolue vers l'anglais que nous connaissons aujourd'hui. C'est ce qu'on appelle parfois l'anglais moderne tardif. Alors que le XVIII<sup>e</sup> siècle avait vu triompher le français comme langue internationale, le XIX<sup>e</sup> siècle inaugure la suprématie de l'anglais, tant sur le plan économique que linguistique. Le rôle prépondérant des Etats-Unis après 1945 le propulse comme langue internationale officielle. L'anglais pour autant, n'est pas figé, comme le souligne Leo Carruthers : « *Une langue vivante est forcément une langue qui évolue, génération après génération. L'anglais va continuer à changer. Certains spécialistes parlent déjà "des anglais" ou "des nouveaux anglais".* » En effet, selon les pays et les régions, la langue prend des formes nouvelles qui ne sont pas strictement fondées sur l'anglais. « *On voit, par exemple, émerger un anglais indien, un anglais nigérien, et même un anglais singapourien, constate Leo Carruthers. Il est possible que dans quelques centaines d'années des formes dialectales deviennent incompréhensibles. A ce moment-là, il s'agira d'une nouvelle langue, une sous-division de l'anglais.* »

### • LE BROKEN ENGLISH ET LE GLOBISH

**S**i l'anglais est considéré comme une langue internationale, il connaît actuellement des dérivations et des transformations dues à un retour en force des langues locales. Ces déclinaisons de l'anglais sont rassemblées sous le terme de *broken english*. Par exemple, la frontière américaine avec les nations latines a provoqué la naissance du *spanGLISH*, contraction de *spanish* (espagnol) et de *english* (anglais), langue surtout utilisée par les immigrés hispanophones des Etats-Unis, qui alterne des passages en anglais et en castillan. D'autres pays développent leur *broken english*, comme le *chinglish*, en Chine, ou le *franglish*, en France. Quant au *globish* (*global + english*), version internationale simplifiée de l'anglais qui se construit spontanément par la pratique, il tend à se formaliser. En témoigne l'initiative du Français Jean-Paul Nerrière, qui l'a réduit à 1 500 mots. On trouve d'ailleurs dans le commerce des méthodes pour apprendre rapidement cet « anglais allégé ». Face à tous ces *broken english*, les Britanniques témoignent d'une certaine inquiétude...

M. V.

Marie Valente



# CET ÉTÉ, LES SCIENCES SONT SUR FRANCE CULTURE

**PORTRAITS DE GRANDS SCIENTIFIQUES**

**AURÉLIE LUNEAU**

**CHAQUE SAMEDI / 11H-12H**

**LA RÉVOLUTION ÉCOLOGIQUE**

**DOMINIQUE ROUSSET**

**CHAQUE SAMEDI / 14H-15H**

**DERNIÈRES NOUVELLES DE L'UNIVERS**

**ANDRÉ BRAHIC**

**CHAQUE DIMANCHE / 14H-15H**

en partenariat avec

**LES CAHIERS  
SCIENCE & VIE**

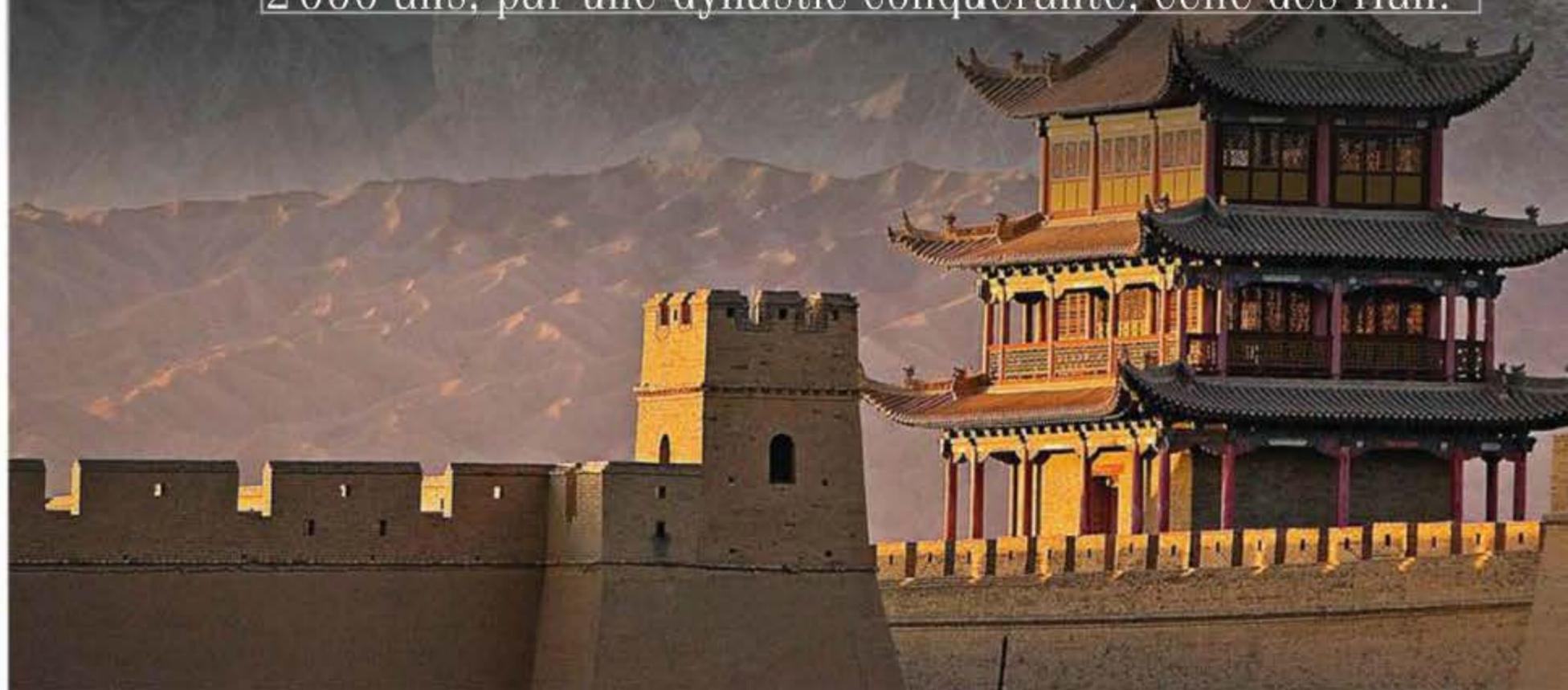
Retrouvez-nous aussi sur  
France Culture PLUS et France Culture PAPIERS  
Une émission à écouter, réécouter  
et podcaster sur [franceculture.fr](http://franceculture.fr)



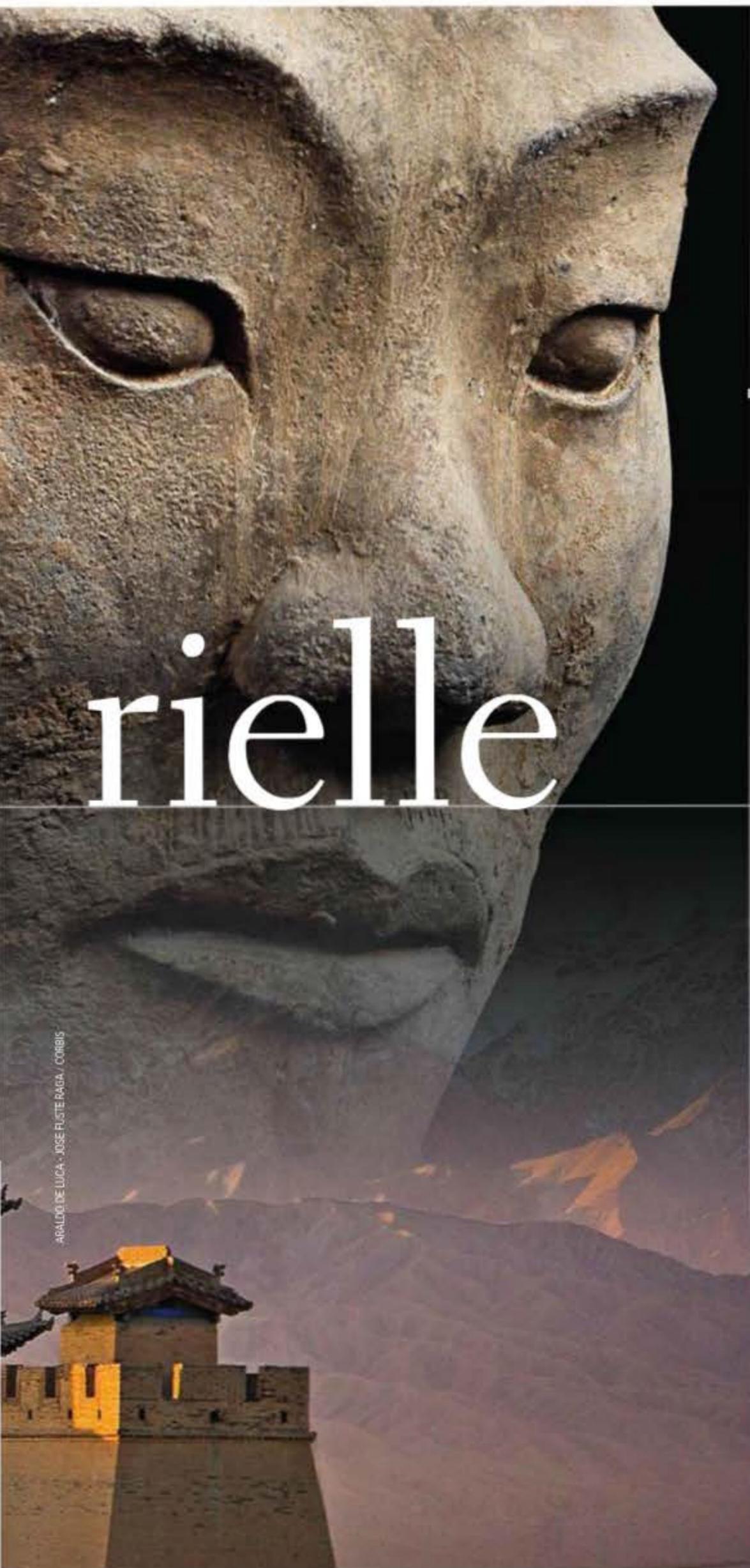
*Chinois*

# Une langue plu

Derrière la grande diversité des dialectes chinois se cache une origine commune : la langue imposée, il y a plus de 2000 ans, par une dynastie conquérante, celle des Han.



Soldat en terre cuite de la dynastie Qin (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), sous laquelle se poursuit l'expansion de la langue chinoise aux dépens des langues parlées dans diverses régions.



# rielle

ARALDO DE LUCA - JOSE JUSTE RAGA / CORBIS

La forteresse de Jiayuguan, à l'extrémité occidentale de la Grande Muraille, dans la province du Gansu.

Un cinquième de l'humanité parle aujourd'hui le chinois. Ou plus exactement, une langue chinoise. Car le chinois se conjugue au pluriel. Aux côtés du mandarin, la langue la plus importante en nombre, avec plus de 800 millions de locuteurs à travers le monde, six autres grands dialectes (voir l'encadré p. 56) forment cette branche de la famille sino-tibétaine, l'une des cinq grandes familles de langues parlées aujourd'hui en Asie. Mais malgré leur diversité, ces langues chinoises ont une origine commune, à l'image de nos langues romanes. Leur latin à elles, c'est la langue parlée par les Han il y a plus de 2000 ans.

Comme les Romains dans l'Europe antique, les Han ont réussi à s'imposer militairement, mais aussi culturellement, sur une grande partie de l'Asie, laissant dans la plupart des territoires conquis une empreinte toujours vive aujourd'hui: leur langue. Mais comment cette langue a-t-elle émergé avant de s'imposer dans tout l'empire du Milieu? Pour le savoir, les linguistes travaillent en étroite collaboration avec les archéologues et les paléontologues. Car remonter à l'origine des langues d'une région donnée suppose de connaître l'histoire du peuplement de ce territoire. En ce qui concerne l'Asie, archéologues et linguistes s'accordent sur un postulat: le développement des familles de langues serait étroitement lié à celui de l'agriculture. Selon les archéologues Peter Bellwood, de l'Université nationale australienne de Canberra, et Colin Renfrew, de l'Institut MacDonald pour la recherche archéologique, à Cambridge, c'est à la faveur du développement de l'agriculture que la population aurait commencé à croître, donnant ensuite naissance aux grandes familles de langues asiatiques. Par agriculture, il faut entendre ici domestication des céréales, c'est-à-dire la maîtrise de leur culture par l'homme. Deux d'entre elles intéressent particulièrement les spécialistes des langues chinoises: *Setaria italica*, une forme de millet, et le riz, bien sûr. *Setaria italica* aurait été domestiqué autour de -6500 dans la vallée du fleuve Jaune. Quant au riz, son exploitation remonterait à -10000 comme en témoigne le site de Diaotonghuan, près du lac de Dongting, dans le Hunan, mais sa domestication ne serait pas antérieure à -4500.

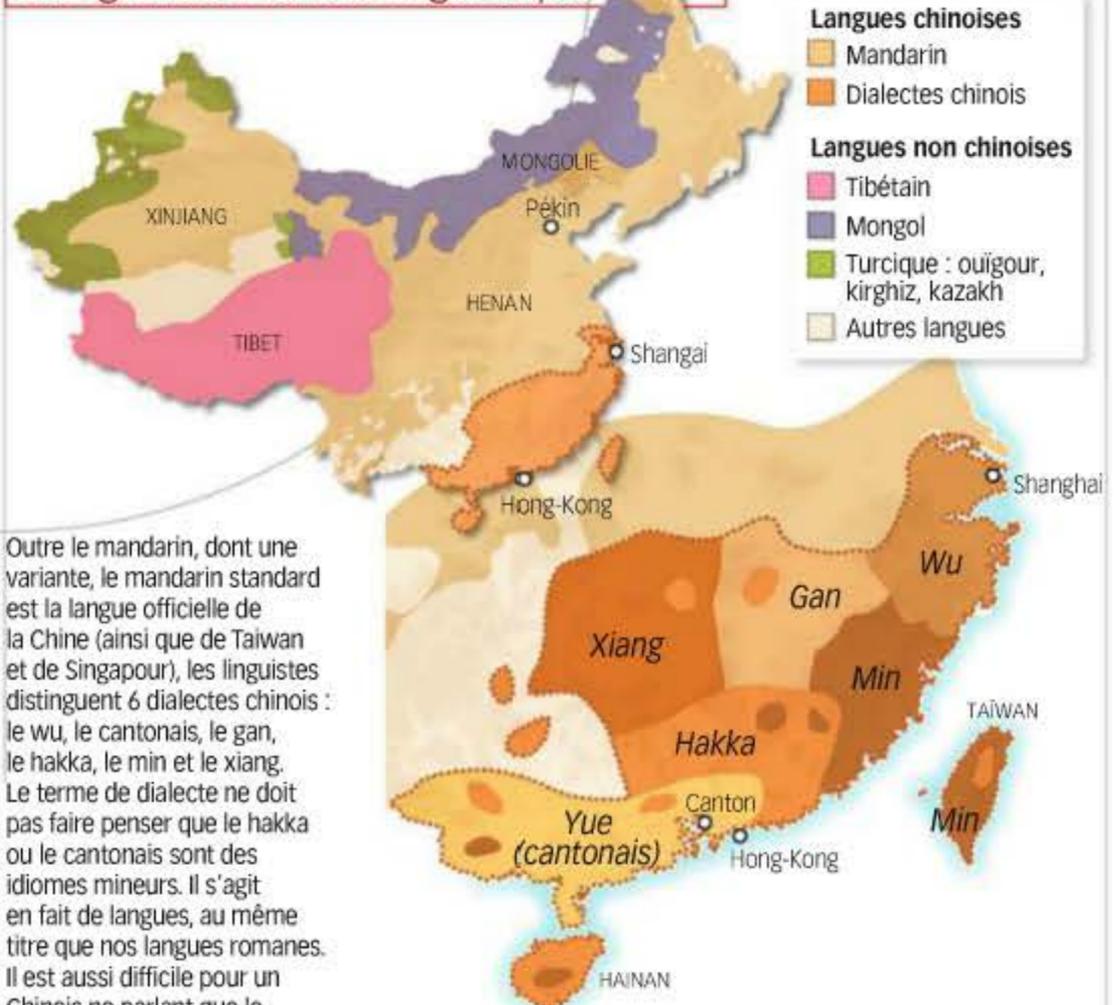
Des datations essentielles pour réussir à dessiner l'arbre généalogique des langues chinoises. « *Le passage à l'agriculture en Chine a dû être graduel, mais ce qui nous intéresse, c'est le moment où des hommes ont réussi, entre le bassin du fleuve Jaune et la vallée du Yangtse, à associer les deux cultures: le riz et le millet* », explique Laurent Sagart, directeur de recherche au Centre de recherches linguistiques sur l'Asie orientale (CRLAO/CNRS), spécialiste des langues chinoises. En effet, comme le millet est adapté à la sécheresse tandis que le riz l'est à l'humidité, grâce à leur association les agriculteurs sont assurés d'avoir une récolte correcte, quelles que soient les conditions météorologiques. Un avantage qui aurait permis à ces populations, et donc à leur langue, de s'imposer. « *Avant cette période, il y avait sans doute une grande diversité de langues dans cette région de la Chine, mais la langue des agriculteurs qui maîtrisaient la culture du millet et du riz l'a emporté sur les autres* », ajoute Laurent Sagart. Selon lui, cette langue née entre le bassin du fleuve Jaune et la vallée du Yangtse serait le lointain ancêtre de la plupart des langues asiati-ques. On est donc encore loin, dans l'arbre généa- logique du chinois, de la langue parlée par les Han il y a deux millénaires.



## Des signes gravés sur des os de bœuf

Pour s'en rapprocher, il faut s'intéresser à l'âge du bronze. A partir de -4000, toujours dans cette région située entre les deux grands fleuves chinois, la population se développe rapidement, des villages apparaissent, puis bientôt des villes, entourées de murailles: c'est le début des cités-palais et des dynasties chinoises. Si la première, Xia (2000-1600), n'a laissé que peu de traces, la deuxième, Shang (1600-1046), située dans le Henan, au centre-est de la Chine, nous a livré un indice précieux pour tenter de reconstituer la langue qui était parlée à cette époque: l'écriture. Celle-ci prend la forme de signes gravés sur des os de bœuf ou des écailles de tortue retrouvés justement dans le Henan et identi- fiés, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, comme des caractères chinois. Les plus anciens d'entre eux remonteraient à -1400. Il s'agit d'archives divinatoires utilisées par les rois Shang: elles annoncent des événements politiques ou religieux, prévoient le climat, évoquent les guerres... Plus de 100 000 de ces inscriptions ont été retrouvées, permettant d'identifier 3 000 caractères. Comment remonter de ces caractères à la langue que parlaient ceux qui les ont gravés? « *L'écriture chinoise est beaucoup plus phonétique qu'on le pense*, indique Laurent Sagart, *c'est une écriture de type syllabaire, et non pas idéographique. Cela nous permet de reconstruire la prononciation.* » Or cette langue apparaît très proche dans sa pro- nunciation, mais aussi dans sa grammaire et son lexique, d'une autre langue: celle des successeurs des Zhang, la dynastie Zhou (1046-256). Une langue dont on sait aujourd'hui qu'elle est l'ancêtre direct de celle des Han. Car cette langue-là a laissé plus

## Une grande diversité linguistique



Outre le mandarin, dont une variante, le mandarin standard est la langue officielle de la Chine (ainsi que de Taiwan et de Singapour), les linguistes distinguent 6 dialectes chinois: le wu, le cantonais, le gan, le hakka, le min et le xiang. Le terme de dialecte ne doit pas faire penser que le hakka ou le cantonais sont des idiomes mineurs. Il s'agit en fait de langues, au même titre que nos langues romanes. Il est aussi difficile pour un Chinois ne parlant que le mandarin de comprendre le cantonais que pour un Italien de comprendre le français. Mais ces langues n'ont pas le privilège d'être adossées à une nation, d'où leur appellation de dialecte. Outre ces langues issues de celle des Han, l'arbre des langues chinoises compte aussi le bai, parlé par plus d'un million de locuteurs dans la province

du Yunnan. Des langues de la famille tibéto-birmane, l'autre branche des langues sino-tibétaines, sont également parlées en République populaire de Chine, à commencer par le tibétain qui compte environ 3 millions de locuteurs. Mais on y rencontre aussi de nombreuses langues extérieures à la famille sino-tibétaine: parmi

les plus importantes, le ouïgour, parlé par plus de 8 millions de personnes dans la province du Xinjiang. Au total, on recense près de 300 langues vivantes aujourd'hui en Chine. Une diversité linguistique, particulièrement forte dans le sud du pays, qui témoigne du brassage de population à l'origine de l'empire du Milieu.

A. G.



⚡ Ces femmes qui travaillent dans les rizières du Yunnan parlent le bai, comme plus de 1 million de locuteurs dans cette province.

## DES RÈGLES ET DES MOTS MANDARINS

Comme d'autres langues asiatiques, le mandarin est une langue isolante : les mots ne prennent pas la forme du pluriel ou du genre et les verbes ne se conjuguent pas. C'est le contexte, ou l'utilisation de mots fonctionnels (des particules), qui fournit ces informations. Autres particularités du mandarin, l'usage de cinq tons, ou celui de classificateurs, mots qui aident à catégoriser ou à quantifier.

### - L'ordre des mots :

En mandarin, l'ordre des mots est sujet-verbe-objet.

transcription en écriture latine	<b>Wǒ kàn bào</b>	Je regarder journal	
en phonétique	wǒ k'anne bao	Je lis le journal	我看报。
Le déterminant précède le déterminé			
	<b>Bái mǎ</b>	bai maa	Blanc cheval

### - Les tons

Chaque syllabe est affectée d'une mélodie, un ton qui lui donne un sens. Il en existe cinq.

mā	má	mǎ	mà	ma
ton plat	ton montant	ton descendant puis montant	descendant	neutre
maman	chanvre	cheval	injurier	est-ce que ?

### - L'usage des particules

Elles renseignent sur le temps des verbes ou le nombre des noms.

Wǒ xué zhōng-wén	wǒ xué le zhōng-wén
wǒ schùe djo-ng wène	wǒ schùe le djo-ng wène
Je étudier chinoise langue	la particule « le » indique l'action révolue
<i>J'étudie le chinois</i>	<i>J'ai étudié le chinois</i>

### - Les classificateurs

Dans de nombreuses expressions chinoises, certains mots, intraduisibles en français, sont indispensables. Il s'agit des classificateurs. Il en existe une quinzaine d'usage courant.

On ne dira pas:	<b>Sān shū</b>	mais	<b>Sān běn shū</b>
	Sanne chou		Sanne bene chou
	Trois livres		Trois volumes livres

## • DE L'ORIGINE DES TONS CHINOIS

**L**es langues chinoises sont des langues à tons, c'est-à-dire qu'une même syllabe, selon le ton – ou mélodie – sur lequel elle est prononcée, prendra un sens totalement différent (voir *Des règles et des mots*, p. 57). Ces tons seraient apparus vers le IV<sup>e</sup> siècle après J.-C. C'est le linguiste français André-Georges Haudricourt qui, le premier, au milieu des années 1950, a percé le mystère de l'émergence des tons dans certaines langues asiatiques. Le chinois archaïque (vers 500 avant notre ère) présentait deux sortes de syllabes : celles se terminant par -p, -t, -k (par exemple, 'it, « un » ou rap, « chasser ») et les autres. Parmi ces dernières, certaines se terminaient par un coup de glotte, ici rendu par une apostrophe (par exemple, nra', « femme »), d'autres par un « s », qui est devenu avec le temps un « h » (par exemple, nijs, « deux » ou khas, « quitter »). Le coup de glotte et le h seraient tombés, laissant derrière eux une mélodie. Le coup de glotte aurait ainsi donné une mélodie montante, le h une mélodie descendante, et les syllabes terminées ni par l'un ni par l'autre une mélodie plate. Quant à celles se terminant par -p, -t, -k, elles n'ont engendré aucun ton. Ainsi, vers 500 de notre ère, « un » se prononçait 'yit et « chasser » lyep, sans ton; « femme » se prononçait nryo, probablement avec une mélodie montante; « deux » se prononçait nyiy, et « quitter » khyo, avec une autre mélodie, peut-être tombante. Quant aux mots qui se terminaient par d'autres sons, au milieu du I<sup>er</sup> millénaire de notre ère, ils se prononçaient avec une troisième mélodie, peut-être plate. Ainsi seraient nés les tons, dont le nombre varie d'un dialecte à l'autre : le mandarin en compte 5, mais le wu jusqu'à 8. **A. G.**

que de simples inscriptions sur des écailles. « *Le chinois est une langue littéraire, donc nous disposons de nombreux textes et inscriptions* », fait remarquer Laurent Sagart. Parmi ces textes, un outil précieux : le *Livre des odes*, un corpus de poèmes censés avoir été rassemblés par Confucius. « *C'est un texte central de la culture chinoise* », poursuit-il. Un texte central aussi pour les linguistes, car ces poèmes sont rimés. Or qui dit rimes dit prononciation. « *En chinois moderne, les poèmes ne riment plus, mais il existe une longue tradition chinoise de la reconstruction de la prononciation du Livre des odes. En étudiant les différents dialectes et les langues passées, on a réussi au fil du temps à retrouver les rimes et à reconstituer ainsi la prononciation* », explique le chercheur. Les linguistes ont réussi à établir les grandes caractéristiques de cette langue :

# La langue commune fera-t-elle disparaître ses sœurs ?

les mots présentent une ou deux syllabes, mais, dans ce dernier cas, l'une des deux syllabes est mineure : ils comportent préfixes, infixes ou suffixes ; les tons, présents aujourd'hui dans tous les dialectes chinois, n'existent pas encore à cette époque. En revanche, l'ordre des mots dans la phrase est sujet-verbe-objet, comme en chinois moderne.

La dynastie Zhou représente une période de grande expansion pour la langue chinoise : la civilisation des cités-palais essaima dans toute la zone entre les steppes du Nord et le bassin du Yangtze, aux dépens des langues alors parlées dans ces régions. Une expansion qui se poursuit sous la dynastie Qin (qui se prononce « tchin »), dont la Chine tire son nom. C'est dire si cette dynastie a été cruciale pour la civilisation chinoise. Basé au Shaanxi, le royaume de Qin cherche à unifier l'ensemble des royaumes qui parsèment le centre de la Chine et forment ce que les historiens appellent le « pays chinois ».

Un objectif bientôt atteint par Shi Huangdi, le premier empereur chinois (259-210). Il étend à l'ensemble du pays le système administratif en usage à Qin : un État centralisé voit le jour, avec une seule monnaie, un même système d'unités de mesure et la création d'une nouvelle norme graphique qui remplace les différentes écritures en usage dans le pays chinois. Une centralisation poussée qui va permettre à la langue chinoise de s'imposer sur un territoire de plus en plus vaste.

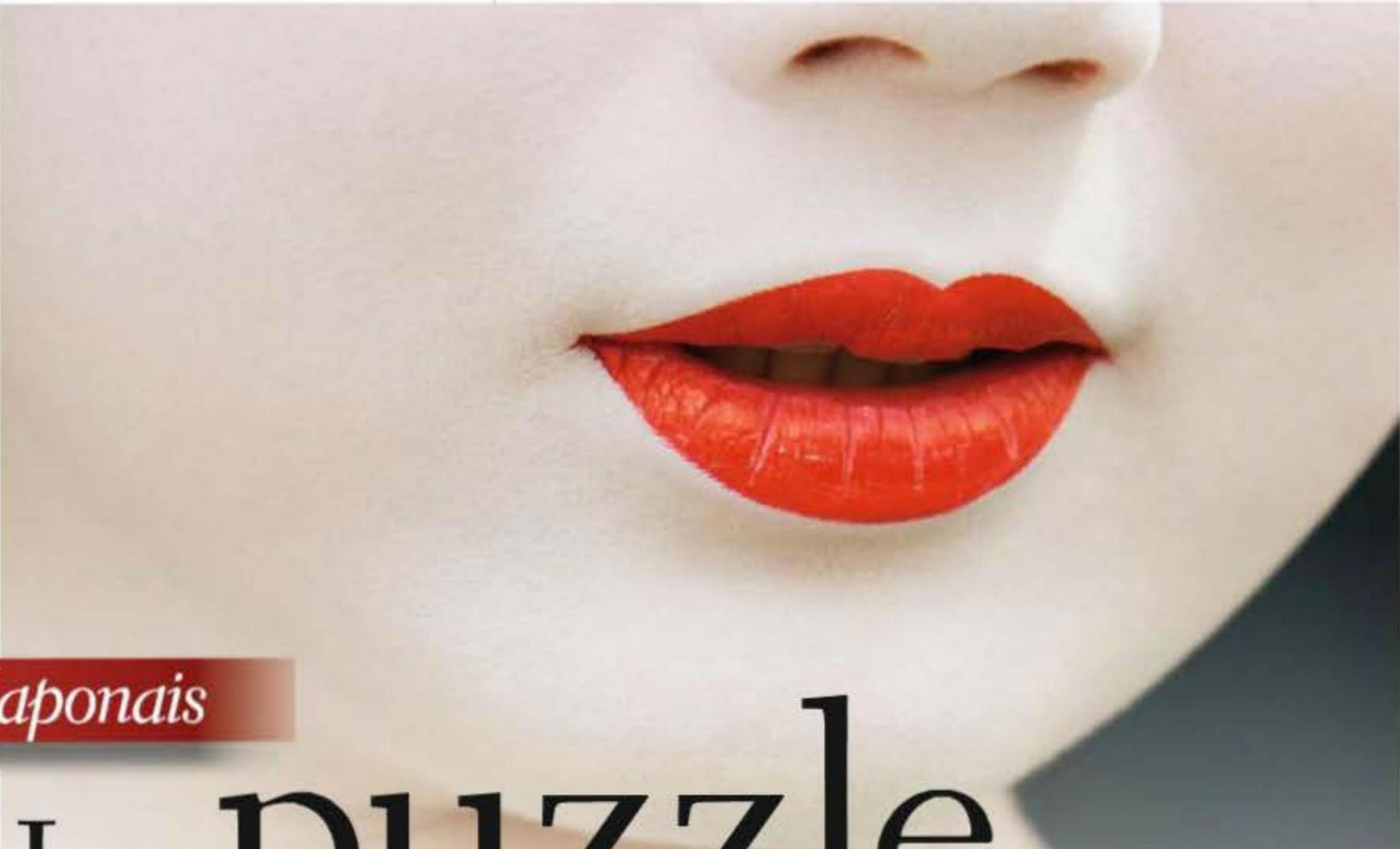
Qin a ouvert la voie à la création de l'empire des Han (206 av. J.-C.-220 apr. J.-C.), qui façonnera pour longtemps le visage de la Chine. Cet empire s'étendra bientôt, au nord, jusqu'en Mongolie et en Corée et, au sud, jusqu'au Vietnam. Dans la plupart des régions dominées par les Han, une véritable politique d'assimilation est menée : le chinois s'impose, faisant disparaître ou reculer les langues locales, d'autant que les Han pratiquent abondamment les transferts de population pour asseoir leur pouvoir. C'est cette langue qui a donné naissance au groupe des dialectes chinois. Une langue dont l'écriture, codifiée il y a 2000 ans, a peu changé depuis.

La langue parlée, elle, a bien sûr continué d'évoluer au fil des siècles, voyant notamment apparaître le fameux système de tons qui fait qu'un même mot prend une signification différente selon le ton utilisé pour le prononcer (voir l'encadré). Au gré de la politique et de la géographie, elle s'est diversifiée, donnant peu à peu naissance à la mosaïque des dialectes actuels. Le premier d'entre eux, le mandarin, s'est imposé dans tout le Nord et le Sud-Est de la Chine continentale. Sa première trace écrite remonte à 1324. Mandarin se dit en chinois *guan hua*, littéralement « langue officielle ». C'est une

variété de ce dialecte, appelé « chinois standard », *putonghua* ou « langue commune », qui est enseignée à tous les Chinois. Mais pour nombre d'entre eux, il

ne s'agit là que d'une seconde langue, leur langue maternelle appartenant à un autre dialecte chinois. Eloigné du pouvoir et séparé par le relief, le Sud-Ouest a développé ses propres dialectes : hakka, cantonais, min, etc., qui sont néanmoins menacés par le mandarin. D'abord parce que celui-ci est la langue commune, la langue du pouvoir. La maîtriser est donc un gage de réussite. Mais aussi parce que l'Histoire se répète. Comme au temps des Han, les transferts de population se poursuivent. Un exemple : pour construire des villes nouvelles comme Shenzhen, les autorités ont fait venir par milliers des ouvriers du Nord, qui apportent dans leur bagage le mandarin. La langue commune fera-t-elle disparaître ses sœurs ? Peut-être. Mais, à son tour, elle ne tardera pas à se diversifier, ajoutant de nouvelles ramifications à l'arbre généalogique des langues chinoises.

**Agnès Gautheron**



*Japonais*

# Le puzzle des origines

Le japonais apparaît comme un «isolat»: rien ne semble l'unir à un autre idiome connu. Linguistes et archéologues explorent l'histoire complexe de cette langue inclassable.



Sanctuaire shinto d'Itsukushima, sur l'île de Honshu.

# A

Au-delà de la Chine et par delà les mers, l'archipel nippon étend sa myriade d'îles et d'îlots sur un arc de plus de 3 000 kilomètres du Nord au Sud. Particularité : ses habitants s'expriment dans une langue qu'aucun lien ne semble unir à un autre idiome connu... Le japonais constitue donc un véritable « isolat » linguistique, caractéristique qu'il partage avec le tarascan du Mexique, le coréen et le basque, langues entre lesquelles n'existe, bien sûr, aucune parenté. Il compte près de 130 millions de locuteurs pour qui le parler standard de Tôkyô est dominant. Comme toutes les langues, le japonais comprend de nombreux dialectes parmi lesquels ceux des îles méridionales des Ryûkyû ne sont pas compréhensibles pour un locuteur du japonais standard ou de l'un quelconque des dialectes des quatre îles principales. En effet, ces « dialectes » ryûkyû sont en réalité des langues distinctes, que leur proximité permet cependant de classer dans un ensemble de langues « japoniques » duquel ne fait pas partie l'aïnou, langue d'un peuple aborigène du Nord de l'Archipel.

Le puzzle des origines du japonais est d'autant plus difficile à reconstituer que ses sources historiques ne remontent qu'au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Comme la linguistique, l'archéologie permet d'en réunir quelques pièces : elle a notamment contribué à reconstituer l'historique des phases de peuplement. Remontant à 11 000 ans avant J.-C., les plus anciennes poteries du monde, mises au jour au Japon, témoignent de la présence d'un peuple

probablement venu à pied sec depuis l'Asie du Nord-Est, avant la montée des eaux qui a suivi la fin de la dernière grande glaciation. Ces chasseurs-pêcheurs-cueilleurs, qui forment la société Jômon, se sédentarisent à partir du VIII<sup>e</sup> millénaire sans pratiquer d'agriculture, à l'inverse du schéma de l'époque néolithique. Au début du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, ils sont supplantés par les Wajin venus du continent eurasiatique, *via* la péninsule coréenne. Pratiquant une riziculture irriguée intensive, ce peuple croît rapidement et donne naissance à la civilisation yayoï. Six siècles plus tard, un pouvoir central émerge dans la plaine du Yamato dont la langue fournira, au VIII<sup>e</sup> siècle, la première trace écrite du japonais ancien. Ce parler du Yamato reste le fonds linguistique de la langue nippone.

## De très nombreux emprunts au chinois

Touché par le rayonnement de la brillante civilisation des Tang, le Japon a déjà adopté les caractères chinois dont il développe deux syllabaires (voir *Cahiers de Science&Vie* n° 107). Le japonais s'enrichit ainsi de très nombreux emprunts au chinois dont il est pourtant aussi éloigné qu'il l'est du grec ou du latin. Cet apport ne modifie en rien les structures de la langue, de même qu'un texte français d'aujourd'hui, même truffé de « français », ressort malgré tout de la langue française et ne peut être compris des anglophones.

Le parler du Yamato constitue donc la référence pour l'étude des origines du japonais que de nombreuses classifications font cohabiter avec des langues aussi diverses que le mongol, le turc, le toungouze ou le coréen. Car, selon une hypothèse déjà ancienne, toutes appartiendraient à une famille linguistique altaïque tirant son nom des monts Altaï d'Asie centrale, berceau de locuteurs supposés d'une langue proto-altaïque. Aujourd'hui,

▼ L'archéologie renseigne sur l'origine des langues (terre cuite du VI<sup>e</sup> siècle, région du Yamato).



## DES RÈGLES ET DES MOTS JAPONAIS

Le japonais utilise cinq voyelles et seize consonnes, et sa prononciation ne présente pas de difficultés particulières pour un francophone. Une phrase se constitue dans un ordre inverse de celui du français, le verbe se trouvant rejeté en fin de proposition.

- **Ordre des mots** Par exemple, pour dire « (je) mange du bon poisson », un Japonais dira : **Oishii sakana o tabemasu.**

おいしい魚を食べます

<b>Oishii</b>	<b>sakana</b>	<b>o</b>	<b>tabemasu</b>
<b>bon</b>	<b>poisson</b>		<b>mange</b>

Il est à noter que le qualificatif « *oishii* », comme tous les déterminants dans cette langue, précède l'élément qu'il détermine.

- « o » est l'une des particules grammaticales qui précisent les rapports de sujet, d'objet, de direction ou de provenance entre les différents constituants d'une proposition.

- **Regroupement des mots** Il y a d'autres types de construction : pour dire « Si (tu) n'avais pas mangé » un Japonais aura la possibilité de regrouper les termes en **tabenakattara**

食べなかったら

<b>Taben</b>	<b>na</b>	<b>katta</b>	<b>ra</b>
<b>manger</b>	<b>négation</b>	<b>passé</b>	<b>condition</b>

Ce regroupement est une caractéristique des langues agglutinantes, où les affixes s'agglutinent aux morphèmes lexicaux pour exprimer des fonctions syntaxiques. Quant au lexique, il comporte une grande partie d'emprunts au chinois combinés avec des affixes grammaticaux purement japonais.

L. C.



# Le parler du Yamato reste le fonds de la langue nippone

▲ Ces lycéennes usent du parler standard de Tôkyô, dominant pour près de 130 millions de locuteurs.

la plupart des linguistes ne voient dans ce regroupement qu'un lien de similitudes typologiques dont la principale est que ces langues sont agglutinantes : dans un énoncé, les affixes s'agglutinent aux morphèmes lexicaux pour exprimer des fonctions syntaxiques (voir l'encadré).

Or au sein de ce groupe altaïque figure justement le coréen qui, morphologiquement, est très proche du japonais. Certains textes peuvent d'ailleurs être quasiment traduits au mot à mot, bien que ni la phonologie ni le vocabulaire ne rapprochent les deux langues. C'est pourquoi dès le XVIII<sup>e</sup> siècle a été échaudée une hypothèse selon laquelle japonais et coréen auraient divergé à partir d'un ancêtre commun. Les recherches récentes, menées sur des états historiques attestés des deux langues, indiquent cependant le contraire. Elles n'auraient pas divergé, mais convergé tardivement à la faveur des échanges intermittents entre les deux régions. Pour le linguiste Anton Antonov, maître de conférences de japonais à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco), l'état actuel des données ne permet pas de trancher sur une filiation entre le japonais et le coréen.

Le mystère serait entier si les chercheurs ne disposaient pas, avec les langues des Ryûkyû, d'un précieux outil pour étudier l'histoire du japonais ancien. Seules variantes notables de la sphère japonique, ces langues sont disséminées sur une quarantaine d'îles habitées et diffèrent entre elles au point que l'intercompréhension est parfois impossible. Il faut savoir que, situé sur le passage du grand courant marin Kuroshio, cet archipel a,

dès la préhistoire, été au carrefour d'influences culturelles multiples venues notamment de l'île de Kyûshû, de Taïwan et des Philippines. C'est ainsi que dans les lexiques du sud des Ryûkyû certains chercheurs pensent voir une trace des langues austronésiennes (voir l'article page 35), notamment dans les mots « sable », « riz décorqué », ou dans certains noms de céréales. Une influence semblable aurait pu s'exercer, avant la période historique, sur la langue du Yamato dont certains traits évoquent des langues austronésiennes, avec notamment l'emploi fréquent de la *réduplication* de morphèmes. Ainsi « brillant » pourra-t-il se dire « pika-pika » et rugueux « zara-zara ». Dès lors, comment choisir entre l'hypothèse altaïque, l'hypothèse coréenne ou l'hypothèse austronésienne ?

La réponse n'existe pas. Il est néanmoins tentant de l'esquisser en consultant une carte du Japon préhistorique. De forts courants marins, un niveau de la mer plus bas et des ponts naturels avec le continent se dessinent, favorisant l'accès à l'Archipel jusqu'au VII<sup>e</sup> millénaire. Des peuples venus d'horizons aussi divers que la Sibérie, le bas Yangzi ou les régions de l'actuelle Insulinde, auraient pu s'y être trouvés « piégés » avant de se fondre dans un « melting-pot ». La grande diversité physique des Japonais actuels semble témoigner d'un tel métissage. Au cours de la préhistoire, celui-ci aurait pu engendrer un phénomène complexe de « créolisation » débouchant sur cette langue aussi inclassable que l'apparaît aujourd'hui le japonais.

**Lionel Crooson**

Les langues afro-asiatiques couvrent une large zone géographique qui va de la péninsule arabique à l'Afrique du Nord. L'une d'elles, l'arabe, est parlée par quelque 300 millions de locuteurs.

*Arabe, hébreu.*

# Héritiers



Si une grande majorité de Soudanais parle l'arabe, à l'instar des Jordaniens (ici, wadi Rûm, en Jordanie), les riverains de la mer Rouge s'expriment en bedja.

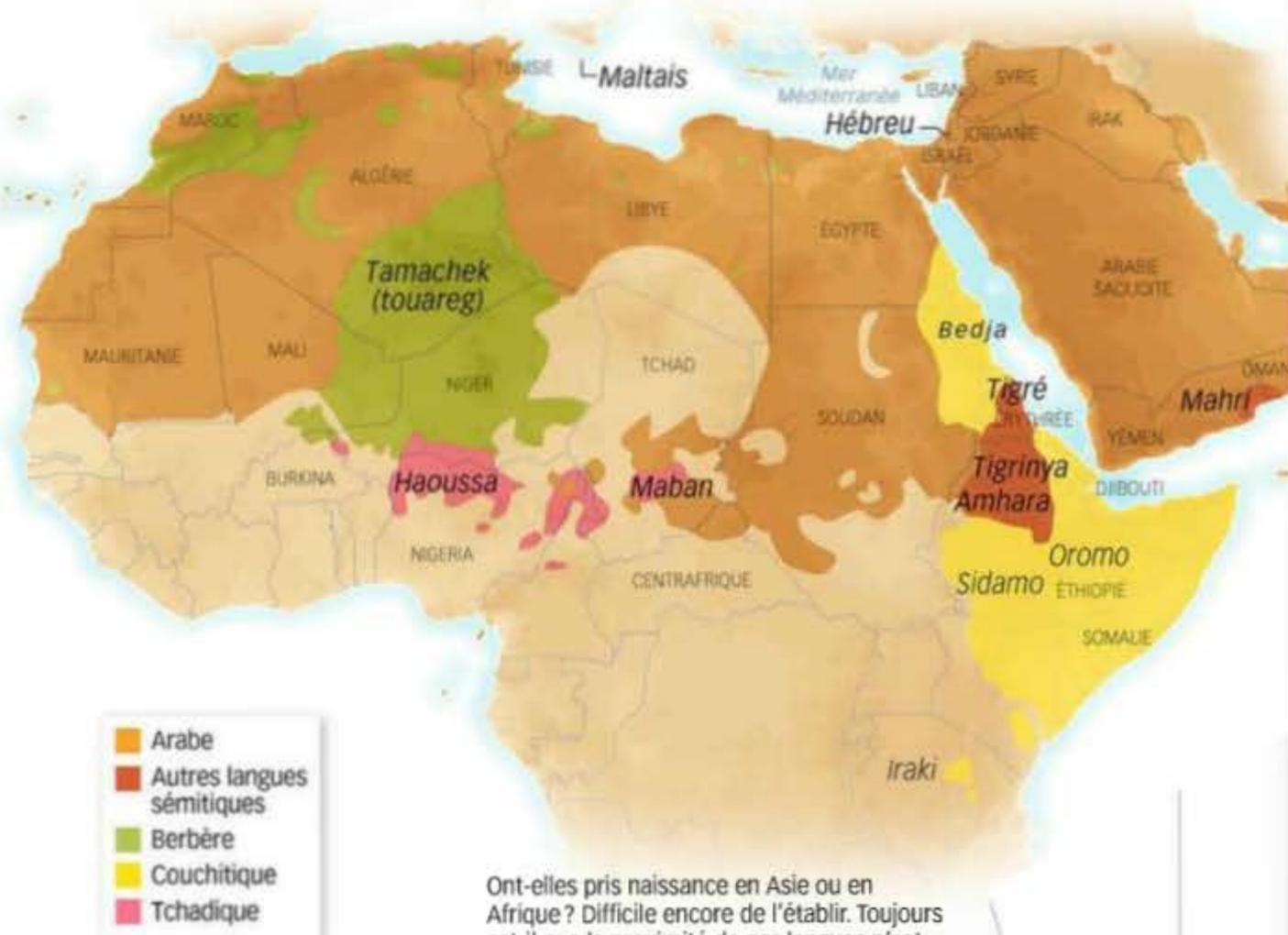


# des grandes civilisations



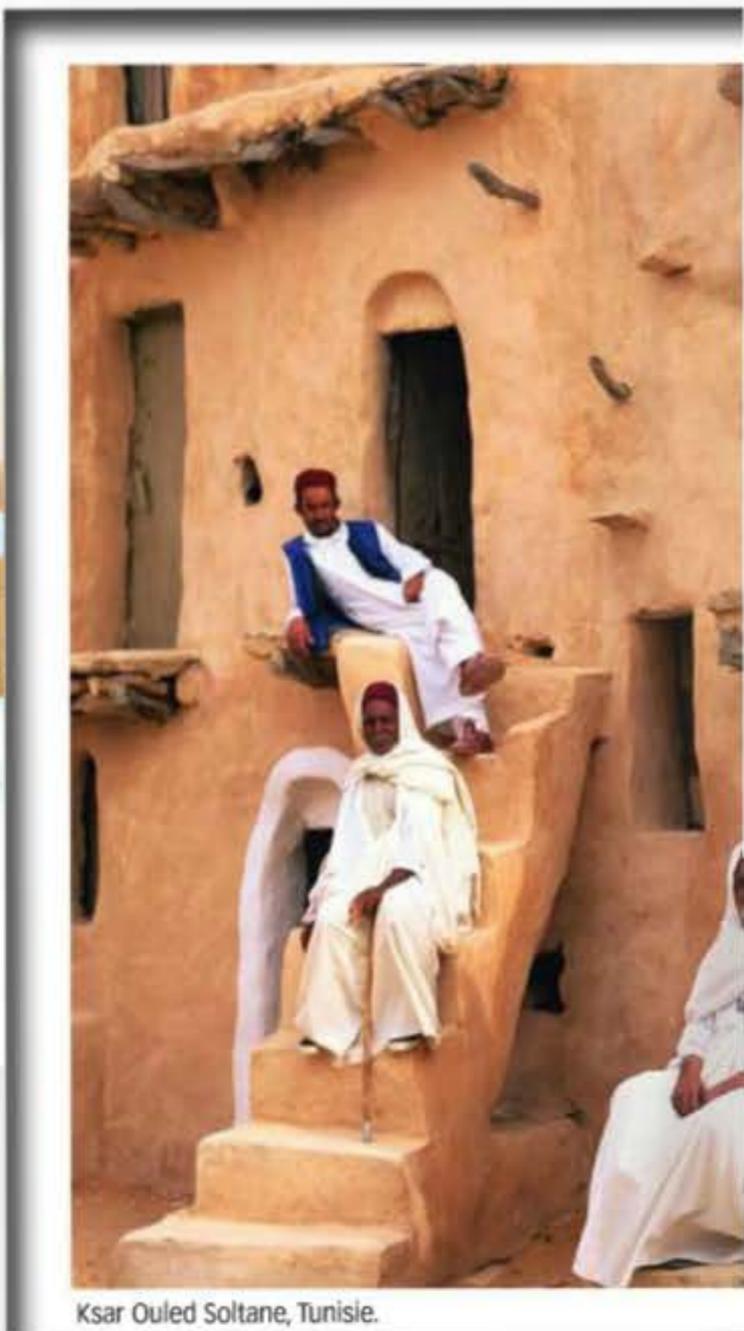
TOM KOENE - PAGE FOTOSTOCK - PAUL LE SEUX - HEMISFERA

## Les langues afro-asiatiques



- Arabe
- Autres langues sémitiques
- Berbère
- Couchitique
- Tchadique

Ont-elles pris naissance en Asie ou en Afrique ? Difficile encore de l'établir. Toujours est-il que la proximité de ces langues n'est pas uniquement géographique.



Ksar Ouled Soltane, Tunisie.



« Contrairement à ce que laisse entendre son appellation, la surperfamille afro-asiatique n'englobe pas la totalité des langues d'Afrique et d'Asie, mais seulement celles qu'on appelle souvent langues chamito-sémitiques<sup>(1)</sup> », lance Pierre Larcher, linguiste et professeur d'arabe au département d'Etudes moyen-orientales de l'université de Provence. A distinguer, donc, de la famille africaine. Implantées sur un territoire quasi inchangé au fil de l'histoire, qui s'étend de l'Afrique du Nord aux frontières de l'Iran, jusqu'à l'Afrique noire au sud, les langues afro-asiatiques sont parmi les plus étudiées après le phylum indo-européen. Elles sont en effet l'héritage des civilisations les plus brillantes de notre histoire, des Egyptiens aux Assyriens, en passant par les Phéniciens. Certaines, comme l'arabe, sont aujourd'hui parmi les plus parlées au monde. Si l'une des branches de l'afro-asiatique, l'égyptien, est désormais éteinte (voir l'article en page 24), les quatre autres – le sémitique, le libyco-berbère, le couchitique et le tchadique – sont bel et bien vivaces, et comptent

1 – On a longtemps utilisé le terme de langues chamito-sémitiques, en référence à Cham et Sem, fils de Noé. Une référence biblique (chapitre X de la Genèse) dont les linguistes américains ont prêté s'éloigner.

plusieurs langues officielles (arabe, hébreu, amharique, somali, maltais...)

Le foyer originel de cette famille si vaste ? L'Afrique ou l'Asie ? La question reste aujourd'hui sans réponse. Beaucoup de linguistes défendent l'idée d'un berceau africain, quand la génétique des populations et l'archéologie penchent pour un foyer situé dans le Croissant fertile. Il est en revanche plus simple d'établir la parenté entre ces branches. Des racines de trois consonnes (trilitères), à partir desquelles on forme verbes et mots, un système de consonnes riche, avec gutturales (prononcées dans la gorge) et emphatiques (prononcées au niveau du pharynx), un système de voyelles pauvre, non noté à l'écrit... Des linguistes défendent ainsi l'existence d'un « proto-afro-asiatique », et d'une différenciation entre les cinq branches qui aurait eu lieu à partir du IV<sup>e</sup> millénaire.

### La conquête arabe

A cheval sur l'Afrique et l'Asie, la branche sémitique est celle qui compte le plus de locuteurs. L'arabe, langue la mieux représentée, est parlé par environ 300 millions de personnes. Dans la péninsule d'Arabie, dès le VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., on retrouve des traces de deux parlers distincts, le sudarabique et le nordarabique. C'est de ce dernier que provient l'arabe actuel. Comment un idiome



▲ Du Machrek (ici au Caire) au Maghreb, l'arabe écrit est lu par tous, mais les dialectes, parfois, ne sont pas intelligibles entre eux.

## DES RÈGLES ET DES MOTS AFRO-ASIATIQUES

La racine d'un mot est le plus souvent trilitère (à trois consonnes). C'est à partir de ce radical que l'on construit les formes verbales et les mots. Les voyelles (ici en minuscules) se prononcent mais ne sont pas notées.

### - La racine trilitère :

Hébreu	Arabe	Amharique	Berbère	Somali
KTV	DRS	NGR	MGR	GDB
écrire	étudier	dire	moissonner	traverser
KoTeV	DiRâSa	NaGaRa	aMGR	GuDBid
il écrit	étude	il a dit	faucille	traversée

### - Le pronom suffixé au verbe

le pronom, suffixé au verbe, peut remplir la fonction du complément d'objet direct.

Sidamo	Arabe	Berbère	Hébreu
intanneho	darabahu	mgmt	shevartihu
nous l'avons mangé	il l'a frappé	ils l'ont moissonné	je l'ai cassé

### - Le féminin en « t »

La marque de base du genre féminin est un « t », qui est le plus souvent suffixé. En berbère, il peut être préfixé.

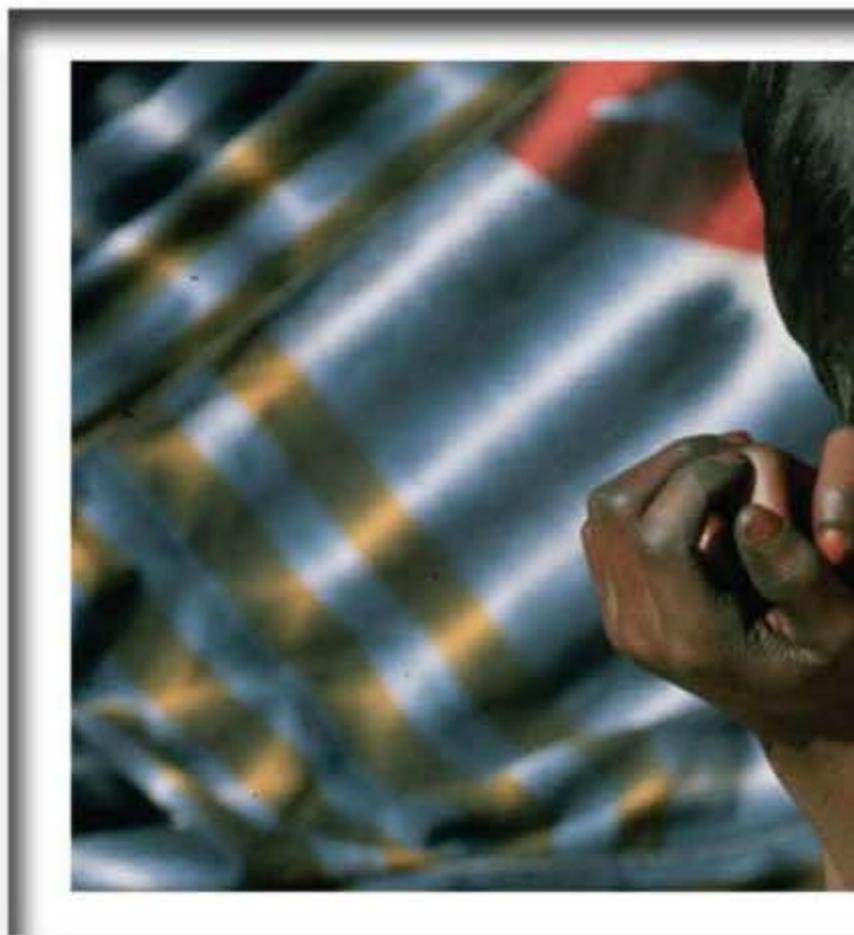
	Arabe	Hébreu	Berbère
Écriture / prononciation:	كلبة / Kalbat	אני מדברת / Ani medaberet	tafunast
	chienne	je parle (fille)	vache

## • LES VIES DE L'HÉBREU

**P**résent 1000 ans av. J.-C., l'hébreu a ensuite « hiberné » pendant près de quinze siècles, avant de devenir aujourd'hui langue officielle de l'Etat d'Israël. Par quel processus ? « Les premières inscriptions en hébreu ont été retrouvées dans le calendrier agricole de Geser, datant de l'époque du roi Salomon, vers -930 », raconte Philippe Cassuto, professeur d'hébreu et de sémitique à l'université de Provence. Dès cette époque, l'hébreu est écrit, parlé. Il est l'une des langues cananéennes diffusées dans le pays de Canaan (qui comprend Israël, le Liban, la Jordanie, et une partie de la Syrie), tout comme le phénicien et le moabite. C'est dans cet hébreu ancien qu'est rédigée la Bible hébraïque, ainsi que les fameux manuscrits de la mer Morte, retrouvés dans les grottes de Qumrân dès 1947. « Les caractères hébraïques sont proches de ceux de l'alphabet phénicien. Mais après la destruction du 1<sup>er</sup> temple, en -587, et l'exil à Babylone, l'hébreu s'écrit en alphabet araméen, dit carré », explique Philippe Cassuto. Le même utilisé aujourd'hui. A partir du

IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., c'est un hébreu modernisé, appelé hébreu mishnique, que parlent les juifs de Palestine. « La langue a notamment subi les influences du grec; la syntaxe sujet-verbe-complément apparaît, les consonnes gutturales ne sont plus prononcées, la différence entre voyelles courtes et longues disparaît, le présent devient un temps », détaille Philippe Cassuto. Mais après la révolte de Bar Kochba en 135, et la ruine de l'Etat national, l'hébreu s'efface peu à peu comme langue parlée au profit de l'araméen, et devient langue savante et religieuse. « Attention, l'hébreu n'a jamais été totalement éteint, ni réservé à la liturgie. Au Moyen Age, des sages comme Maïmonide ou Rachi tiennent des correspondances en hébreu. Au XVII<sup>e</sup> siècle, le philosophe Spinoza écrit même un abrégé de grammaire hébraïque, où il présente cette langue comme encore bien vivante », dit le professeur de l'université de Provence. La langue vit aussi au travers de dialectes créés par la diaspora : dès le XI<sup>e</sup> siècle, les juifs de Rhénanie (Allemagne) parlent le yiddish, qui utilise la syntaxe de l'allemand et beaucoup de

vocabulaire hébreu. Langue aujourd'hui menacée d'extinction, le yiddish était parlé par plus de onze millions de locuteurs avant la Seconde Guerre mondiale et le génocide nazi. C'est à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que la langue hébraïque connaît un renouveau, notamment via le mouvement philosophique de la Haskala, en Allemagne. L'éveil des mouvements sionistes va faire le reste. Le Lituanien Eliezer Ben Yehouda, installé à Jérusalem en 1881, se met à écrire un *Thésaurus de la langue hébraïque*, qui recense tous les mots de l'hébreu biblique et mishnique utilisables en hébreu moderne. Petit à petit, la langue est de nouveau adoptée dans le quotidien, pour devenir à la création de l'Etat d'Israël, en 1948, langue officielle du pays. « L'hébreu moderne est très proche dans la syntaxe et la prononciation de l'hébreu mishnique », dit Philippe Cassuto. Mais il a fallu inventer un lexique nouveau, uniformiser les traditions de prononciation différentes : le rôle de l'Académie hébraïque, qui veille depuis 1954 à l'évolution permanente de la langue. **Y. S.-R'.**



Au Nigéria, le haoussa présente plus de similitudes avec la superfamille afro-asiatique qu'avec les langues d'Afrique noire.

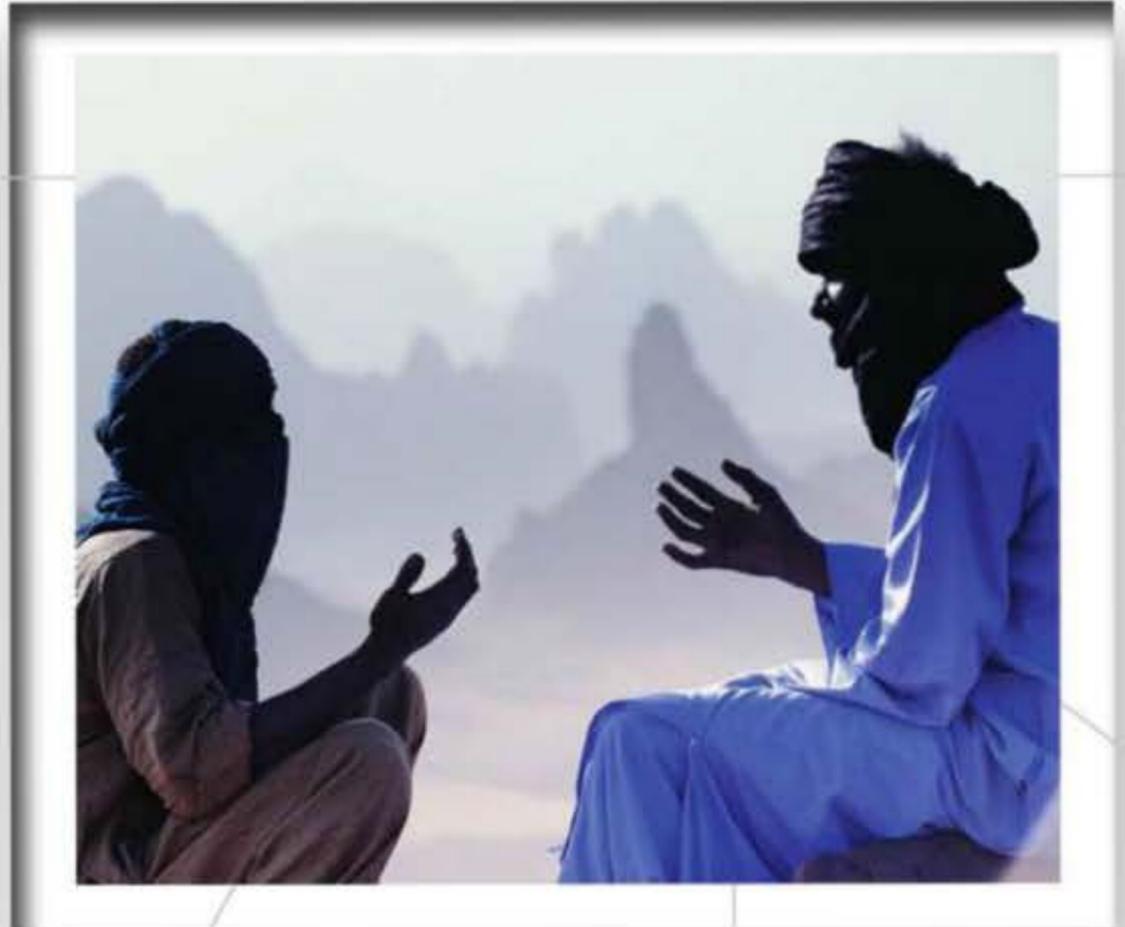


parlé par quelques tribus nomades va-t-il devenir celui de millions de locuteurs ? Via la formidable conquête arabe qui, à partir du VII<sup>e</sup> siècle, englobe le Proche-Orient, l'ensemble de la bordure méditerranéenne de l'Afrique, la quasi-totalité de la péninsule ibérique, et plus tard, de la Sicile et de Malte. Aujourd'hui encore, dans cette petite île de Méditerranée, la langue officielle est le maltais, un dialecte arabe enrichi au cours de l'histoire de vocabulaire et de traits italiens. C'est aussi le seul à s'écrire en alphabet latin.

« C'est donc bien par la conquête qu'a lieu l'arabisation, et non par l'islamisation, comme on le croit souvent. La preuve : les chrétiens d'Orient sont arabophones », poursuit Pierre Larcher. Si le Coran reste un texte majeur de la langue arabe, ce n'est pas non plus son écriture qui fait naître l'arabe classique : « Des inscriptions en caractères

arabes apparaissent dès le VI<sup>e</sup> siècle, soit un siècle avant l'Islam », précise Pierre Larcher. Mais cet arabe écrit est très éloigné des dialectes arabes parlés. C'est ce qu'on appelle la diglossie. « On peut imaginer que cette différence existe depuis très longtemps », poursuit le chercheur. Pas étonnant qu'une langue parlée dans un territoire aussi vaste se distille en des dizaines de dialectes (on distingue ceux du Maghreb, ceux du Machrek – Orient arabe – ainsi que les parlers nomades et sédentaires), pas toujours intelligibles entre eux. A partir du XIII<sup>e</sup> siècle, des dynasties non arabes, comme les Mongols et les Ottomans, s'emparent de ce qui fut l'empire musulman. L'arabe qui, comme vecteur de la science et de la culture, enrichit le vocabulaire espagnol et français (alcool, chimie, alambic, jasmin, hasard...) n'est plus langue officielle ; son expansion est freinée. « Puis au XVIII<sup>e</sup> siècle, une modernisation de l'arabe classique est entreprise en Egypte et au Proche-Orient. C'est ce qu'on appelle la Nahda, explique Pierre Larcher. La modernisation est d'abord lexicale : à réalités nouvelles, mots nouveaux ». Ainsi, de *târa* « voler », on crée les mots comme *tayarân* (aviation), *tayyâr* (pilote, littéralement celui qui vole beaucoup) ou *matâr* (aéroport). « La syntaxe est aussi modifiée, ce qui fait qu'il existe aujourd'hui un très grand décalage entre l'arabe classique, tel qu'enseigné dans les classes, et l'arabe effectivement écrit par les arabophones ».

Avec 27 millions de locuteurs, l'amharique est la deuxième langue sémitique la plus parlée aujourd'hui. Langue officielle de l'Ethiopie, elle est



# L'amharique est la deuxième langue sémitique aujourd'hui

un dérivé du guèze, dont on trouve des premières traces dans la région à partir des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles. « *Alors que l'Éthiopie était jusque-là domaine des langues couchitiques, il est probable qu'un processus de "sémitisation" soit parti de la péninsule arabe jusqu'à la Corne de l'Afrique* », écrit David Cohen, éminent linguiste spécialiste des langues afro-asiatiques. Le guèze est parlé jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle. A la même époque, les premiers poèmes en amharique apparaissent. Écrit de droite à gauche, l'amharique subit l'influence du grec et s'écrit désormais de gauche à droite. Le tigrinya, langue officielle de l'Erythrée qui compte 4 millions de locuteurs, a les mêmes origines.

Si l'amharique est langue officielle de l'Éthiopie, la Corne orientale africaine a quand même gardé trace de la branche couchitique. Le terme fait référence à la région du Kush, citée dans la genèse, au sud-est du Nil. Ces langues étaient parlées par les bergers nomades dès le I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. Connus des linguistes seulement depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, les idiomes couchitiques, au nombre de 80 (somali, afar, sidamo, bedja...), sont parlés par 30 millions de locuteurs au Soudan, Kenya, Somalie.

## A l'abri des montagnes

Sur les bords de la Méditerranée, la branche libyco-berbère a, elle, vaillamment résisté à la vague d'arabisation. « *L'isolement des zones montagneuses et désertiques, la densité de la population de ces régions, mais aussi le mode de vie ont permis une persistance des dialectes berbères, comme le touareg, le chleuh, le kabyle...* », explique Kamal

Naït-Zerrad, professeur associé de berbère à l'Institut national des langues et civilisations orientales. Comment et où est née cette langue ? « *La thèse la plus répandue suppose que le peuplement actuel de l'Afrique du Nord est d'origine orientale. Mais la découverte récente de sites anciens (datant du néolithique) à l'ouest de l'Algérie remet en cause le sens de diffusion est-ouest des populations. On peut donc faire l'hypothèse d'une origine autochtone du berbère en Afrique du Nord* », pense Kamal Naït-Zerrad. Des chercheurs émettent l'idée que le berceau initial de la famille afro-asiatique serait l'Afrique du Nord, étant donné l'unité linguistique du berbère sur un domaine immense. Le berbère est aujourd'hui parlé par 26 millions de personnes, dont un million en France.

Pour clore notre tour d'horizon de la famille afro-asiatique, reste à savoir si la branche tchadique peut y être rattachée. La question fait encore débat. Cette branche comprend près de 150 langues : le haoussa, qui serait parlé par 60 millions de locuteurs au Niger, Nigeria, Cameroun, est le mieux connu. Des linguistes américains ont mis en avant des liens de parenté probants avec la famille afro-asiatique (existence du masculin et féminin, similitudes entre les systèmes pronominaux, surtout les possessifs, existence d'un préfixe « m » pour les noms de lieux, comme en arabe...). D'autres spécialistes pensent au contraire qu'il ne s'agit que de traces du contact prolongé entre tchadique et afro-asiatique, et qu'il faut rattacher cette branche à la famille africaine.

**Yoanna Sultan R'Bibo**

▲ Les langues berbères, probablement nées en Afrique du Nord, ont résisté à l'arabisation même si leurs locuteurs ont embrassé la religion musulmane.

Les Africains parlent un tiers des langues connues dans le monde. La longue histoire du continent, qui vit les premiers hommes, explique cette grande diversité. Une diversité peu apparente.

*Wolof, bambara, bantou...*

# Le foison

Un africain est souvent polyglotte. A côté de la langue traditionnelle, propre à son ethnie, un Kenyan parle le maay, et parfois l'anglais, deux langues officielles.

JOHN WARBURTON/LEE - AWIL IMAGES.COM / NIGEL PAVITT - AWIL IMAGES.COM

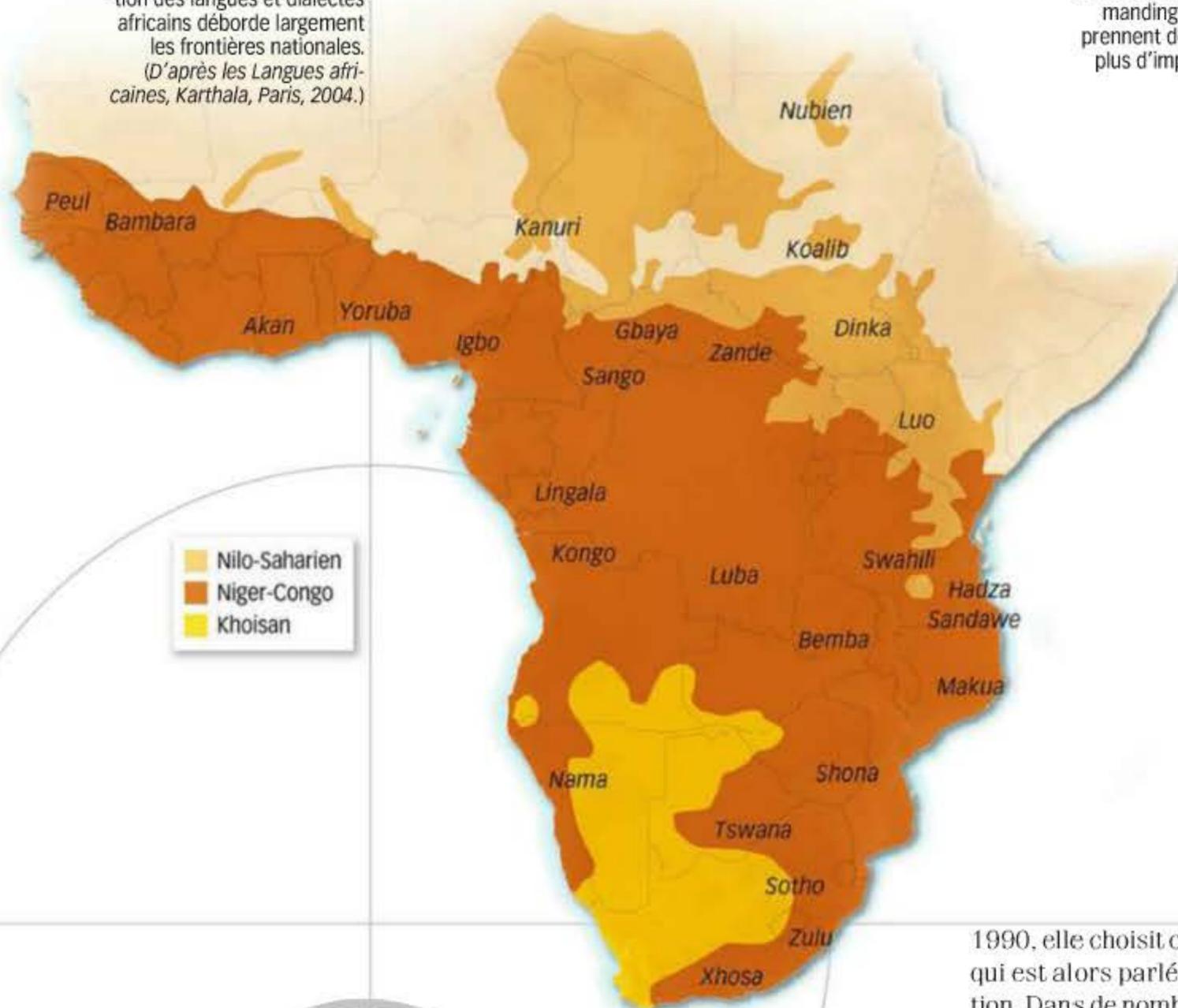
# nemenent africain



## Les langues d'Afrique noire

A l'inverse de beaucoup de pays occidentaux, la distribution des langues et dialectes africains déborde largement les frontières nationales. (D'après *les Langues africaines*, Karthala, Paris, 2004.)

Les langues vernaculaires ou ethniques souffrent de la concurrence des langues coloniales et véhiculaires (peul, mandingue...) qui prennent de plus en plus d'importance.



C'est très probablement sur le continent Noir que les hommes ont émis leurs premières paroles. Aujourd'hui avec un milliard d'individus, les Africains représentent un sixième de la population mondiale, mais ils parlent un tiers des langues connues dans le monde ! En effet, sur les 6 000 langues répertoriées, 2 000 sont africaines. Un foisonnement que les africanistes ont bien des difficultés à mettre en ordre.

L'Afrique linguistique pourrait se figurer sous la forme d'une pyramide à trois étages. A son sommet se trouvent les langues dites de crête qui se confondent avec les officielles. Elles jouent un rôle de premier plan dans les secteurs de l'enseignement – secondaire et universitaire – et de l'administration. Leur nombre varie, d'un pays à l'autre, de deux à une dizaine dont une souvent héritée de la colonisation. Il s'agissait, lors du choix des langues nationales, de ne pas favoriser une ethnie sur une autre. Ainsi les deux langues officielles du Cameroun sont le français et l'anglais et lorsque la Namibie change sa constitution dans les années

1990, elle choisit comme langue officielle l'anglais, qui est alors parlé par moins de 5 % de la population. Dans de nombreux pays africains, ces langues restent des parlers étrangers, elles sont généralement comprises et utilisées par moins de 10 % de la population dans la plupart des pays francophones et peut-être 25 % chez les anglophones. Elles sont donc souvent perçues comme représentantes de l'élite et les posséder peut assurer un certain prestige.

### Les langues du plus grand nombre

Au second étage de la pyramide, on trouve les langues véhiculaires, celles qui permettent de se comprendre d'une population à l'autre. Leur essor s'est effectué depuis les zones marchandes, comme les ports et les carrefours commerciaux. Ainsi le centre historique de la langue yoruba est la cité-Etat d'Ife qui fut jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle la capitale des Yoruba. La diffusion de la langue s'est ensuite opérée grâce à l'expansion du royaume du Bénin. En Afrique de l'Ouest, l'une des plus importantes est le mandingue. Fruit de l'expansion de l'empire du Mali au XII<sup>e</sup> siècle, il est aujourd'hui parlé par plus de 10 millions de locuteurs. A l'est du continent, le swahili s'est développé grâce au commerce entre la côte et l'intérieur du continent, dès le II<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, si 300 000 personnes l'acquièrent comme langue natale, trente millions



## DES RÈGLES ET DES MOTS AFRICAINS

**D**ans de nombreuses langues africaines l'ordre des mots est le même : sujet-objet-verbe. On y trouve aussi une classe de mots, les idéophones, qui servent à renforcer une action, un propos ou un état. Deux particularités : le nombre important de verbes et le recours aux clicks.

### - L'ordre des mots dans la phrase

Dans la plupart des langues nilo-sahariennes, dans tout le groupe khoe des langues khoisanes et quelques langues du niger-congo, l'ordre des mots dans une phrase simple est : sujet-objet-verbe  
Maban (nilo-saharien) Senoufo (niger-congo)

**Gon yàn sám tərme**

cultivateur place bonne occupe

*Le cultivateur occupe un terrain fertile*

**Kile ù kùni pwó**

Dieu chemin balaie

*Puisse Dieu balayer le chemin (bénédiction)*

### - Les idéophones

Cette classe de mots comporte souvent des syllabes dupliquées qui peuvent servir à intensifier une action ou un état. Ci-dessous, **tè** décrit la rapidité de la course et **jo** l'âge avancé.

Babungo (niger-congo)

**ɲəwà nyiŋ màa tètètè**

*Il courait rapidement sans s'arrêter*

Bambara (niger-congo)

**à kòròla gojòjò**

*Il est très très vieux*

### - Le verbe

Les langues africaines possèdent plus de verbes que les européennes. Ex : les verbes « être malade » ou « être rouge ».

Ngiti (nilo-saharien)

**mă m-àndl**

*Nous sommes malades*

Aghem (niger-congo)

**Nwín 'fi-bàjà nò**

*L'oiseau est rouge*

### - Les clicks

Ce sont des consonnes injectives, c'est-à-dire produites avec la langue ou les lèvres sans l'aide des poumons. Ils sont notés en fonction de leur type de son

bilabial (bruit du baiser) : [⦿] / dental (onomatopée tss-tss) : [!] / 2 claquements de langue : [!], [‡]

un appel de langue proche de l'ordre d'avancer utilisé par les cavaliers : [||]

.Jul'hoan ( khoisan)

**ha kú lloh-m-a glúú ko !aihn**

*Il coupait l'arbre dans la forêt*

d'Africains utilisent le swahili comme langue secondaire et deux pays, le Kenya et la Tanzanie, l'ont adopté comme langue officielle à côté de l'anglais. A la base de la pyramide, les langues vernaculaires sont associées au monde traditionnel et expriment la culture d'une ethnie. Leur nombre peut atteindre plusieurs centaines dans un même pays. Le Cameroun en compterait près de 300, la République démocratique du Congo, 400 et le Nigéria, plus de 500! L'une des premières difficultés pour les africanistes est alors de tracer une frontière entre langues et dialectes. Dans la majorité des pays occidentaux, une langue se définit par son statut national, son écriture, sa standardisation alors que le dialecte, cantonné à une région, n'a ni standard ni écriture. En Afrique, les dialectes peuvent avoir de vastes distributions, souvent transfrontalières. Ainsi le maay qui dérive du Somali est parlé par plus d'1,8 million de locuteurs en Somalie, au Kenya ou au Soudan : ses formes locales sont si différentes

que ses locuteurs ne se comprennent pas d'une région à l'autre. De leur côté, de nombreuses langues présentent une distribution très localisée et la plupart d'entre elles ne sont pas écrites. Face à ce foisonnement de langues et de dialectes, l'Africain est souvent polyglotte, utilisant couramment deux voire plusieurs langues en fonction de l'environnement dans lequel il se trouve. Ainsi, selon l'Unesco, au Nigéria, 60 % des sujets parlent deux langues, 30 % trois et 10 % plus de quatre.

### A l'étroit dans les familles

Depuis les années 1950 et les travaux du linguiste américain Joseph Greenberg (1915-2001) les langues africaines sont divisées en quatre phylums (ou superfamilles). D'un côté l'afro-asiatique qui compte plus de 300 langues, répandu au nord du continent (voir l'article p. 62), de l'autre, trois superfamilles qui ont évolué à l'intérieur même du continent, les groupes niger-congo, khoisan et

# Une diversité menacée : 200



Turkana



Zoulous

## • LE NILO-SAHARIEN

**C**e phylum (205 langues) apparaît aux yeux de nombreux africanistes, comme une juxtaposition de groupes linguistiques à la parenté mal définie. Ses locuteurs s'étendent depuis la Tanzanie jusqu'à la Mauritanie, tous relativement éloignés du noyau originel situé quelque part sur la frontière éthio-soudanaise. Un changement climatique et environnemental peut avoir induit une si vaste dispersion. Il y a 20 000 ans, l'Afrique connaît une des périodes les plus arides de son histoire moderne. Pour rester en vie, les chasseurs-cueilleurs ont dû suivre leurs gibiers, principalement vers l'ouest. Vers -12 000 ans, la situation climatique s'améliore. Les différents groupes connaissent une hausse de la démographie et se dispersent en petites troupes mobiles pour coloniser de nouvelles terres. Trois grandes lignées se distinguent alors : vers le nord, les ancêtres des langues sahariennes ; vers l'ouest celles du groupe Songhay. Un groupe de langues difficilement classables, comme le fur, le maba ou le koman occupe une zone comprise entre l'Ethiopie et l'est du Tchad. Il y a -4 000 ans, les populations les plus à l'est, comme le groupe nilotique, basé en Haute-Egypte, adoptent un mode de vie basée sur le pastoralisme qui leur permet de se développer jusqu'au Soudan. Aujourd'hui, les langues nilo-sahariennes sont parlées par près de 40 millions de personnes dans quinze pays.

J.-P. N.

## • LE NIGER-CONGO

**R**elativement homogène, cette superfamille (1 532 langues connues, dont près de 522 bantoues) couvre les 2/3 du continent Noir. Ses 400 millions de locuteurs parlent, entre autres, le wolof, langue principale du Sénégal, le peul qui couvre une bonne partie de l'Afrique centrale et occidentale, ou le mandingue dont les variétés s'étendent sur plusieurs pays de l'Ouest. Seul le kordofanien se distingue de l'ensemble, isolé plus au nord, autour des monts Nouba au Soudan. Migrations tardives d'une petite population ou au contraire noyau d'origine du Congo-Niger ? Pour les tenants de cette seconde hypothèse, la première expansion pourrait s'être effectuée 15 000 ans av. J.-C., d'est en ouest, justement depuis les monts Nouba. Elle se serait alors divisée en plusieurs branches, à travers les savanes arborées de l'Afrique occidentale. Une nouvelle migration importante se produit en -5 000 ou -4 000 ans. Une branche se répand plus au sud pour donner naissance à une ramification de locuteurs protobantous. Les populations bantouphones ne vont plus cesser de gagner du territoire, tant vers l'est et la région des Grands Lacs, que toujours plus au sud. Cette expansion géographique pourrait être liée à l'amélioration des techniques agricoles ; une corrélation qui ne fait cependant pas l'unanimité scientifique. Mais une expansion qui, dans l'actuelle Afrique australe, s'est effectuée au détriment des langues khoisanes.

J.-P. N.

nilo-saharien. « Cette représentation de seulement quatre grandes familles manque singulièrement de diversité, souligne Jean-Marie Hombert (Laboratoire Dynamique du langage CNRS-Université Lumière – Lyon II). Et cela va à l'encontre de notre compréhension entre durée de l'histoire et diversité. » S'il est impossible dans l'état actuel des connaissances de retracer l'évolution des langues au-delà de 10 000 à 15 000 années, il fait en revanche peu de doute que le continent qui vit apparaître les premiers hommes a aussi bruit des balbutiements de leurs paroles. Une histoire si ancienne devrait alors se présenter sous la forme d'un buisson foisonnant dès son origine : or l'arbre des langues africaines telle qu'il apparaît aujourd'hui, avec ses quatre branches maîtresses, ne traduit guère cette richesse. Ses phylums devraient être considérablement plus complexes qu'ailleurs dans le monde. Pourtant, il y a plus de diversité en Nouvelle-Guinée et plus de langues

isolées en Colombie que dans toute l'Afrique, écrit Roger Blench <sup>(1)</sup>. Comment alors expliquer cette pauvreté actuelle ?

Il fut peut-être un temps où le continent était caractérisé par une plus vaste variété linguistique. Une partie de la perte de cette diversité peut être due à la suprématie des agriculteurs sur les chasseurs-cueilleurs dont les populations d'assez faibles densités furent aisément assimilables. L'hégémonie des grands royaumes africains, comme celui du Mali entre les XII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, a pu également jouer un rôle dans la disparition de certains idiomes remplacés par la langue dominante. Mais cette histoire ne peut expliquer que seules quatre superfamilles regroupent désormais la quasi-totalité des langues listées en Afrique. Et si la situation était plus virtuelle que réelle ? C'est la thèse défendue par Jean-Marie Hombert. Selon lui, il s'agit surtout de revoir le classement des langues africaines à l'aune des connaissances actuelles. Ainsi,

## langues pour moins de 500 locuteurs



Xhosa

### • LE KHOISAN

**S**ouvent considéré comme le plus ancien groupe de langues connues, l'origine du phylum Khoisan (27 langues à clicks) remonterait à plus de 20 000 ans. Ces langues se caractérisent par l'utilisation de clicks, produits par des claquements de langues, modulés de façon à obtenir des intensités différentes. Il y a 100 000 ans, les populations protokhoisanes s'étendaient sur tout l'est du continent, du nord de l'Afrique orientale à la pointe du Cap. L'histoire de ces peuples de chasseurs-cueilleurs n'est qu'une régression constante de leur distribution face aux différentes vagues de migrations de peuples pasteurs sur leur territoire. Les 500 000 locuteurs actuels pourraient être les représentants de ces anciennes populations. Sur une centaine de langues à clicks répertoriées, une trentaine est encore utilisée, principalement dans le sud de l'Afrique. Pourtant derrière cette unité de façade se cache une grande diversité. Deux langues khoisanes, le hadza et le sandawe, se trouvent isolées en Tanzanie, il pourrait alors s'agir de reliquats. Deux langues bantoues (groupe niger-congo), le zulu ou le xhosa et une langue couchitique (groupe afro-asiatique), le dahalo, utilisent également des clicks, peut-être d'anciens emprunts à un protokhoisan. Même l'unité géographique des langues à clicks d'Afrique australe serait trompeuse. La dizaine de spécialistes du Khoisan reconnaît qu'elles se différencient trop les unes des autres pour être maintenues dans une seule et même famille, comme cela est le cas actuellement.

J.-P. N.

le phylum « nilo-saharien », très controversé dès sa création, apparaît de plus en plus comme un groupe fourre-tout. Mais c'est surtout l'étude des langues isolées qui apporte un éclairage nouveau : « Lorsque dans les années 1950, Joseph Greenberg propose son classement, ces langues sont soit inconnues, soit intégrées à certaines familles sous prétexte qu'elles en partagent quelques mots. » Aujourd'hui une dizaine de langues isolées, comme le Jalaa au Nigéria ou le Laal au Tchad, ne sont plus apparentées à aucun groupe, formant chacune une famille à part entière. Il ne faudrait donc plus parler de quatre grands groupes mais bien d'une vingtaine. Une diversité qui colle mieux à la longue histoire du continent Noir. Mais une diversité aujourd'hui menacée. Selon l'Unesco, 200 langues comptent moins de 500 locuteurs et pourraient disparaître dans un avenir proche. Ces langues souffrent non seulement de la concurrence des langues coloniales et véhiculaires, mais aussi de l'absence de politiques de sauvegarde.

Jean-Philippe Noël

1 – Roger Blench, *Archaeology, language, and the african Past*, Altamira Press, 2006.

#### [[[ à lire ]]]

- Bernd Heine et Derek Nurse, *Les langues africaines*, éd. Karthala, 2004
- Bernard Nantet, *Dictionnaire de l'Afrique*, Larousse, 2008.

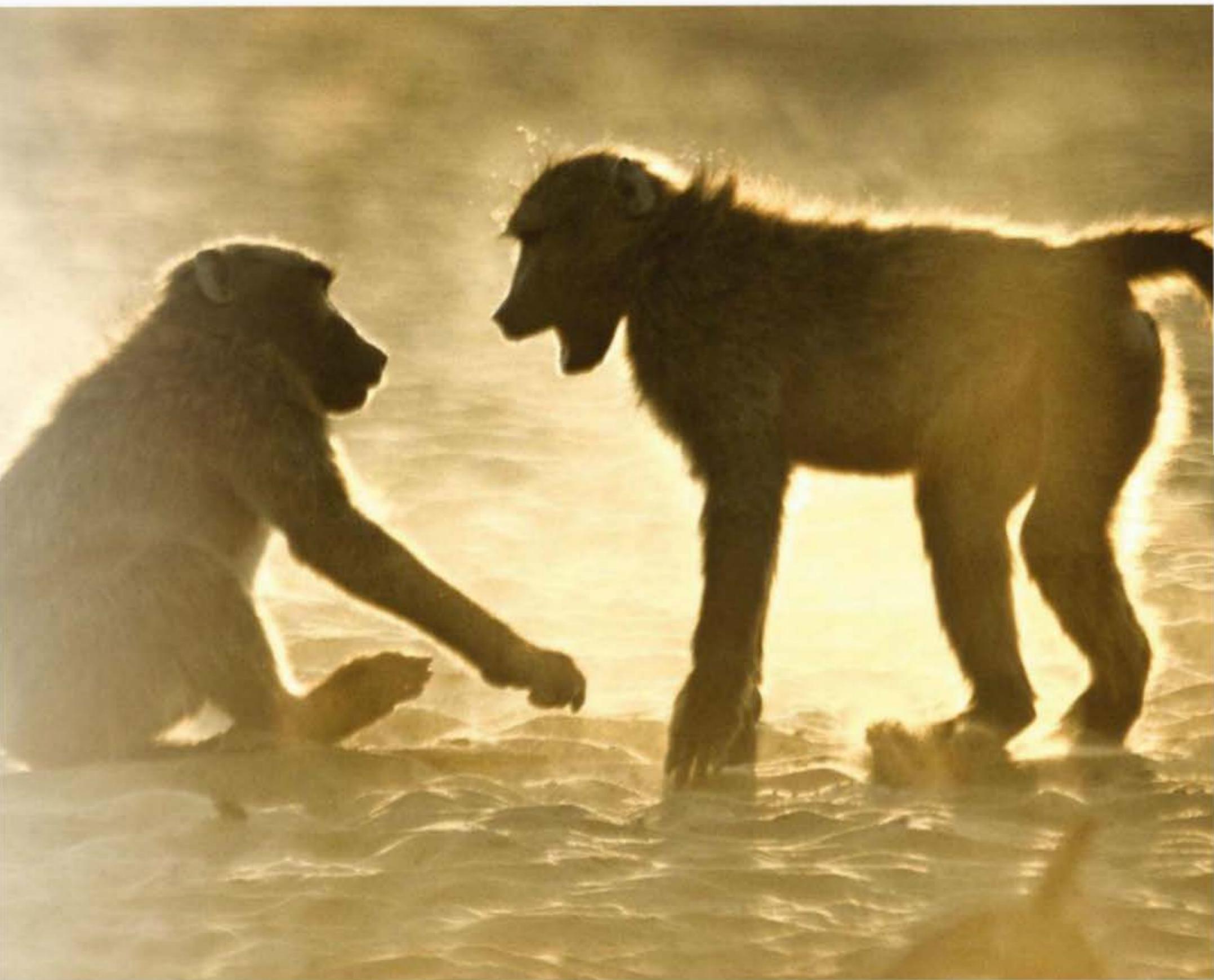
# Et si le langage avait une racine sociale ?



Si le langage exige des aptitudes biologiques spécifiques, il est aussi, par essence, une compétence sociale. Les études actuelles tentent de mettre au jour les facteurs socioculturels qui ont influencé son émergence dans des communautés humaines de grande taille et son évolution vers des langues diversifiées.

Nous passons plus de temps à parler de choses et d'autres qu'à communiquer des informations utiles. Le langage serait-il né du besoin de resserrer les liens sociaux ?

Chez les grands singes des éléments simples de langage servent à établir des règles de vie communes, comme le respect de la dominance.



Longtemps, les théories naturalistes ont prévalu pour expliquer l'origine du langage. Mais depuis une dizaine d'années, de nouvelles recherches tentent de mettre au jour l'impact des facteurs socioculturels sur l'émergence et la diversification des langues. Empruntés à l'éthologie ou à l'intelligence artificielle, de nouveaux modèles mis au point montrent que si l'homme est devenu un incorrigible bavard, c'est sans doute en grande partie parce qu'il est avant toute chose un animal social. Mais où faut-il placer le curseur entre aptitude innée et compétence acquise? La question reste ouverte, et donne lieu à un débat passionnant.

Revenons un peu en arrière. Dans les années

1960, le linguiste Noam Chomsky s'interroge sur l'étonnante aptitude déployée par les enfants qui commencent à parler: comment découvrent-ils les relations entre les mots d'une phrase? Le fait que tous les enfants du monde soient capables d'acquiescer le langage suggère qu'il s'agit d'une compétence innée. Selon l'Américain, une « grammaire universelle », sous-jacente à toutes les langues, serait inscrite dans nos structures cérébrales. Au cours de l'évolution, ce « précâblage » neuronal aurait doté l'homme anatomiquement moderne de capacités cognitives inédites dans le monde animal. Pendant de nombreuses années, ce modèle ne sera guère remis en cause. Pourtant, les preuves manquent et, dans les années 1990, de nouveaux

questionnements voient le jour. S'il ne fait guère de doute que des événements biologiques aient concouru à l'apparition du langage, cela n'explique pas sa richesse ni sa complexité. Les comportements de communication étant par essence sociaux, on peut légitimement se demander dans quelle mesure la pression sociale a influencé son évolution. Des éléments de réponse sont fournis par les éthologistes, qui font apparaître des parallèles entre le langage humain et les vocalisations des cétacés ou des oiseaux, capables de moduler des chants complexes en fonction de la pression sociale exercée par leurs congénères, et même d'élaborer de véritables dialectes régionaux.

## Des archives sociales

Les productions vocales des grands singes sont plus succinctes, mais nos plus proches cousins sont en revanche capables d'entretenir des réseaux complexes de relations. Pour l'Américain Robert Seyfarth, « *les mécanismes sous-jacents au langage ont pu évoluer à partir du savoir social de nos ancêtres* »<sup>(1)</sup>. Il se base notamment sur l'étude des babouins, qui se forment une représentation des relations au sein du groupe en compilant des informations sur leurs congénères telles que le sexe, le degré de parenté ou le rang de dominance. Cela suppose la capacité à comprendre des concepts abstraits (la hiérarchie) et à assimiler un savoir ouvert, évolutif mais gouverné par des règles. Ces compétences cognitives sont selon lui similaires à celles exigées par le langage...

« *Il n'y a guère de différence entre la socialité humaine et celle des autres primates, remarque l'anthropologue britannique Robin Dunbar. C'est surtout une question d'échelle...* » En formant des coalitions de plus en plus importantes, principalement dans le but de se protéger contre les prédateurs, les primates auraient développé une intelligence sociale supérieure, nécessaire pour gérer les interactions complexes entre individus.

Séduire, s'attirer des amis, convaincre par son discours... Le langage a-t-il une origine politique? (Assemblée nationale à Paris, 2009.)



Leur cerveau aurait donc grossi. « *Nous avons découvert qu'il existait une relation entre la taille du groupe social et la taille du cerveau chez les primates* », explique-t-il. Appliquée à l'homme, cette relation indique des regroupements d'environ 150 individus, contre 50 au maximum chez les autres primates.

« *De mon point de vue, le langage figure parmi les mécanismes qui ont évolué pour nous permettre d'augmenter la taille du groupe en lui conservant sa cohésion* », précise Robin Dunbar. Dans des communautés humaines nombreuses, le « potin » (*gossip*) serait ainsi devenu essentiel au maintien des liens sociaux. Le scientifique attribue ainsi aux conversations de comptoir la même fonction que l'épouillage (*grooming*) chez les grands singes!<sup>(2)</sup>

## UNE LANGUE DES SIGNES CRÉÉE EX NIHILO



**A**u Nicaragua, avant la révolution sandiniste de 1979, les enfants sourds vivent isolés. Privés des rudiments du langage, tout au plus parviennent-ils à communiquer par gestes. Au début des années 1980, une école fondée à Managua les accueille pour la première fois. Et dès 1986, on constate un phénomène étonnant. Pour pouvoir communiquer entre eux, les enfants sont en train d'inventer de toutes pièces leur propre langue des signes... En moins de 30 ans, cette nouvelle langue va être développée par chaque vague de nouveaux arrivants, gagnant en complexité et en souplesse. Ses caractéristiques sont aujourd'hui similaires à celles des langues orales. Selon une étude conduite par l'Américaine Ann Senghas, son évolution très rapide ne semble pas reposer sur une « ébauche mentale » préexistante pour le langage mais serait simplement liée aux modalités de sa transmission et aux restructurations des savoirs qui s'opèrent lors de tout apprentissage.



Et si parler pour ne rien dire était précisément la finalité du langage? « Nous passons notre temps à clamer à qui veut bien les entendre des choses souvent futiles, souligne Jean-Louis Dessalles, chercheur en sciences cognitives à Télécom Paris-Tech. Cela ne cadre pas avec l'idée répandue selon laquelle l'évolution a favorisé le développement du langage parce qu'il permettait un partage utilitaire de connaissances. »

Celui qui délivre des informations vitales au lieu de les garder par devers soi est perdant à court terme. De plus, ce comportement altruiste, puisqu'il profite à tous, n'offre pas prise à la sélection naturelle. « Pour moi, le langage est plutôt un exemple de ce que les éthologistes appellent « un signal

à communiquer pour se former un réseau d'amis. « Mon hypothèse est que le langage a émergé avec l'apparition des armes et de l'assassinat sans risque. Dès lors qu'un homme a pu en attaquer un autre pendant son sommeil avec un bâton, sans se mettre en danger lui-même, la force physique n'était plus suffisante. La seule protection, c'était d'avoir un réseau de renseignement! » L'un des traits caractéristiques du comportement de conversation est notre inclination à rapporter des faits inattendus pour créer la surprise. Ce souci de montrer que nous détenons des informations originales découlerait du besoin ancestral d'afficher notre utilité au sein d'une alliance politique...

▲ Dans le règne animal la pression sociale a joué, tout comme chez l'homme, un rôle décisif dans l'apparition du langage. Les cétacés communiquent entre eux à l'aide de mouvements corporels et d'un répertoire élargi de sons qui servent à indiquer la présence de nourriture, l'approche d'un danger...

## L'homme aurait développé le langage pour créer du lien social et former des alliances stratégiques

coûteux », c'est-à-dire un signal publicitaire, destiné à vanter une qualité de son émetteur mais impliquant un risque ou une dépense d'énergie, indique Jean-Louis Dessalles. Les chimpanzés affichent leurs muscles. Mais dans des coalitions de grande taille, la force musculaire perd son importance. On parle pour attirer des amis, pour se constituer son réseau social... »

L'origine du langage serait en quelque sorte politique. Cette idée, Jean-Louis Dessalles la teste depuis des années grâce l'intelligence artificielle. Ses modèles confirment une tendance spontanée

Pour résumer, le langage, permis par des aptitudes biologiques, se serait développé parce qu'il permettait de créer du lien social et de former des alliances stratégiques. Toutefois, ces théories ne suffisent pas à rendre compte de l'extraordinaire diversité des langues modernes. Celle-ci découlerait de la dérive linguistique au fil des générations. Les simulations informatiques suggèrent que l'effectif des communautés et leurs possibilités d'échanges culturels avec d'autres foyers humains ont pu être un moteur d'évolution. En croisant ces simulations avec les travaux des paléodémographes sur les peuplements de chasseurs-cueilleurs, on espère parvenir à mettre au jour l'impact de la dynamique démographique.

1 - Innateness and Culture in the Evolution of language, PNAS, 2007.  
2 - Grooming, Gossip, and the Evolution of language, 1996.

Selon certains linguistes, la transmission culturelle des langues pourrait suffire à expliquer leur sophistication progressive, qui résulterait d'adaptations spontanées. Les modèles informatiques confirment qu'il n'est nul besoin d'acquérir des compétences biologiques supplémentaires pour passer d'un protolangage succinct (voir l'article p. 20) à une langue moderne dotée d'une syntaxe. Cette émergence spontanée de la syntaxe est d'ailleurs corroborée par les quelques rares exemples de naissance de nouvelles langues que l'on a pu observer, notamment celle du créole ou des langues de signes (voir l'encadré p. 76).

### Nul besoin de gène du langage...

Des robots peuvent être mis à contribution pour étudier ce phénomène. « *Nous observons comment les particularités d'une langue, notamment ses structures grammaticales différenciées, peuvent apparaître*, explique le professeur Luc Steels, qui mène de telles expériences au Laboratoire d'intelligence artificielle de l'Université libre de Bruxelles ainsi qu'au laboratoire Sony CSL (*Computer science laboratory*) qu'il dirige à Paris.

Il y a une quinzaine d'années débutait l'aventure des « têtes parlantes ». Imaginez un jeu entre deux robots équipés d'une caméra mobile, d'un émetteur audio intégré et d'un microphone. Le premier « regarde » un tableau sur lequel sont disposées des figures géométriques colorées. Il les décrit à en associant aux objets des formes verbales orales, créées aléatoirement à partir de sons puisés dans un répertoire spécifié dans sa mémoire. L'autre tente de deviner le sens des mots entendus, et pointe sa caméra en direction de l'objet reconnu (le triangle bleu au centre, le carré vert en haut à gauche...).

## Les robots, pour communiquer, construisent et fixent de vraies phrases...



« Les robots sont de plus en plus utilisés pour étudier la formation du langage. A partir d'un répertoire de sons, les « Aibos » se sont construits un lexique commun pour décrire le mouvement d'une balle.

Les énoncés correctement partagés sont mis en mémoire. Puis les rôles s'inversent... »

Cette expérience a abouti à la mise en réseau via Internet de quelque 3000 robots qui ont créé collectivement un lexique commun. Dans une autre expérience, des chiens robots, les Aibos, ont quant à eux inventé un langage adéquat pour décrire à leur partenaire le mouvement d'une balle. Au départ, ils ne disposaient que d'un répertoire de sons prédéterminés, sans connaître un seul mot ou une seule règle linguistique. Dès que leur capteur visuel détectait un mouvement de la balle, ils le décrivaient à l'aide d'un son puisé dans leur répertoire, construisant ensemble au fil des actions un lexique commun : la phrase « *pugiza titelu* » signifiant par exemple « la balle s'est arrêtée à ma gauche ».

Les protocoles actuels utilisent des prototypes humanoïdes, les Qrio. Capables de marcher ou de pointer du doigt, ils sont dotés d'un système de vision perfectionné et disposent de mécanismes pour conceptualiser et agir sur leur environnement. « *Nos robots sont désormais dotés d'un lexique de base emprunté à des langues existantes. En les soumettant à des jeux de langage appropriés, nous parvenons à les inciter à développer un lexique de couleurs, ou encore des structures grammaticales particulières : marqueurs chronologiques ou d'orientation dans l'espace, système de déterminants, etc.* », explique Luc Steels.

Les résultats sont édifiants. Bien qu'ils ne disposent pas d'algorithmes spécifiques aux structures linguistiques, mais juste de composants cognitifs généralistes (faculté de créer des catégorisations, propension à harmoniser leur comportement avec celui des autres robots...), les robots enrichissent leur langage de façon fulgurante, composent de vraies phrases... On peut imaginer que les langues naturelles ont évolué de la même façon. « *Nos expériences montrent par exemple que l'article, un déterminant qui existe en français mais pas en latin, est sûrement apparu pour lever une ambiguïté de communication et réduire son coût cognitif* », indique le chercheur.

Pour lui, pas de doute, l'évolution du langage se fait spontanément sous la pression de facteurs socio-culturels. « *C'est un système adaptatif qui évolue en recrutant des structures cognitives préexistantes, mais non dévolues spécifiquement à cette fonction. Il n'est nul besoin de gènes spécifiques pour le faire évoluer* », estime-t-il. La machine à remonter le temps n'ayant pas encore été inventée, cette théorie culturelle de l'origine du langage, à l'opposé de la thèse naturaliste de Noam Chomsky, semble très séduisante mais reste, de façon formelle, impossible à prouver...

Marielle Mayo

du 25 octobre au 1<sup>er</sup> novembre 2013

De la mer Egée à la Méditerranée, découvrez les splendeurs des cités antiques

8 jours / 7 nuits

à partir de

**870€**  
SEULEMENT

EN PENSION COMPLÈTE  
Vol France/Héraklion inclus  
Prix par pers. en cabine double cat. 1C.

PLACES LIMITÉES

Spécial Vacances de la Toussaint :  
croisière gratuite enfants de -18 ans <sup>(1)</sup>

en cabine triple ou quadruple avec les parents tous deux payeurs, vols directs et forfait de séjour à bord

En présence de **Michel Chevalet**,  
maître de cérémonie

*"Je vous attends pour la  
première croisière Science et Vie"*



**HÉRAKLION - SANTORIN - IZMIR - ATHÈNES - OLYMPIE - ROME**



LE PROGRAMME DE VOTRE 1<sup>ÈRE</sup> CROISIÈRE **SCIENCE & VIE**

- ✓ Des conférences passionnantes avec les témoignages de Jean-François Clervoy (spationaute), Yves Lancelot (océanographe) et Michel Chevalet (Journaliste scientifique).
- ✓ Les mystères du volcan de Santorin décryptés par Michel Chevalet.
- ✓ Tous les secrets de votre magazine Science & Vie dévoilés par le Directeur de la Rédaction.
- ✓ Une visite découverte des coulisses du navire et de la passerelle du commandant.

À BORD DU COSTA MEDITERRANEA



RENSEIGNEMENTS & RESERVATION AU :

**0 811 020 033**

OU SUR LE SITE :  
[www.scienceetvievoyages.com/croisiere](http://www.scienceetvievoyages.com/croisiere)

Du lundi au samedi de 9h30 à 17h30 - (0,09€ TTC/min depuis un poste fixe en métropole)

En précisant  
le code avantage :  
**"CAHIERS DE  
SCIENCE ET VIE"**

Cette croisière est organisée en partenariat avec Costa Croisières - Costa Crociere S.p.A. France - Abou France 092101081  
Les Cahiers de Science & Vie est une publication du groupe Mondadori France Siège Social - 8 rue François Cray - 92 543 Montrouge Cedex - \* Sauf cas de force majeure

Complétez, découpez et envoyez ce coupon à **LES CAHIERS DE SCIENCE & VIE VOYAGES - B 845 - 60643 CHANTILLY CEDEX**

**OUI, JE SOUHAITE RECEVOIR GRATUITEMENT ET SANS ENGAGEMENT LA DOCUMENTATION COMPLÈTE**  
de la croisière proposée par Les Cahiers de Science & Vie Voyages.

Code avantage : **CAHIERS DE SCIENCE ET VIE SV13C1**



Mme  Mlle  M

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : .....

Date de naissance : ..... Tél : .....

Email : .....

Oui je souhaite bénéficier des offres de Science et Vie et de ses partenaires.

Avez-vous déjà effectué une croisière (maritime ou fluviale)  OUI  NON

Conformément à la loi "Informatique et Liberté" du 6 janvier 1978, nous vous informons que les renseignements ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande et que vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification des données vous concernant.





2

^ Les plus anciennes écritures connues sont apparues en Mésopotamie et en Égypte.

Z. RADOVAN LIEBECHTRIE DES ARCHIVES J. WERNER FORMAN AKG IMAGES

A hand is shown holding a scroll of ancient script, likely cuneiform or a similar early writing system. The scroll is unrolled, revealing several lines of text. The background is dark, and the scroll is illuminated, highlighting the texture of the paper and the details of the writing. The title 'LES ORIGINES, DE L'ÉCRITURE' is overlaid on the top part of the image.

# LES ORIGINES, DE L'ÉCRITURE

> CUNÉIFORME,  
HIÉROGLYPHIQUE,  
CHINOISE, ARABE,  
INDIENNE...



# Qu'est-ce qu'une écriture ?

## Comment définir l'écriture

**E**xercice périlleux... Peut-on, par exemple, définir l'écriture comme une représentation du discours supérieure à la parole ? Non, car malgré des préjugés encore très répandus en Occident l'écrit n'est pas une forme de communication supérieure à l'oral en ce qu'elle permettrait une forme d'expression plus riche, plus complexe ou plus aboutie. La parole utilise en effet des moyens de communication qui ne sont pas tous linguistiques : expressions du visage, gestes, intonations, que l'écrit a bien du mal à retranscrire. Il faut d'ailleurs savoir que l'idée de la supériorité de l'écrit sur l'oral n'a pas toujours été aussi répandue : Socrate refuse d'écrire ses discours, Platon privilégie le dialogue. Les philosophes grecs estiment que la pensée se formule et se transmet avant tout à l'oral.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, certains spécialistes, comme le professeur Levy-Alvares dans son *Livre du bon langage*, définissent simplement l'écriture comme un ensemble de signes visibles pour communiquer. Ce serait oublier le Braille ou le Moon, des systèmes de notation adaptés aux personnes non voyantes et considérés comme des écritures, qui privilégient des signes tactiles, des inscriptions en relief.

L'écriture est donc un concept protéiforme. Nombre de chercheurs ont tenté de formuler des définitions qui englobent toutes ses variantes. Le linguiste américain Peter T. Daniels propose ainsi dans *The World's Writing Systems* (éd. Oxford)

de la décrire comme « un système de signes plus ou moins durables utilisés pour transposer des paroles de façon à les reproduire sans avoir besoin de l'émetteur ». Un autre linguiste américain, Steven Roger Fischer, préfère définir l'écriture « en creux » en établissant trois critères qu'elle doit respecter : satisfaire la communication ; recourir à des signes graphiques artificiels apposés sur une surface (qui peut être solide ou de nature électronique) ; utiliser ces signes pour retranscrire un message verbal ou une programmation électronique de manière conventionnelle, de façon à établir une communication. ■

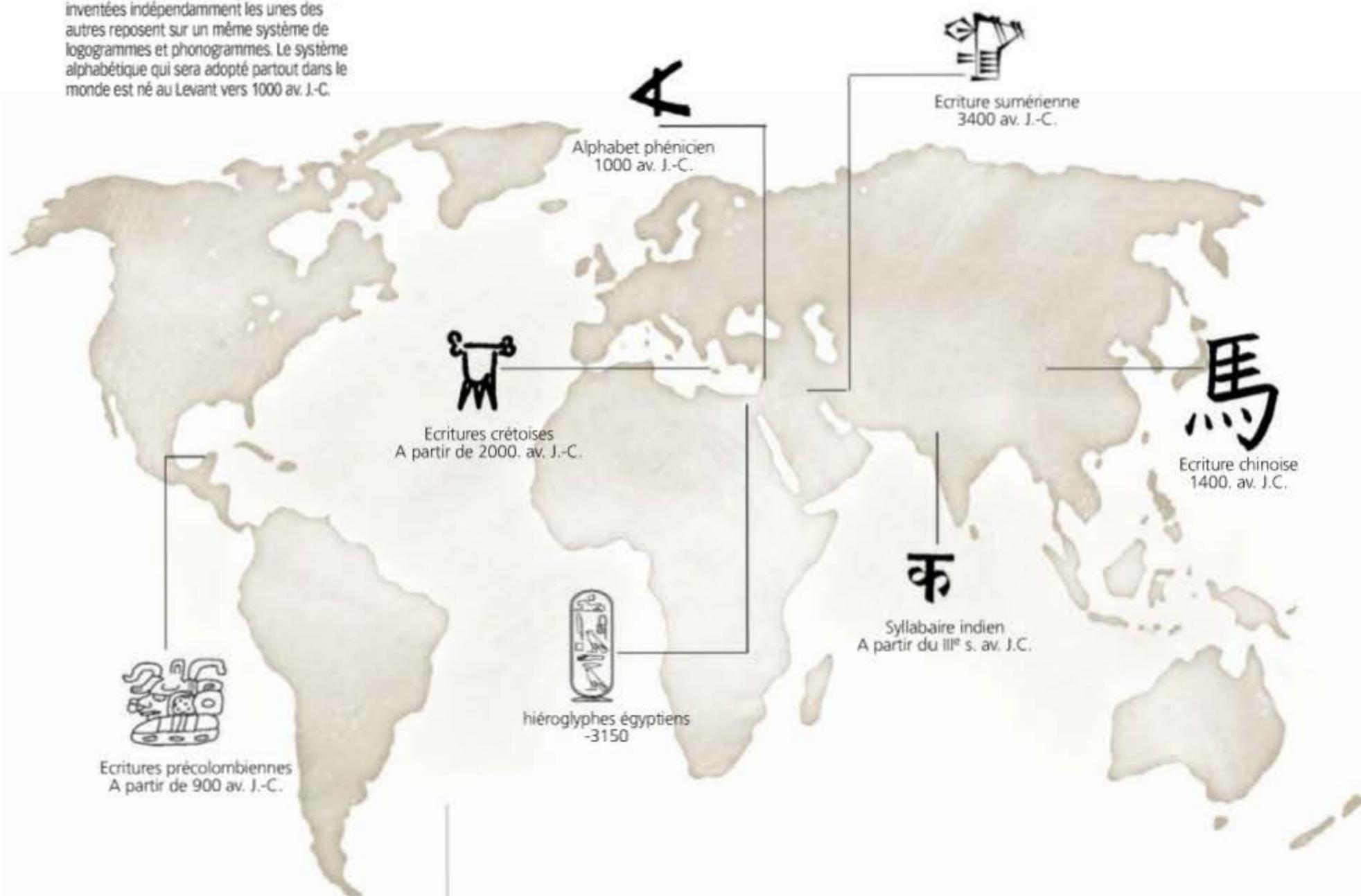


## Le nombre d'écritures tend à diminuer

L'égyptologue Pascal Vernus estime que la tendance générale est à la réduction du nombre d'écritures : selon lui, nous n'en utiliserions plus qu'une vingtaine sur les centaines ayant existé. Anne-Marie Christin, linguiste et professeur à l'Université Paris VII, se veut plus mesurée, notamment parce que nous considérons actuellement comme écriture des systèmes qui n'étaient pas définis comme tels il y a moins de vingt ans. Elle prend comme exemple certaines écritures régionales chinoises issues des langues « lolo » employées dans des provinces de l'Empire du Milieu et qui, aujourd'hui, sont pleinement considérées comme des écritures.

# Les premiers systèmes d'écriture

Quatre grandes écritures (sumérien, hiéroglyphes égyptiens, chinois, glyphes mayas), inventées indépendamment les unes des autres reposent sur un même système de logogrammes et phonogrammes. Le système alphabétique qui sera adopté partout dans le monde est né au Levant vers 1000 av. J.-C.



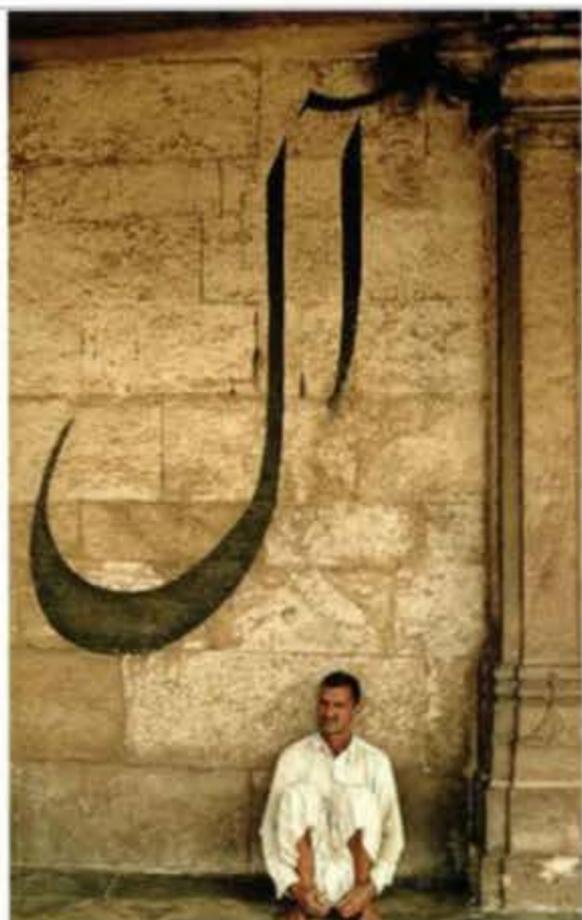
## Pourquoi écrire?

**C**ommuniquer: comme l'indique le chercheur Florian Coulmas dans *The Blackwell Encyclopedia of Writings Systems* (Blackwell Publishers), l'écriture a d'abord pour but de rapporter des messages par écrit. Quel que soit le support, de l'antique papyrus au texto d'aujourd'hui, cette fonction principale n'a pas changé.

Retenir: selon l'historien grec Hérodote, l'écriture sert aussi « à empêcher que ce qu'ont fait les hommes, avec le temps, ne s'efface de la mémoire ». Dès 1963, l'anthropologue américain Jack Goody développe cette idée et présente l'écriture comme un moyen d'archivage d'informations palliant les faiblesses de la mémoire humaine.

Archiver et classer: les plus anciennes formes de notation, les cunéiformes sumériens datant de 3400 avant J.-C., ont d'ailleurs servi à établir des listes d'objets, de personnes, de valeurs. L'écriture n'est donc pas qu'une retranscription de la pensée, elle peut aussi contribuer à l'organiser.

Renforcer le pouvoir: en plus de ces trois fonctions, peu discutées, certains spécialistes, comme l'égyptologue Pascal Vernus, considèrent que l'écriture permet aux autorités religieuses et politiques de maintenir leur domination sur les populations. Savoir écrire a d'ailleurs pu être en soi un critère de distinction sociale: les aristocrates étrusques faisaient déposer dans leurs tombes des abécédaires et des présents portant des inscriptions qui témoignaient de leur maîtrise de l'écrit. ■



CARTE S. HUMBERT - BASSET CARL ET ANN PURCELL - CORBIS / DAVID BOYK

# Quels systèmes de notation ?

- **- 3400**  
Premières traces d'écriture connues en Mésopotamie, sur des tablettes sumériennes.
- **- 3250**  
Apparition des hiéroglyphes égyptiens utilisés jusqu'au V<sup>e</sup> siècle après J.-C.
- **- 1700**  
Premiers signes alphabétiques relevés sur une sphinge, dans le Sinaï.
- **- 1400**  
Premiers textes divinatoires gravés à la pointe sous forme de pictogrammes sur des os ou des écailles de tortue en Chine.
- **- 1000**  
Apparition de l'alphabet phénicien de 22 lettres-consonnes. Ancêtre de presque tous les alphabets du monde, il se répand vers la Méditerranée et l'Asie.
- **- 403**  
Adoption officielle de l'alphabet grec, dérivé de l'alphabet phénicien, comportant une innovation de taille : les voyelles.
- **vers - 100**  
Constitution de l'alphabet latin, adapté de l'alphabet étrusque.
- **- 196**  
Pierre de Rosette : copie d'un décret de Ptolémée V confrontant hiéroglyphes, écritures démotique et grecque. Elle aidera Champollion à décrypter les hiéroglyphes en 1822.
- **vers 300**  
Écriture runique, utilisée par les anciens peuples de langue germanique, dont l'alphabet comporte à l'origine 24 caractères.
- **512**  
Premières inscriptions arabes. L'écriture arabe, codifiée un siècle plus tard, se répand en Orient et en Afrique du Nord en même temps que le Coran.
- **vers 800**  
Apparition de l'écriture cyrillique, dérivée de l'écriture grecque, qui se répand en Europe centrale et orientale.

**P**our se repérer dans la forêt touffue des écritures, les linguistes distinguent généralement trois grandes familles de notations :

- Les systèmes idéographiques (ou logographiques) : ils font correspondre aux signes des objets (on parle alors de pictogrammes) ou des idées (on parle dans ce cas d'idéogrammes). Les signes utilisés dans ces systèmes notent des mots entiers. Ils sont à la fois porteurs d'un sens et d'un son. À l'origine, l'écriture sumérienne est à base idéogrammatique. Ainsi le signe « jardin » est un pictogramme : son graphisme évoque des plantes en terre. En théorie, les systèmes idéographiques nécessitent l'utilisation d'un grand nombre de signes (autant de signes à écrire que de mots dans la langue), donc un long apprentissage. Mais il n'existe pas d'écriture entièrement idéographique.

- Les systèmes syllabiques : ils font correspondre aux signes des phonèmes, comme le système des *kanas* de l'écriture japonaise, où chaque symbole renvoie à une syllabe. Ce type de système exige entre 80 et 120 signes.

- Les systèmes alphabétiques : ils font correspondre aux signes des sons. Notre écriture appartient à cette famille. Dans le mot « loup », chacun des signes évoque un son minimal : l, o, u et p. Les systèmes alphabétiques ont recours à une trentaine de signes au maximum.

- Les systèmes mixtes : par exemple les hiéroglyphes, qui mêlent pictogrammes, idéogrammes et phonogrammes, c'est-à-dire des signes qui correspondent à des sons. ■

Pierre Morestin

ज

## Des durées de vie très variables

De rares écritures ont été utilisées pendant plusieurs millénaires. Exemple : l'écriture hiéroglyphique de l'Égypte pharaonique, née vers -3200 et disparue au début du V<sup>e</sup> siècle de notre ère. Autre cas, l'écriture chinoise, dont les premiers témoignages remontent à -1400 et qui reste vivace aujourd'hui, même si elle a considérablement évolué dans le temps, n'utilisant plus que de très rares signes représentant des réalités identifiables. Mais une écriture peut aussi n'être employée que quelques dizaines d'années. C'est le cas de l'écriture syllabaire bamoun, élaborée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par le roi Njoya, dans l'actuel Cameroun, qui sera combattue par les colons français dès 1920. Entre ces deux extrêmes existent nombre d'écritures de durée de vie moyenne. Pour ne citer que celles-ci, les écritures kouchane et gupta, toutes deux dérivées régionales de l'écriture indienne brâhmî, ont été utilisées respectivement du I<sup>er</sup> siècle à la moitié du V<sup>e</sup> siècle et du IV<sup>e</sup> siècle au début du VI<sup>e</sup> siècle.



# Arbre généalogique des principales écritures

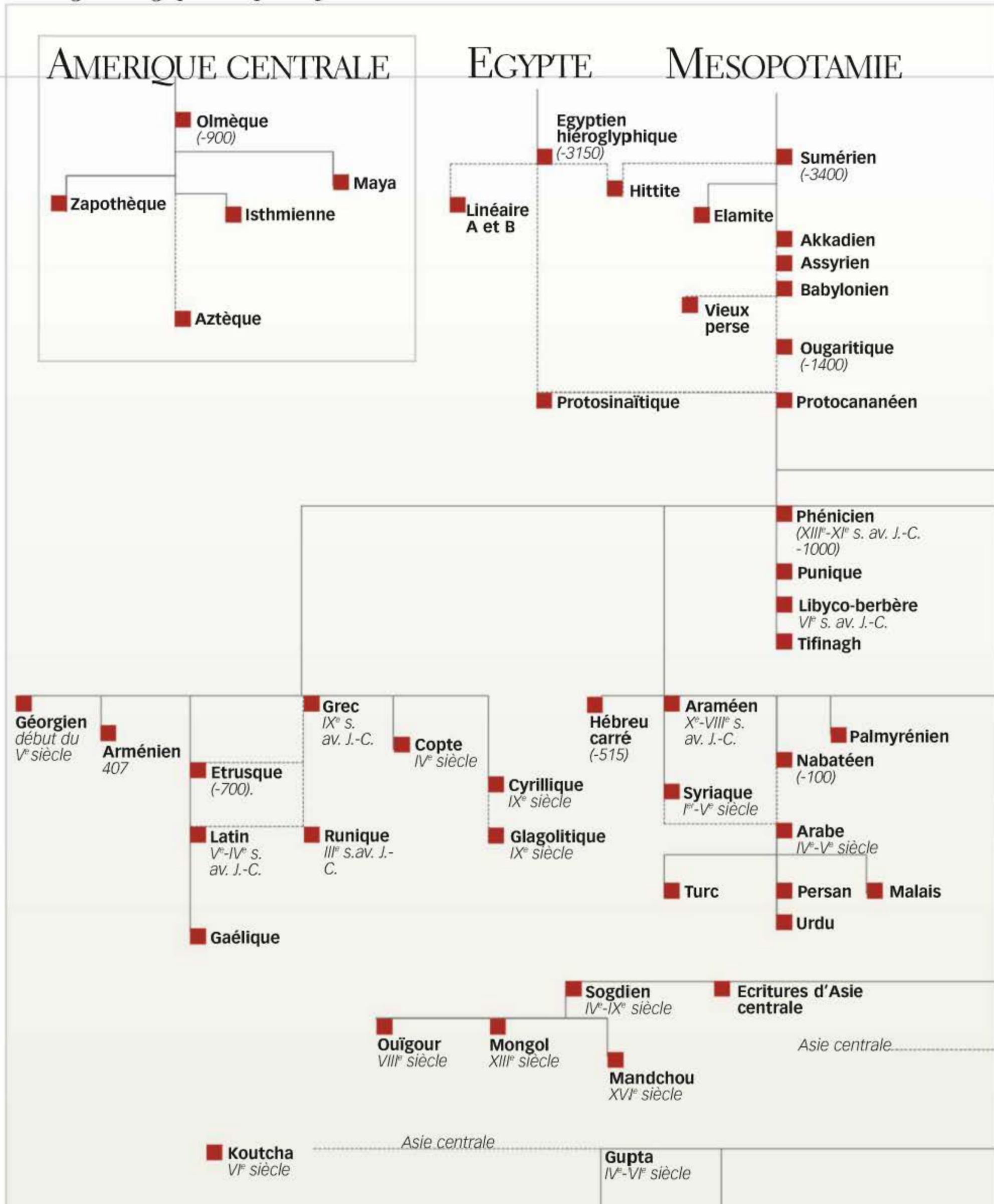
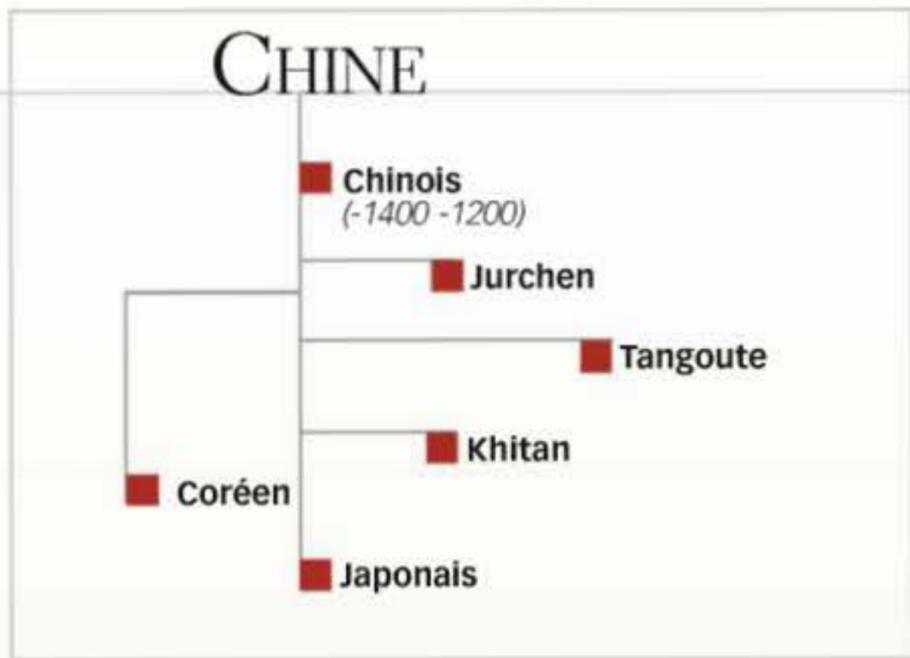


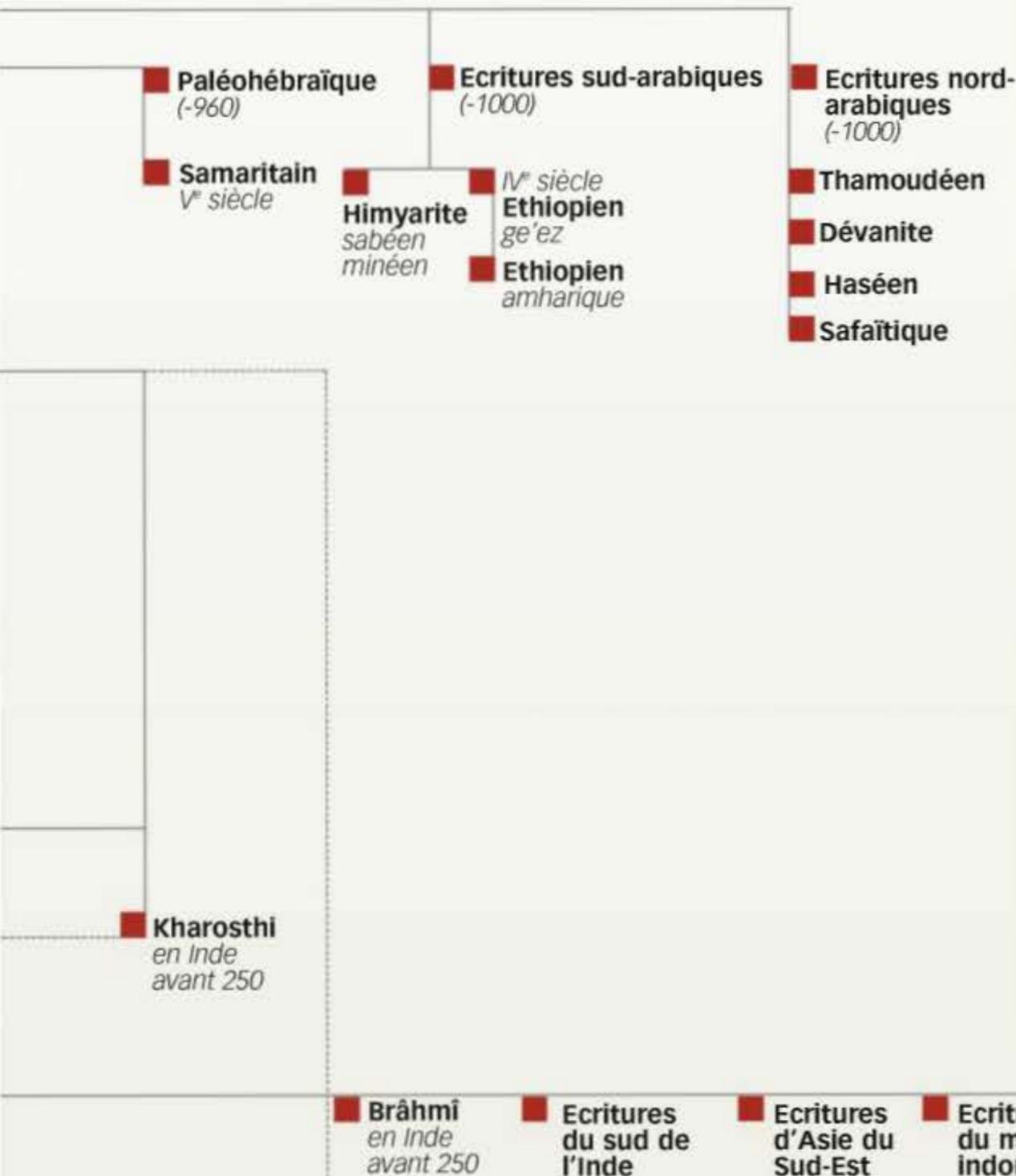
Tableau d'après *L'aventure des écritures*, Anne Lali et Annie Berthier (éd.). Bibliothèque nationale de France, 1997. Remerciements à Guillaume Jacques, maître de conférences

# D'une écriture à l'autre ...



Des systèmes plus ou moins complexes de transcription du langage ont été mis au point, indépendamment les uns des autres, en différentes régions du monde. A quatre reprises au moins. L'écriture apparaît il y a un peu plus de 5 000 ans dans le pays de Sumer, en Mésopotamie (l'Irak actuel). Un peu plus tard, la même invention est faite en Égypte, en Chine, et en Amérique centrale par les Olmèques. De ces quatre foyers découlent la quasi-totalité des systèmes graphiques aujourd'hui connus. L'écriture cunéiforme sumérienne diffuse ainsi dans tout le Proche-Orient où, jusqu'au début de l'ère chrétienne, elle sert à noter de nombreuses autres langues : l'akkadien, le babylonien, mais aussi des langages encore mal connus tel l'élamite, parlé en Iran entre le III<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C., l'hourrite, pratiqué en Anatolie et en Mésopotamie du Nord au II<sup>e</sup> millénaire, ou encore l'ourartéen, en Anatolie orientale, au début du I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C. En Égypte, l'écriture hiéroglyphique apparaît vers 3150 avant J.-C. Elle disparaît au début du V<sup>e</sup> siècle. Le proto-sinaïtique, qui en découle, influencera le protocananéen, duquel dérive l'alphabet phénicien – l'ancêtre de la plupart des systèmes alphabétiques modernes employés pour noter les langues sémitiques et la plupart des langues indo-européennes. « L'origine des écritures méditerranéennes comme le hittite hiéroglyphique ou le linéaire A/B reste floue. Il est difficile de déterminer si c'est l'égyptien, le cunéiforme ou un alphabet sémitique qui a servi de modèle pour le concevoir », précise Guillaume Jacques, maître de conférences à l'Université René Descartes, à Paris. Le système chinois, qui voit le jour vers 1500 ans avant J.-C., est quant à lui adopté et adapté au fil du temps par plusieurs pays voisins d'Asie (Corée et Japon), mais aussi par des peuples chinois. « Les écritures khitan (X-XII<sup>e</sup> siècle), tangoute (XI-XVII<sup>e</sup> siècle) et jurchen (XII-XVII<sup>e</sup> siècle) sont clairement dérivées du chinois. Elles ont toutes été conçues à peu près à la même époque, reflétant le désir des peuples du nord de la Chine de cette période de "s'émanciper" intellectuellement par rapport au chinois. Lequel avait jusqu'alors bénéficié d'un prestige culturel inégalé », précise l'ethnologue français. Enfin, les premières traces d'écriture glyphique apparaissent chez les Olmèques vers 900 avant J.-C. « De cette écriture (qui n'est toujours pas déchiffrée) dérivent les écritures zapotèque et isthmienne, également difficiles à lire, puis maya. Cette dernière influencera à son tour l'écriture aztèque, même si celle-ci prend ses racines dans le "fond commun" mésoaméricain », poursuit Guillaume Jacques. Mais pourquoi l'écriture est-elle apparue en ces quatre endroits et pas ailleurs ? « Elle est née à chaque fois dans des sociétés connaissant l'agriculture depuis très longtemps et en plein développement urbain », note Guillaume Jacques. Il est probable que l'essor du commerce et l'urbanisation impliquent de nouveaux besoins (de listes comptables, de répertoires, de marques de propriétés, etc.). « Toutefois, toutes les civilisations dotées d'une administration importante n'ont pas développé une écriture. C'est le cas des Incas par exemple. »

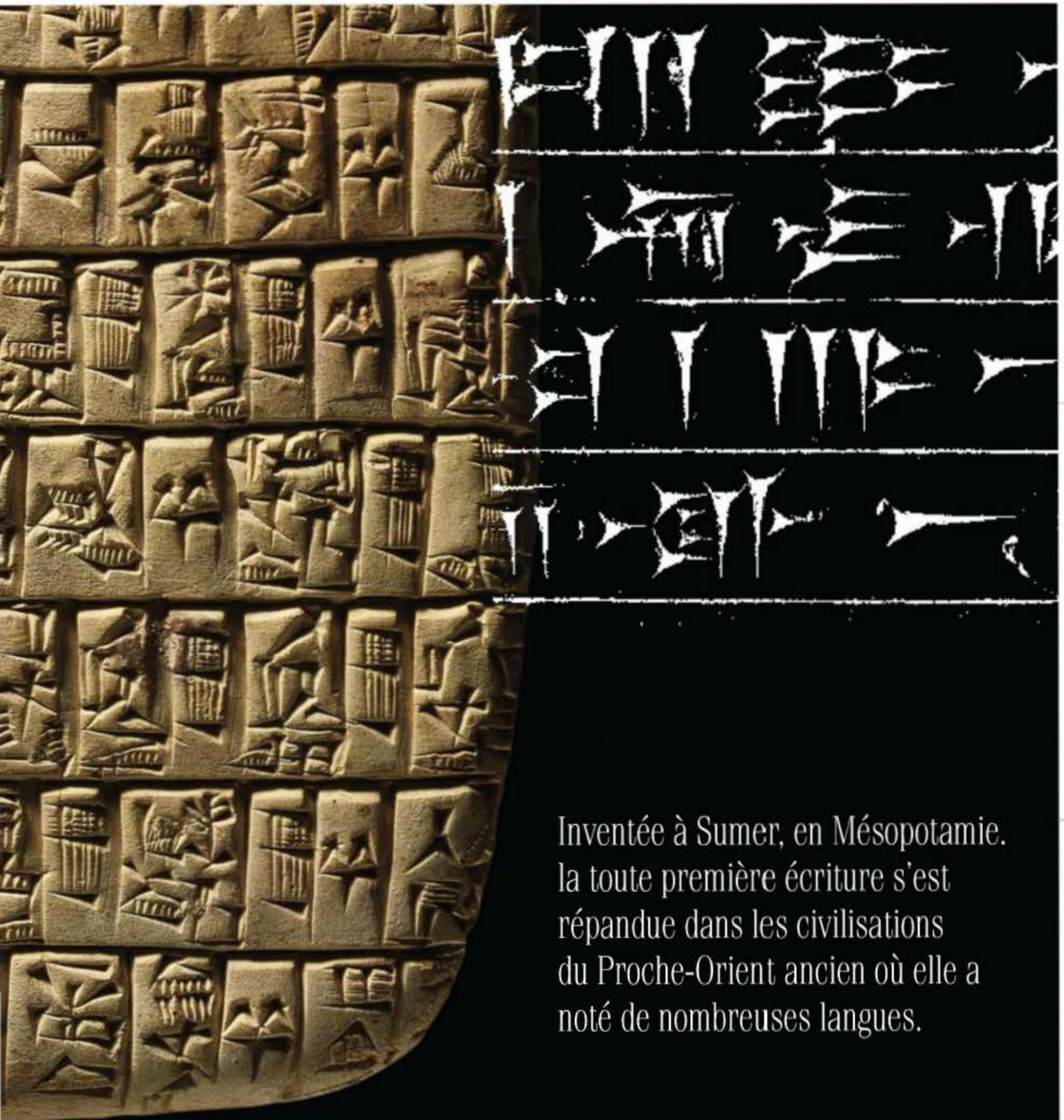
**Fabienne Lemarchand**





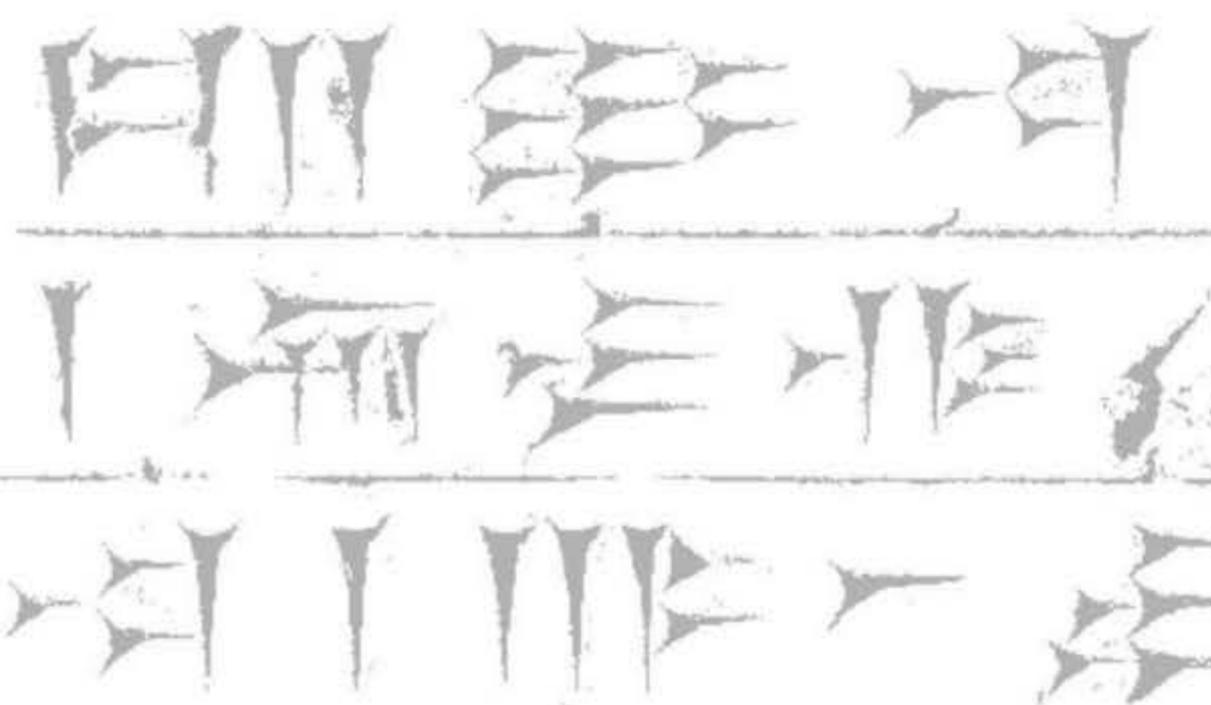
APALDO DE LUCA

L'écriture  
cunéiforme  
**L'humanité entre**



Inventée à Sumer, en Mésopotamie, la toute première écriture s'est répandue dans les civilisations du Proche-Orient ancien où elle a noté de nombreuses langues.

# dans l'histoire



La haute Mésopotamie a adapté l'écriture cunéiforme en conservant des logogrammes sumériens. Cette tablette au nom du roi Shamshi-Adad (1834-1776) mentionne la construction d'un temple.

**D**

Dans l'histoire de l'humanité, il y a eu un avant et un après, le temps de l'écriture succédant à la préhistoire. C'est le Proche-Orient ancien qui vit naître le premier système de signes destiné à conserver la mémoire de la parole. Inventé par les Sumériens vers -3350 ans, il était composé à l'origine de caractères primitifs figuratifs, gravés dans des tablettes d'argile. L'écriture cunéiforme (du latin *cuneus*, clou ou coin), dérivée de ces premiers signes, est quant à elle attestée vers -2800 ans. Elle est

La nécessité d'enregistrer les opérations commerciales est-elle à l'origine de l'apparition de l'écriture? Dès le VII<sup>e</sup> millénaire, des jetons (ou *calculi*) ont été utilisés pour matérialiser les échanges et, au IV<sup>e</sup> millénaire, ils étaient fréquemment utilisés conjointement à l'écriture. « On a longtemps pensé que l'apparition de l'écriture s'inscrivait dans un processus évolutif, l'usage des calculi précédant l'invention d'un système de notation pictographique sur le principe des rébus, évoluant ensuite vers une « vraie » écriture.

## Dès l'origine, l'écriture peut noter des concepts de manière abstraite

caractérisée par l'aspect « en clous » des signes. L'écriture précunéiforme, puis cunéiforme, va rester en usage pendant plus de trois millénaires dans cette région du monde.

Installés en Mésopotamie vers 3500 avant notre ère, les Sumériens ont su mettre à profit la relative fertilité de cette région située entre l'Euphrate et le Tigre pour développer une civilisation prospère, de grand rayonnement culturel. Bien avant les Romains, ils établirent de véritables cités-Etats dotées d'authentiques gouvernements, berceaux de l'urbanisme, de la finance, de la comptabilité et du droit. Suivant de peu celle de la roue, l'invention de l'écriture s'inscrit dans un contexte marqué par le dynamisme des échanges commerciaux. Les Sumériens sont alors en relation avec de nombreux peuples et leur écriture va se diffuser dans une très vaste aire géographique s'étendant de la mer Méditerranée au golfe Arabo-Persique et de l'Anatolie à l'Égypte, à l'intérieur de laquelle elle sert à transcrire d'autres langues, à commencer par l'akkadien.

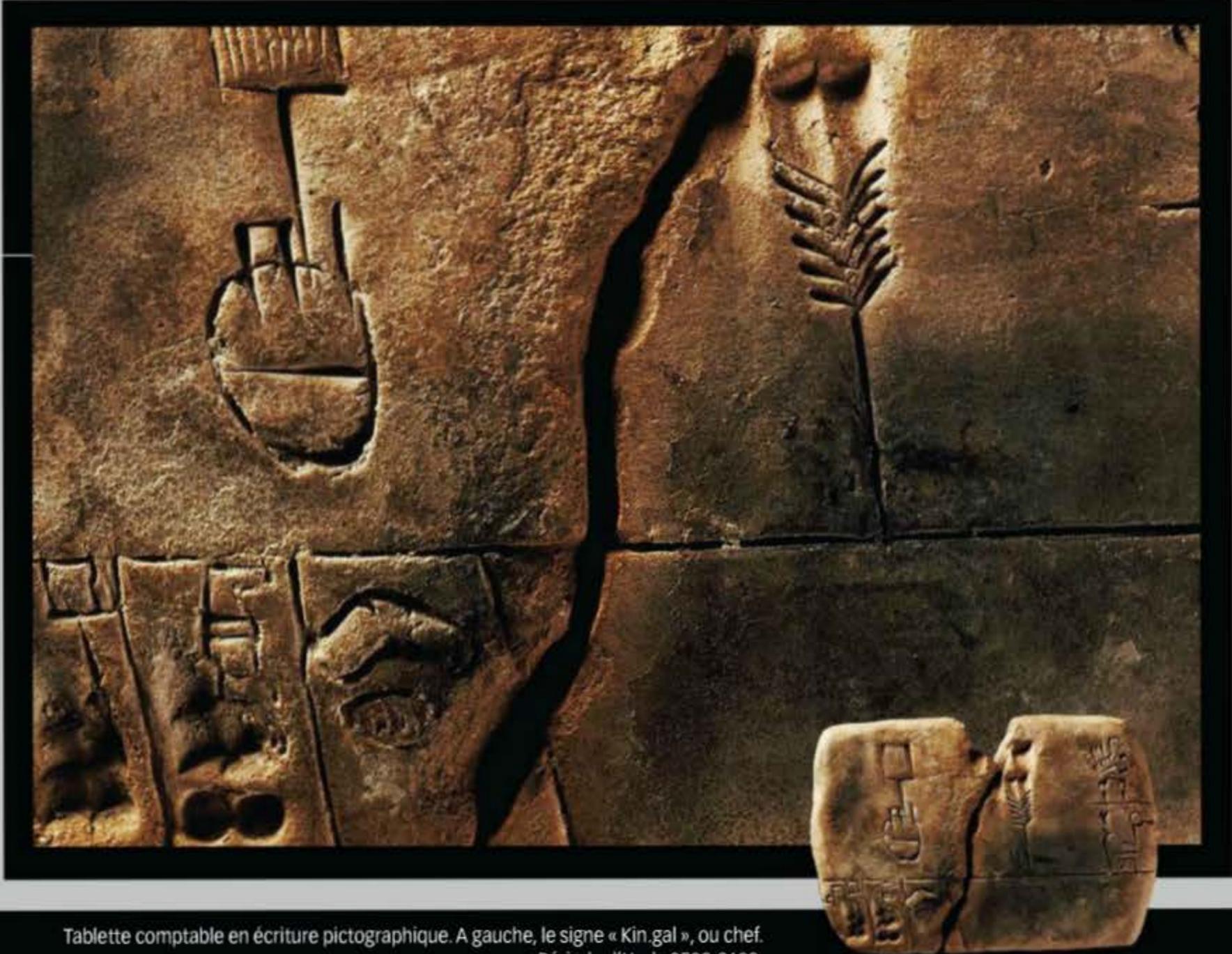
Toutefois, cette idée ne fait plus l'unanimité, indique Philippe Abrahami, spécialiste des civilisations et langues du Proche-Orient ancien (Université Lyon 2). Différents travaux montrent que même aux stades les plus anciens, lorsqu'elle utilise des représentations figuratives, l'écriture intègre des éléments grammaticaux, ce qui constitue une véritable invention. »

Un point de vue que Jean-Jacques Glassner, chercheur au CNRS et spécialiste du monde mésopotamien, fut l'un des tout premiers à défendre. « Il n'existe pas de pré-écriture. Dès l'origine, les signes linguistiques se distinguent des signes pictographiques car ils forment un système de notation symbolique qui permet d'exprimer un énoncé en traduisant en images tous les mots de la langue », explique-t-il. Leur usage témoigne déjà d'un haut degré de conceptualisation. Certains symboles sont très élaborés, et de nombreux concepts sont représentés de façon abstraite : l'on reconnaît facilement le triangle surmonté de cornes qui figure la vache, mais pourquoi utiliser une croix inscrite dans un cercle pour désigner le mouton?

Badge d'identification d'un militaire de Lagash – cité sumérienne – affecté au « bastion du mur d'enceinte » sous le règne d'Uruinim-gina vers -2350.



Cette tablette de comptabilité va jusqu'à préciser le genre des chèvres et des moutons. Ainsi, le carré du bas, au centre, indique deux peaux de chevrette, vers -2350.



Tablette comptable en écriture pictographique. A gauche, le signe « Kin.gal », ou chef. Période d'Uruk. 3500-3100.

## L'expansion de l'écriture cunéiforme



Inventée par les Sumériens vers -3350, la première écriture aux caractères figuratifs évolua vers le cunéiforme vers -2800. Celui-ci nota plusieurs langues (en bleu) du Proche-Orient.

« Souvent la vision que l'on a de l'écriture est beaucoup trop réductrice, poursuit l'assyriologue. On ne peut pas réduire le mobile de son invention à des impératifs de gestion, même si de nombreux documents parmi les plus anciens présentent un caractère administratif ou comptable. Lier sa naissance à la pratique de la divination ne semble, aujourd'hui, pas plus pertinent. Ce que l'on peut affirmer, en revanche, c'est qu'elle a offert à l'homme une prise sur le monde en lui fournissant de



Le clou de fondation surmonté d'une tablette, porte la marque du constructeur. Règne d'Entemena, vers -2400.

# L'écriture n'a pas été inventée à des seules fins administratives...

nouveaux critères de classement. Et en facilitant la mémorisation des données quantifiées, elle a permis de faire de la prospective, notamment dans le domaine agricole où elle a favorisé la mise en place d'un mode de gestion annuel. »

La technique de notation va évoluer au cours du temps. Le support principal reste l'argile, certains textes étant gravés dans la pierre, les métaux, le bois... Or, l'écriture cursive est difficile à tracer dans la terre humide. Les graphismes vont être décomposés en segments de droite, directement imprimés dans l'argile à l'aide d'un roseau taillé en biseau, le calame. C'est ainsi qu'apparaît durant le III<sup>e</sup> millénaire, l'écriture cunéiforme.

Aux alentours de -2600, l'orientation des signes subit une rotation de 90°. Elle se lit désormais non

plus case par case mais ligne par ligne, de gauche à droite. Pour le reste, son principe n'a pas changé mais s'est perfectionné. C'est une écriture mixte qui combine des logogrammes, c'est-à-dire des signes écrivant un mot, et des phonogrammes, qui servent à noter des syllabes. « Elle est à la fois polysémique et polyphonique, un même signe peut servir à noter plusieurs mots différents ou plusieurs syllabes différentes », précise Jean-Jacques Glassner. Ainsi, le même signe transcrit les mots « bouche », « parole », « dents », « manger », etc. « L'écriture sumérienne fournit une aide à la lecture par le biais d'un signe phonétique associé, qui va permettre par exemple de choisir entre ka : la bouche, et inim : la parole, indique Philippe Abrahams. Elle utilise également des signes à vocation grammaticale, qui donnent des



A l'époque du règne d'Hammourabi, l'akkadien est utilisé dans tout le Proche-Orient. Stèle du code de lois, v.1792-1750.

## Inventaire et comptabilité

### Le texte le plus ancien

Des légendes sumériennes situent l'invention de l'écriture à Uruk (actuelle Warka, à 300 km au sud de Bagdad). Ces récits concordent avec les découvertes archéologiques, les plus anciennes tablettes gravées de signes précunéiformes – pour la plupart des documents d'inventaire ou de comptabilité – ayant justement été retrouvées sur le site d'Uruk. Fouillé par une mission archéologique allemande dès 1911, puis à nouveau en 1927, en 1939 et depuis 1954, ce site gigantesque a livré de précieux témoignages sur la civilisation sumérienne. Dont quelque 3 000 tablettes d'argile retrouvées principalement dans le quartier de l'Eanna, cœur politique et religieux de la cité. Elles sont issues des niveaux de l'Uruk IV et de l'Uruk III, correspondant respectivement, d'après les données de la stratigraphie, aux périodes s'étendant de 3400 à 3100 avant J.-C et de 3100 à 2900 avant J.-C. La difficulté à dater précisément les débuts de l'écriture provient du fait que les bâtiments anciens ont été rasés pour en édifier de nouveaux durant la période de l'Uruk III, et que les tablettes provenant de la période antérieure de l'Uruk IV n'ont pas été trouvées dans leur contexte d'origine. On s'est donc basé sur l'évolution de la graphie pour estimer l'âge des toutes premières, qui dateraient de 3400 à 3350 ans avant notre ère.

M. M

L'écriture cunéiforme conserve toute son aura jusqu'au règne de l'Assyrien Assurbanipal. Relief provenant de Ninive (668-627).



Bien qu'étant une langue sémitique, comme l'arabe ou l'hébreu, l'akkadien, qui s'est déployé dans la région à partir de 2450 av. J.-C., sous l'empire d'Akkad, a emprunté l'écriture cunéiforme et l'a adaptée. « *Le cunéiforme akkadien est une écriture essentiellement phonétique comportant des signes qui ont une valeur syllabique ainsi qu'un certain nombre de logogrammes conservés du sumérien, de nombreux échanges ayant existé entre les deux langues* », explique Philippe Abrahami. Vers 2000 av. J.-C., deux dialectes akkadiens, l'assyrien au Nord et le babylonien au Sud, remplacent le sumérien en Mésopotamie. Le prestige de Babylone, à son apogée au XVIII<sup>e</sup> siècle sous le règne d'Hammourabi, contribue à faire de l'akkadien une langue de communication internationale et renforce le rayonnement de l'écriture cunéiforme.

Tout au long de l'histoire de la Mésopotamie, celle-ci a été empruntée pour transcrire des langues locales très variées, certaines non apparentées aux langues actuelles (hurrite en Mésopotamie du Nord, urar-

## De grands rois lettrés encouragent une littérature savante diversifiée

*indications de pluriel, etc. Ainsi que des signes déterminatifs, qui ont une valeur de classification de l'objet nommé dans différentes catégories (les armes, les objets en bois, etc.).* »

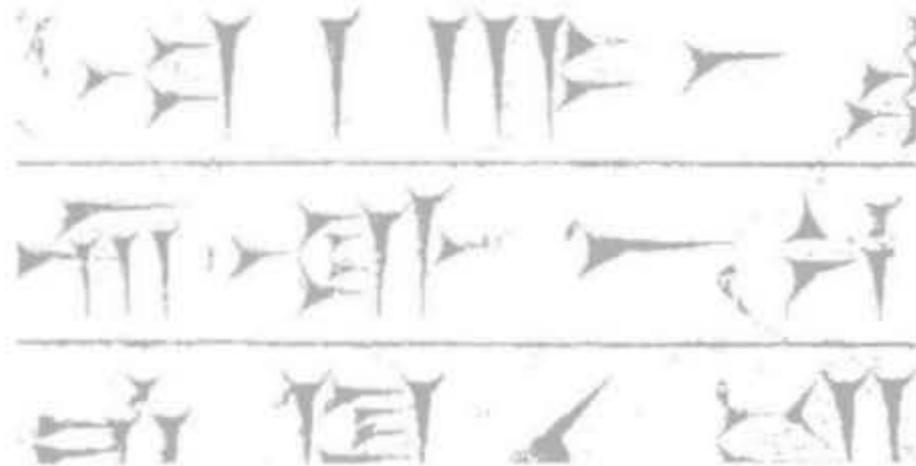
On pourrait penser qu'un système d'écriture aussi complexe était réservé à une élite. Toutefois, il restait accessible dans ses éléments les plus simples. Des commerçants lettrés pouvaient se contenter d'utiliser une centaine de signes, tandis que les scribes les plus érudits en maîtrisaient de 800 à 900. Peu à peu, les pouvoirs institutionnels, politiques et religieux s'approprient l'écrit. De grands rois lettrés comme le roi d'Ur Sulgi (XXI<sup>e</sup> siècle avant notre ère) ou le roi d'Isin Lipit-Estar (XX<sup>e</sup> siècle) contribuent à faire émerger une littérature savante largement diversifiée (épopées, histoire, mathématiques, médecine des oracles, divination, hymnes religieux...).

En affectant des sens multiples aux mots, l'écriture cunéiforme restitue les nuances du mode de pensée du monde mésopotamien, qui reconnaît une essence complexe aux choses. Elle est aussi bien adaptée à la transcription de la langue sumérienne. De type agglutinant (des suffixes ou préfixes juxtaposés à un radical fixe expriment les rapports grammaticaux), cette langue n'appartient à aucune famille connue et comporte de nombreux mots monosyllabiques. Elle se prête aux jeux de mots, ce que permet également l'écriture cunéiforme. Après sa disparition en tant que langue vivante à la fin du troisième millénaire, le sumérien perdurera comme langue morte associée à la culture savante jusqu'au premier millénaire avant notre ère.

téen à l'est de la Turquie, élamite en Perse...), d'autres indo-européennes (hittite en Anatolie...). Dans deux cas, une graphie d'allure cunéiforme a été mise au service d'un système d'écriture complètement différent (voir p. 100). « *C'est le cas du système vieux perse (VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), purement syllabique, et de celui utilisé pour noter l'ougaritique, une langue sémitique parlée en Syrie, qui a illustré le principe de l'alphabet avec une écriture cunéiforme au XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, une exception qui n'a duré qu'un siècle* », précise Jean-Jacques Glassner.

Après -1500, outre l'ougaritique, d'autres formes d'alphabets organisés (cunéiforme alphabétique, linéaire alphabétique, etc.) apparaissent progressivement. L'écriture cunéiforme va survivre à leur introduction. Mieux, elle conserve tout son prestige. En témoigne la bibliothèque constituée à Ninive sous le règne du roi d'Assyrie Assurbanipal, de 668 à 627 av. J.-C. Mais peu après la mort de ce souverain, la chute de l'empire va amorcer le déclin de l'écriture cunéiforme. Elle restera en usage jusqu'au début de notre ère, et finira par disparaître avec les langues qu'elle a servi à véhiculer...

**Marielle Mayo**



# [Déchiffrements : du vieux perse au sumérien]

En 1975, un nombre considérable de tablettes d'argile portant des inscriptions cunéiformes fut découvert à Tell Mardikh, l'antique Ebla.

## à lire

• Brigitte Lion et Cécile Michel (sous la direction de), *Travaux de la maison René-Ginouvès (CNRS)*, De Boccard édition-diffusion, 2007.



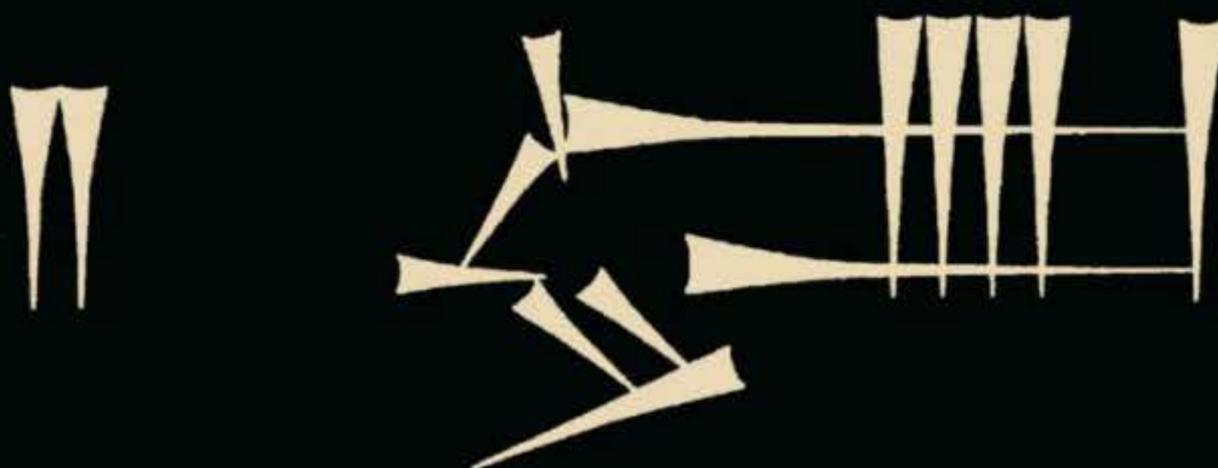
**A**u tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, l'expansion européenne au Moyen-Orient a permis la redécouverte de langues oubliées, ouvrant la voie au déchiffrement des écritures cunéiformes. Les inscriptions royales de Persépolis, gravées sur des monuments, fournirent le premier matériau d'étude. En se basant sur le comptage des signes, on eut vite fait d'établir qu'elles utilisaient trois systèmes d'écriture cunéiforme différents. Dès 1802, le philologue allemand Georg Grotefend montra que l'un d'entre eux correspondait à un système alphabétique et reconnut sa parenté avec un état ancien de la langue perse, conservé dans des écrits

religieux. En s'appuyant notamment sur des récits historiques d'Hérodote, il parvint à identifier des noms de rois et put déchiffrer 21 signes de cette langue, le vieux perse.

En 1835, un soldat anglais envoyé dans la région, Henry Rawlinson, se lança dans l'étude de la gigantesque inscription trilingue de Behistun, gravée à flanc de falaise. Jouant les alpinistes, il releva les inscriptions les plus inaccessibles au péril de sa vie, disposant ainsi d'un matériau suffisant pour achever le déchiffrement du vieux perse avant de s'attaquer à la seconde langue, qui s'avéra être l'akkadien. Les fouilles menées

pour le compte du British Museum à Ninive (qui mirent au jour des syllabaires, et même des dictionnaires) allaient l'aider dans cette entreprise, à laquelle allaient contribuer un ecclésiastique irlandais fasciné par l'orientalisme, Edward Hincks, et un amateur de génie, par ailleurs pionnier de la photographie, Henry Fox Talbot, ainsi qu'un philologue français d'origine allemande, Jules Oppert. En mai 1857, l'akkadien était officiellement déchiffré. Sur les tablettes de Ninive, Rawlinson a identifié l'existence d'une autre langue ; Jules Oppert va comprendre qu'il s'agit d'une langue plus ancienne, le sumérien, correspondant aux idéogrammes des tablettes d'Uruk, et la déchiffrera. Ces deux pionniers sont les pères de l'assyriologie actuelle. Car on continue d'étudier le sumérien ou encore l'élamite, troisième langue des inscriptions de Behistun, qui ne se rattachent à aucune langue connue et restent aujourd'hui encore mal maîtrisés. Par ailleurs, les traductions des tablettes cunéiformes, désormais recensées dans des bases de données pour faciliter les comparaisons, sont sans cesse affinées. Petit à petit, les civilisations de Mésopotamie sortent de l'ombre... ■

Détenteur d'un savoir au pouvoir magique qui le tient proche des dieux, le scribe est aussi au cœur de la vie politique.



L'outil et le support ont vu le jour en même temps que l'écriture.

# Scribes Les signes du .

# POUVOIR



Le scribe Dudu,  
vers -2600.

Dans la cour centrale de la villa du prêtre, quelques apprentis assis en tailleur gravent sur leur tablette d'argile les mots dictés par le maître. Comme tous les scribes de la Mésopotamie avant eux, ils s'appliquent, en guise d'exercice, à inscrire l'hymne à la gloire de Lipit-Estar ce souverain d'Isin du XX<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

*« Ta louange ne disparaîtra jamais des (tablettes) d'argile de l'Ecole (edubba)*

*Pour que les scribes puissent chanter ta gloire  
Et qu'ils te rendent un magnifique hommage.*

*Ta louange ne cessera jamais à l'Ecole. »*

Dans la cité d'Ur, au XVIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., le prêtre Ku-Ningal a une excellente réputation, et les notables de la ville le pressent de prendre leurs fils ou filles dans son *edubba* « maison des tablettes ». Pas question pour autant que le prêtre se charge des novices. Ce n'est pas à lui d'enseigner l'art de tenir correctement le calame, ni même le *a-a me-me* (le b.a.-ba du cunéiforme). C'est au sein même de leur famille que les plus jeunes s'initient à la phonétique des compositions des signes : *Tu/ta/ti ; Nu/na/ni ; Bu/ba/bi...* Près de 80 syllabes inscrites des dizaines de fois

dans l'argile molle. Puis vient la copie interminable de listes de vocabulaire. Et elles sont nombreuses. La première est celle des patronymes, qui présentent l'intérêt d'avoir toujours une signification. La liste dite *lú = sha* est celle des métiers, et puis il y a également les séries de noms géographiques, les énumérations d'animaux, de plantes, d'objets en bois, en métal... Cet apprentissage correctement acquis, le père peut espérer voir son enfant, accéder à l'enseignement de Ku-Ningal.

Sur ses tablettes lenticulaires d'une dizaine de centimètres, l'élève recopie les lignes tracées, juste au-dessus, par le professeur. Puis au dos, il les réécrit, de mémoire cette fois. Au départ il ne s'agit que de proverbes, de lettres historiques et de textes administratifs.

Aguerri, il peut désormais s'attaquer aux œuvres littéraires. *L'épopée de Gilgamesh* reste la plus populaire, mais il y en a beaucoup d'autres, qu'il recopie le plus souvent en sumérien. Bien que cette langue ne soit plus parlée depuis plusieurs siècles, abandonnée entre 2500 et 2000 avant notre ère – la question fait encore débat – elle reste celle de l'écrit classique durant toute l'époque paléobabylonienne (2000-1600 av. J.-C.).

Dans une société aussi marchande que l'est le monde mésopotamien, le scribe doit également posséder de solides notions de mathématique. Sur une base à la fois décimale et sexagésimale, la numérotation est basée sur 59 « chiffres », l'étudiant apprend ainsi des séries d'unités de mesure et des tables de multiplication, d'inverses ou de racines



### Apprentissage

Dans les cases vides, l'élève doit recopier consciencieusement les lignes tracées par son maître. Syllabaire élémentaire pour l'enseignement, début du II<sup>e</sup> millénaire.

carrées. Elles lui permettent de résoudre des équations du premier degré à trois inconnues et des équations du second degré.

Inventeurs de l'écriture, les Mésopotamiens auraient posé les bases d'une « école de la république » avant l'heure, institution indépendante et ouverte à tous ? Un ensemble de textes a permis de le supposer et une pièce du palais de Mari (en Syrie) qui présente des alignements de bancs fut identifiée comme une salle de classe. En fait, la découverte de tablettes administratives montre que ce lieu était destiné à stocker

unninnî, en tant qu'auteur d'une version de l'épopée de Gilgamesh, est l'un des plus prisés.

Cette mainmise d'une élite sur le savoir est liée à l'idée même de la connaissance chez les Mésopotamiens. « *Secret, l'initié le montrera à l'initié* » précise la transcription d'un mythe narrant la création de l'homme. Comme l'écrit Jean-Jacques Glassner, directeur de recherches au CNRS, dans *Des dieux, des scribes et des savants* (ed. EHESS 2005) : « *Les mots de la langue orale étant comme prisonniers des signes de l'écriture, il est désormais deux modèles de*

## L'écriture, associée au pouvoir, est du seul ressort des initiés...

des jarres de vins entreposées entre les « banquettes ». Même s'il est réducteur de faire une généralité sur une période longue de 3000 ans, l'instruction en Mésopotamie se fait plutôt au sein même de la famille. Un enseignement « secondaire », bien connu au premier millénaire, est dispensé par des lettrés et des savants, mais réservé à une élite « intellectuelle ».

Tout au long de l'histoire de la Mésopotamie, des dynasties de scribes se transmettent, en effet, leur savoir. Très assidues dans le cadre de bibliothèques privées ou institutionnelles, elles recopient les ouvrages anciens et modernes faisant figurer leur lignage dans les colophons (partie du texte réservée à la signature de l'auteur). Ainsi plusieurs grandes familles de lettrés de la ville d'Uruk (basse Mésopotamie) aux époques néo-babylonienne (1000-539), perse (538-330) et séleucide (330-141) n'hésitent pas à faire remonter leurs origines à d'illustres ancêtres. Sîn-leqe-

*pouvoir en Mésopotamie, celui qui relève du divin fondé sur la parole et celui qui est propre à l'humain fondé sur l'écriture.[...] Il est donc d'autant plus indispensable qu'il soit réservé aux seules personnes aptes à en saisir les pouvoirs et les limites. »*

Au-delà même de sa simple connaissance du cunéiforme, le scribe est détenteur d'un pouvoir magique. D'après des textes néo-assyriens (1000-610) les compétences des scribes se divisent au moins en trois disciplines : le devin, chargé d'interpréter les signes envoyés par les dieux (surtout l'hépatoscopie, art divinatoire à partir de foies animaux), l'exorciste, capable de juguler le mal et enfin le lamentateur qui apaise les divinités. On retrouve ce type d'inventaire dans un texte daté de -650 qui présente probablement le personnel administratif du palais de Ninive (près de Mossoul en Iraq) : sept astrologues, neuf exorcistes, cinq devins, neuf médecins, six lamenta-



teurs, trois augures, trois savants égyptiens, et trois scribes égyptiens. A la tête de cet aréopage se trouve le Grand Scribe, que l'on nomme Ummanû du roi.

Sa première fonction est la rédaction de la correspondance royale. Comme le souligne Dominique Charpin (EPHE, directeur de la *Revue d'assyriologie*) : « *Selon les croyances des scribes mésopotamiens, l'écriture fut inventée pour les besoins de la communication entre les souverains.* » Le plus souvent, le roi indique à son scribe l'essentiel du contenu du message que ce dernier rédige ensuite en bonne et due forme. Il reçoit également le courrier adressé au souverain par ses fonctionnaires, gouverneurs de province et autres diplomates. Une telle tâche ne peut échoir qu'à une personne de confiance, comme le montre une lettre adressée au secrétaire du roi Zimri-Lim (vers 1775-1761) « *Lorsque je me trouvais auprès de mon seigneur et que tu étais mon ami, [...] j'ai pu constater ta puissance. Tout ce que tu disais devant mon seigneur était agréé; rien ne passait outre ton avis.* »

L'empire d'Ur (2100-2000) aurait compté jusqu'à mille six cents scribes sur quatre générations. Peu après, « *le recours à l'écrit s'étend à des domaines toujours plus nombreux: contrats de vente de terre, de mariages, d'héritage* – précise Dominique Charpin – *ce second millénaire est l'époque où l'écrit couvre la réalité sociale la plus étendue.* »

Nombre de scribes exercent leur talent dans l'administration, auprès des particuliers et des commerçants, ou travaillent comme écrivains publics, une profession qui a pu être aussi exercée par des femmes. Et dans les temples? Les bibliothèques retrouvées dans certains d'entre eux témoignent de l'importance des écrits dans la religion mésopotamienne. Mais qui furent les auteurs de ces centaines de tablettes? S'agissait-il de scribes laïques ou de

prêtres « écrivains »? La question a son importance car elle induit une interrogation bien plus vaste et qui divise la communauté des assyriologues: les scribes étaient-ils les seuls à savoir lire et écrire?

Trois rois, au moins, revendiquent leur connaissance de l'écriture et la majorité des assyriologues admet désormais que le clergé, les plus hauts dignitaires de l'Etat et les militaires de rang supérieur connaissaient leur « cunéiforme ».

On sait également que certains commerçants paléo-assyriens (2000-1600) avaient adopté un système graphique simplifié.

Mais en 2000 de notre ère, s'appuyant sur divers travaux, Claus Wilcke (université de Leipzig, en Allemagne) estime qu'entre la fin du III<sup>e</sup> et le début du II<sup>e</sup> millénaire, cette connaissance était partagée par un groupe social plus important, précisant cependant qu'il faut faire une distinction entre le « savoir lire » plus développé que « le savoir écrire ».

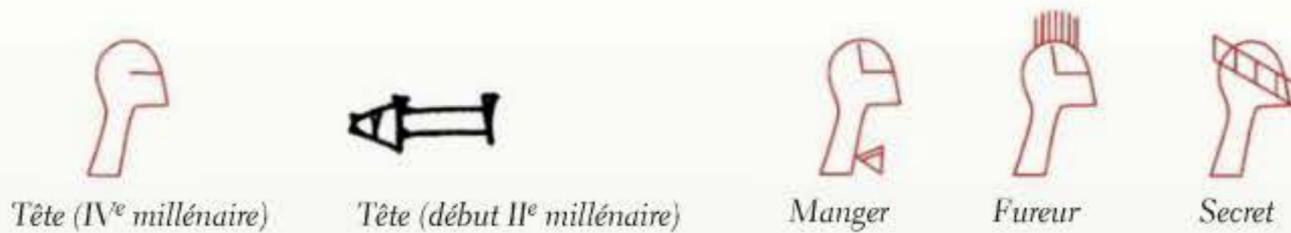
Pourtant avec le temps, l'écriture cunéiforme se complexifie. Comme le souligne Dominique Charpin : « *Le déchiffrement d'un présage d'époque paléo-babylonienne (2000-1600) est bien plus facile que celui du même présage tel qu'il a été écrit par les savants du premier millénaire.* » L'idée que les initiés doivent seuls conserver la connaissance du secret semble se renforcer. Peut-être faut-il y voir, à l'instar de l'assyriologue, le repli d'une culture face à l'apparition d'une nouvelle forme d'écriture, alphabétique cette fois, contre laquelle les scribes mésopotamiens pensaient qu'ils ne pourraient rivaliser...

**Jean-Philippe Noël**

*Remerciements à Dominique Charpin, professeur d'histoire à la Sorbonne (Ecole pratique des hautes études) directeur de la Revue d'assyriologie. Auteur de Lire et écrire à Babylone, Puf, 2008.*

# Des signes et des mots cunéiformes

## • Le signe sumérien «SAG» et ses dérivés



En sumérien, chaque nom, adjectif ou verbe est noté par un signe différent. Un signe existant peut recevoir un traitement particulier qui en modifie le sens : ainsi, les signes pour « manger », « fureur », « secret », dérivent de SAG (« tête »).

## • Construction du signe sumérien désignant l'esclave



Deux signes juxtaposés donnent un sens nouveau : celui de la femme ajouté à celui de la montagne désigne l'esclave (une femme venant de la montagne, une captive).

## • Lecture des signes sumériens polysémiques

### Homophonie

Signe	Idéogramme	Sens
	du <sub>1</sub>	Aller
	du <sub>2</sub>	Entrer
	du <sub>3</sub>	Faire
	du <sub>10</sub>	Bon
	du <sub>11</sub>	Parler

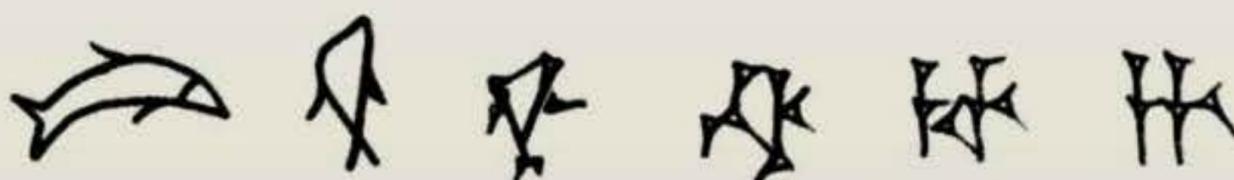
De nombreux mots sumériens sont des homophones (mots différents se prononçant de façon identique, comme ver, vair, verre ou vert en français). Le son DU s'écrit de plus d'une vingtaine de façons, chaque graphie ayant un sens particulier.

### Polyphonie et polysémie

Premier signe	Signe évolué	Idéogrammes	sens
 Tête + hachures (IV <sup>e</sup> millénaire)	 (I <sup>er</sup> millénaire)	ka	Bouche
		zu <sub>2</sub>	Dent
		kiri <sub>3</sub>	Nez
		inim	Parole
		gu <sub>3</sub>	Cri
		du <sub>11</sub>	Parler

Un signe peut avoir plusieurs valeurs phonétiques (polyphonie) et plusieurs sens (polysémie). Selon le contexte, le signe construit par ajout de hachures sur le bas du signe SAG (la tête) renvoie à différents éléments et fonctions liés à cette zone.

## • Du pictogramme au signe cunéiforme



Evolution du signe du poisson sur quatre millénaires

Certains signes primitifs s'apparentent à des pictogrammes. Ils évoquent des objets précis, comme le poisson. Ils subissent une rotation de 90° vers le milieu du III<sup>e</sup> millénaire et se stylisent ensuite progressivement.

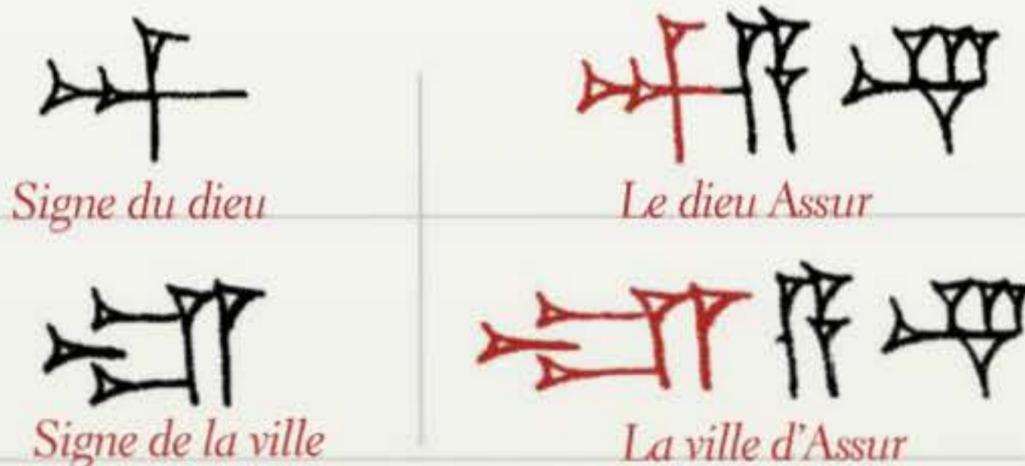
• Les signes évoluent avec le geste

Les signes prennent l'aspect cunéiforme (« en clous ») lorsque les scribes commencent à les imprimer directement dans l'argile (vers -2400). Les derniers signes, très schématisés, rappellent difficilement ceux dont ils dérivent.



• Du sumérien à l'akkadien: le déterminatif

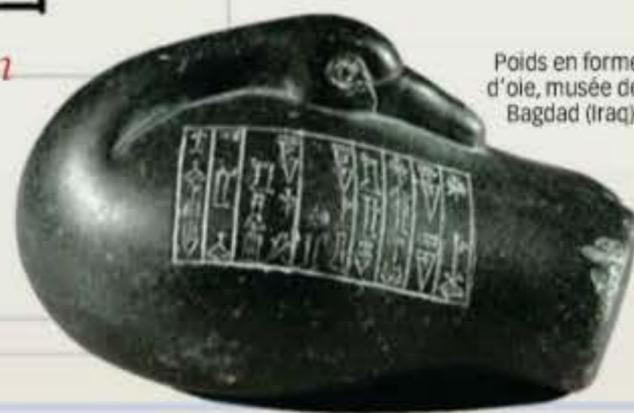
Dans les textes akkadiens, certains logogrammes sumériens sont employés comme déterminatifs: ils précèdent à quelle catégorie appartient le mot qui les précède ou qui les suit. On distingue le dieu Assur de la ville d'Assur en fonction du déterminatif employé: DINGIR (« la divinité ») ou URU (« la ville »).



• L'écriture syllabique de l'akkadien

En akkadien, chaque signe a une valeur syllabique et les mots sont notés par une succession de syllabes: awilum (« l'homme ») se décompose a-wi-lu-um.

L'akkadien emprunte aux signes du sumérien leur valeur phonétique, mais les vide de leur sens: DU (« aller ») est employé pour noter le son « du » de duru (« la muraille »).



Poids en forme d'oe, musée de Bagdad (Iraq).

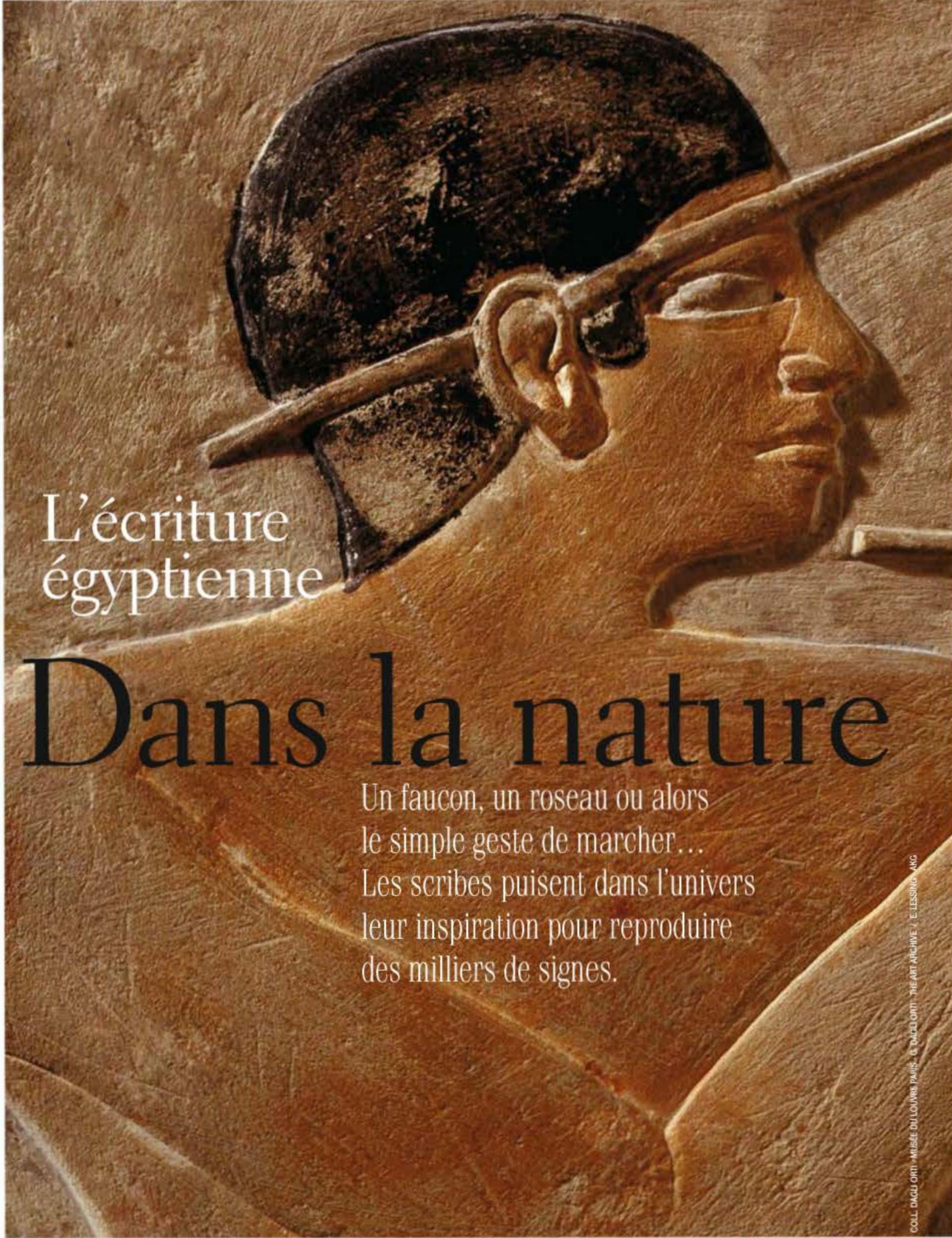
• Lecture d'une phrase en akkadien

« Si un homme a contesté un champ... »

šum ma a wi lum eq la am ib qú ur



Extrait du code de Hammurabi



L'écriture  
égyptienne

# Dans la nature

Un faucon, un roseau ou alors  
le simple geste de marcher...  
Les scribes puisent dans l'univers  
leur inspiration pour reproduire  
des milliers de signes.



tout fait signe

Scribe en chef des archives royales de Saqqâra, Ancien Empire. A dr., Bas-relief de la Chapelle blanche de Karnak, Moyen Empire.



Une des premières applications de l'écriture hiéroglyphique est la notation des noms de rois. Une manière de les immortaliser. (Ci-contre le nom de Ramsès, Temple d'Amon, Louqsor.)

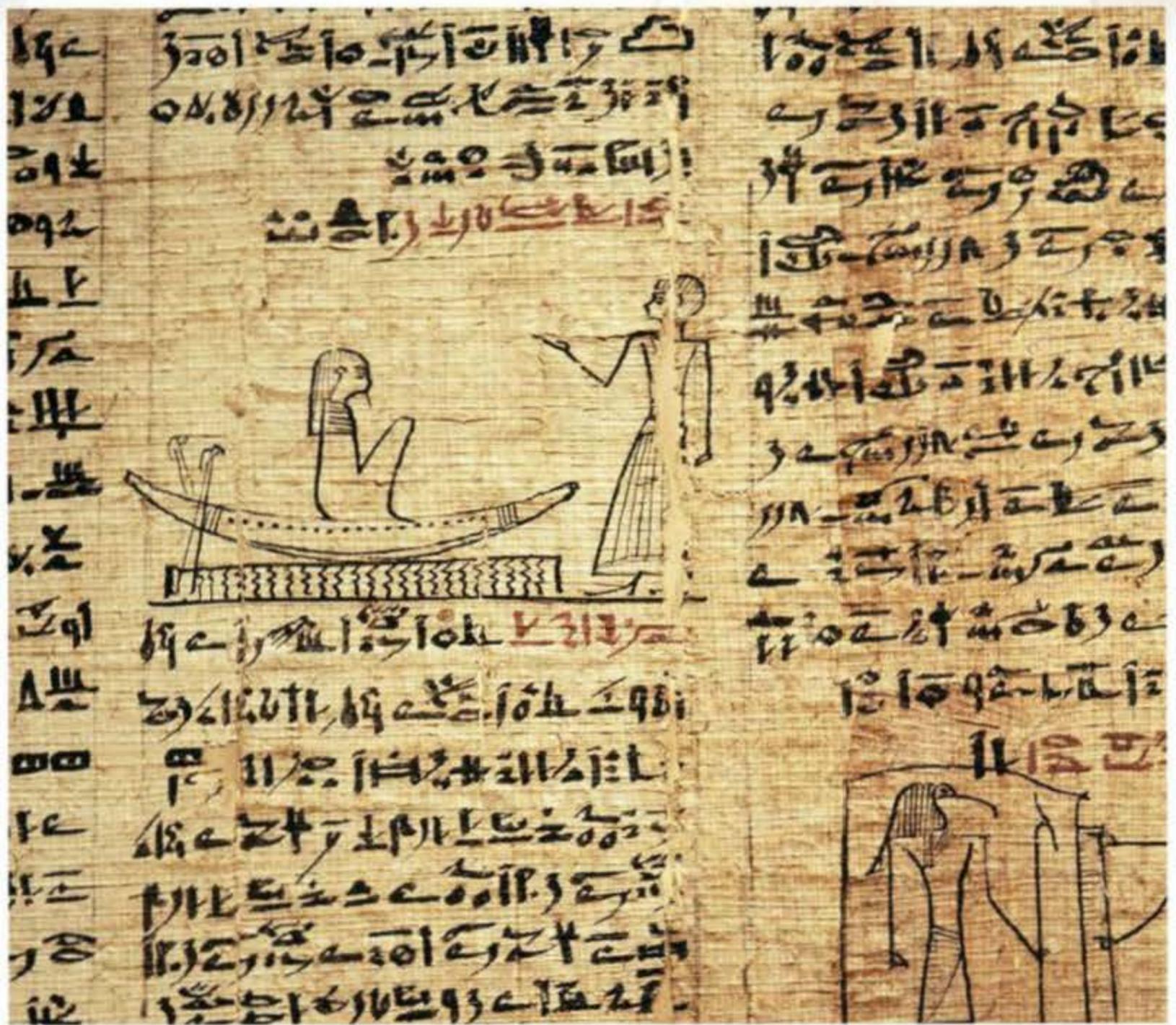
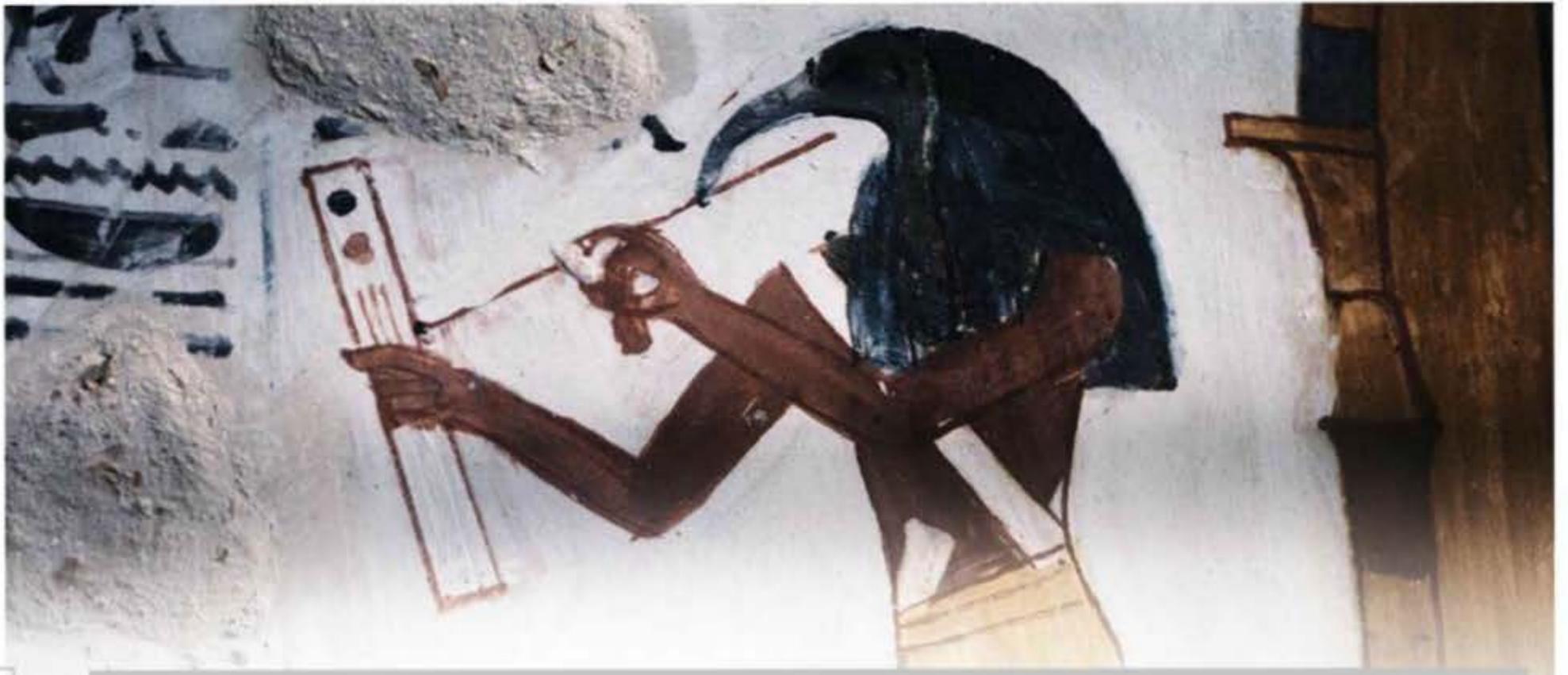
Apparu dès l'Ancien Empire, le hiéroglyphique est adapté au papyrus (Livre des Morts Khahapa, 323-30 av. J.-C.). Ci-contre, le dieu Thot, patron des scribes, tombe des Nobles, Louqsor.

# A leurs débuts, les hiéroglyphes notent des noms, titres et quantités

**P**remière forme d'écriture égyptienne, les hiéroglyphes ont une origine difficile à dater. Pendant longtemps, les historiens ont affirmé qu'ils étaient nés vers 3000 av. J.-C. avec la civilisation des grands pharaons qui ont unifié la vallée du Nil. La palette de Narmer, commémorant la conquête de la Basse-Egypte par Ménès, pharaon fondateur de la Haute-Egypte, serait alors le plus ancien document connu (3100 av. J.-C.). Mais, dans les années 1990, l'équipe de l'Institut allemand du Caire, dirigée par Günter Dreyer, découvre à Abydos des centaines d'étiquettes en ivoire gravées d'inscriptions, datées entre 3250 et 3150. S'agit-il déjà de hiéroglyphes ? Aucun doute, selon l'égyptologue Pascal Vernus, directeur d'études à l'École pratique des hautes études (EPHE). C'est même la preuve de l'existence d'une écriture égyptienne antérieure à la naissance de l'État pharaonique, à une époque où la vallée du Nil était parsemée de petits royaumes. Son confrère Dimitri Meeks, ancien directeur de recherche au CNRS, se montre plus dubitatif : « Certains signes forment des mots, d'autres non. Les animaux n'ont pas exactement la même forme que ceux des hiéroglyphes connus. Dès l'Égypte unifiée, en revanche, les signes renvoient à des noms royaux : ils sont prononcés, et relèvent par conséquent de l'écriture. La frontière est floue... » Elle l'est d'autant plus que la découverte d'Abydos, récente, fait encore l'objet de recherches qui permettront peut-être, à terme, de trouver un consensus.

Au début, donc, les hiéroglyphes ne désignent que des noms, des titres, des quantités. Le premier long texte, un document administratif, date de 2600 av. J.-C. ; les grands textes religieux ne paraissent qu'à partir de 2350, après huit siècles d'histoire égyptienne.

« Dans cette civilisation comme dans la civilisation mésopotamienne, l'écriture semble née d'un besoin pratique : comptable en Mésopotamie, cadastral en Égypte où les crues du Nil, déposant chaque année leur limon, brouillaient toutes les marques de propriété entre les champs et obligeaient à refaire un travail d'arpentage », précise Anne Zali dans *L'aventure des écritures : naissances*. (BNF, 1997). Sans elle, le pharaon ne peut déléguer ni transmettre ses ordres : l'écriture autorise l'émergence d'une société organisée sous l'égide d'un souverain unique et d'une administration centralisatrice. Elle n'est toutefois accessible qu'à une élite, composée de dignitaires, de prêtres et de fonctionnaires. Moins de 1% de la population est alphabétisée, soit quelques milliers de personnes pour l'Égypte. Et pour devenir scribe – veiller au cadastre, à la perception des impôts et à la prestation des corvées – douze années de formation sont nécessaires ! Car le système hiéroglyphique est particulièrement complexe. Figuratif, il se compose d'images provenant de l'univers égyptien : un lion, un faucon, des roseaux... Mais pour faire signe, ces choses du réel subissent trois contraintes : elles sont ramenées à la même taille (le faucon est aussi grand que le lion), rangées de manière harmonieuse et orientées en fonction du sens de lecture (le regard des êtres humains et des animaux est tourné vers le début du texte). Chaque hiéroglyphe peut alors avoir trois fonctions. Il peut être un idéogramme et représenter une idée : le dessin d'un chat désigne le chat, celui d'un collier est attribué à l'or. Il peut être un phonogramme : les voyelles n'étant pas encodées, il désigne une seule consonne – ces hiéroglyphes alphabétiques sont au nombre de 24 – voire plusieurs : comme si le dessin de chat désignait le son « ch ». Enfin, le hiéroglyphe peut être un déterminatif, un signe dépourvu de sens phonétique mais qualifiant le mot qui le précède : un nom d'étoile se termine par la silhouette d'une étoile.



Bien sûr, tous ces signes figuratifs ne sont guère faciles à manier. Afin de permettre une notation plus rapide, apparaissent deux écritures cursives, fondées sur des tracés simplifiés des hiéroglyphes. Pascal Vernus parle de « tachygraphie », d'écriture rapide. C'est d'abord le hiératique, utilisé dès l'Ancien Empire (2700-2600) pour les textes religieux comme les documents profanes, littéraires ou scientifiques. Puis vient le démotique, à partir du VII<sup>e</sup> siècle, qui connaît une large utilisation dans la vie quotidienne (du grec *demotika*, « écriture populaire ») et perd tout aspect figuratif. Ces deux écritures se tracent à l'encre sur des supports plus communs : papyrus, briques ou *ostraca* (débris de poteries). En parallèle, les hiéroglyphes subsistent mais sont réservés aux inscriptions sur les monuments et aux ornements. Ils sont gravés dans la pierre, en relief ou en creux, peints sur les parois des tombes, plus rarement sur des papyrus.

## Les signes du meilleur présage

Les Egyptiens maîtrisaient très tôt signes alphabétiques et écritures au tracé simplifié. Ils n'en ont pas moins préservé pendant près de trois mille ans, leur système compliqué. Abandonner ou réduire le nombre d'images n'était pas dans leurs préoccupations. Les hiéroglyphes s'imposaient pour leur beauté : lisibles dans plusieurs sens, ils s'adaptent aux supports, objets ou édifices. Mais cette écriture « sacrée » (du grec *hieros*) et « gravée » (*glyphein*) leur permettait avant tout de manipuler le réel.

Le hiéroglyphe ne figure pas seulement la parole, il est porteur de la réalité du monde et constitue, à ce titre, un mode d'action. Pascal Vernus relève ce « double jeu » de l'écriture égyptienne : « *Tout en notant visuellement ces énoncés, elle les connote.* » Dans les tombes, elle aide le mort à vaincre les périls du voyage dans l'au-delà. Inversement, les signes en forme de serpent ou de vautour sont décapités ou

mutilés, l'image étant susceptible de s'animer et d'attaquer le défunt. Les Egyptiens croyaient à l'efficacité magique des hiéroglyphes. Ils pensaient qu'ils pouvaient faire vivre ce qu'ils peignaient pour l'éternité : inscrire le nom du roi, c'était le rendre immortel.

L'écriture a donc une valeur performative : nommer, c'est faire exister. Dans les Textes des Pyramides, un rituel religieux inscrit dans les chambres funéraires des sépultures royales, le roi défunt proclame : « *Je suis le scribe du livre divin, j'énonce ce qui est et suscite ce qui n'est pas.* » L'écrit fait advenir ce qu'il exprime, le mot étant lié magiquement à la chose. Ecrire, recopier, c'est maintenir, reproduire et multiplier la vie. De 700 à 800 signes environ pendant la période dynastique, le répertoire passe à plusieurs milliers à l'époque gréco-romaine : on restitue aux dieux, en le glorifiant, ce qu'ils ont créé dans une infinie diversité. Au total, le nombre de signes employés dans l'écriture égyptienne se monte peut-être à quelques dizaines de milliers ! « *Il n'existe pas de limite logique au nombre de hiéroglyphes, mais seulement une limite mathématique : la civilisation pharaonique disparue ayant cessé de créer des caractères nouveaux* », souligne Dimitri Meeks, qui dirige actuellement le programme Dictionnaire Egyptien-Français à l'université Montpellier III. Un foisonnement lié à la conception que les Egyptiens se faisaient de l'écriture. Elle n'est pas œuvre humaine ; les scribes n'inventent pas de signes, ils copient la création et sont libres d'y puiser n'importe quelle inscription selon leur fantaisie. Théoriquement, tout peut servir de hiéroglyphe : une chose, un être, un objet mais aussi une activité ou un geste. L'écriture n'évolue pas, mais retrouve progressivement ce que la création contient. Elle recherche et débusque les mystères de l'univers, puis les explicite, les fixe dans la pérennité de monuments en pierre ou de matériaux durables. De la même manière, ajoute Dimitri Meeks, « *selon la conception égyptienne, l'écriture n'a jamais été inventée, elle a toujours existé ; c'est un don des dieux aux hommes* ». On comprend, dès lors, pourquoi il est si difficile de dater les débuts des hiéroglyphes...

**Rafaële Brillaud**

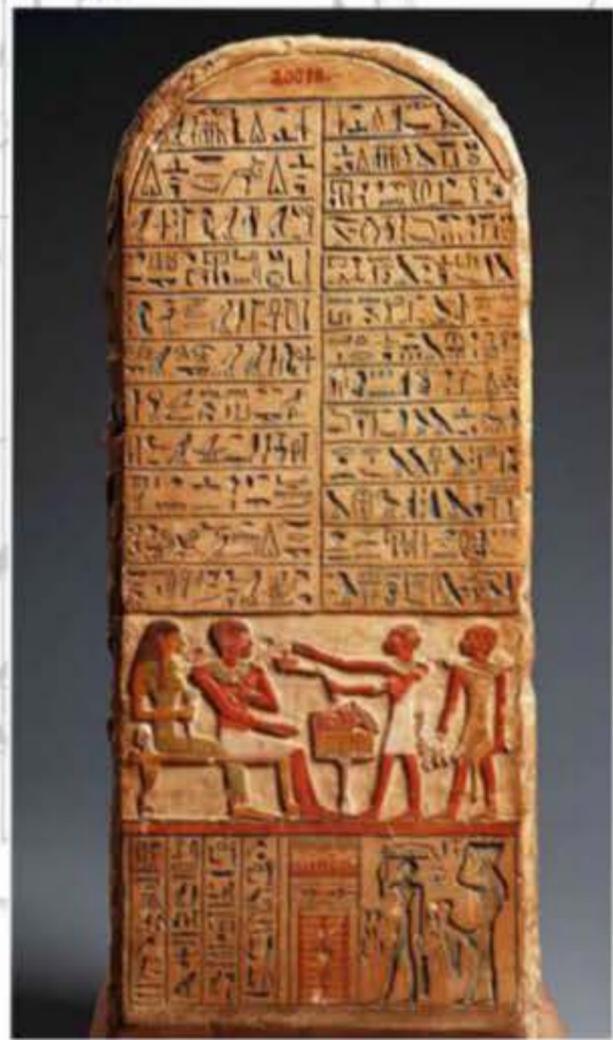
## L'os et l'ivoire

Le texte le plus ancien

Ce sont de petits carrés d'ivoire ou d'os, percés d'un trou et ornés de dessins, généralement un animal accompagné d'une plante ou d'un arbre. Une centaine de tablettes, ainsi recouvertes d'inscriptions, ont été exhumées de la poussière d'une tombe d'Abydos, à 500 km au sud du Caire, par l'archéologue Günter Dreyer et son équipe. Selon certains égyptologues, ce sont les plus anciens hiéroglyphes connus. L'écriture dans la vallée du Nil gagnerait alors un siècle et demi d'âge (elle daterait de 3250 av. J.-C. au lieu de 3100) et viendrait flirter avec la toute première écriture, apparue en Mésopotamie vers 3300 av. J.-C.

**R. B.**

Gravée dans la pierre, l'écriture hiéroglyphique accompagne les souverains dans leur dernier périple. Stèle funéraire d'Amenemhat I<sup>er</sup>, XII<sup>e</sup> dynastie.





L'écriture, pensait-on, n'a pas été inventée ; elle a toujours existé



Les hiéroglyphes, qui persistent jusqu'à une époque tardive, s'adaptent à leur support. (Sarcophage de Petosiris, IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.). Ci-contre, le nom de Séthi II, XIX<sup>e</sup> dyn., sur un fragment de jarre.)

Jean-Philippe Noël

« Je veux faire que tu aimes les écrits plus que ta mère (...), (la fonction de scribe) est plus importante que toutes les fonctions »\*, dit *La satire des métiers*.

Assis en tailleur, depuis 4 500 ans, le *Scribe accroupi* conservé au Louvre n'a rien perdu du hâle de sa peau, de son léger sourire et de la tranquille honnêteté de son regard. A l'instar des centaines de représentations de scribes découvertes dans des tombes, il souligne l'intérêt des Egyptiens pour « celui qui écrit. »

Dès l'Ancien Empire, (vers 2700-2200 avant notre ère), le pouvoir hautement centralisé prend appui sur une administration omniprésente. Et rien ne se passe qui ne soit l'objet d'un écrit.

Qu'il s'agisse de compter du grain ou d'assister le juge suprême, le scribe devient l'un des rouages les plus importants de la société égyptienne. Il gère l'arpentage des terres, et le recensement du bétail, dirige l'inventaire des institutions ou enregistre les actes juridiques.

« Vois, il n'y a rien de mieux que les écrits »\* dit le scribe Khéty à son fils dans *La Satire des métiers* (Nom donné à ce texte par les égyptologues dont le véritable titre égyptien est *Enseignement*), et d'ajouter :

« Il n'y a point de scribe dépourvu de nourriture »\*

Ce texte destiné à promouvoir la profession de scribe date du Moyen Empire (2050-1710 av. J.-C.), mais il est

surtout connu par les nombreuses copies faites dans les écoles. Ecoles qui ne semblent pas avoir été réservées à une élite, et l'administration a puisé nombre de ses effectifs parmi les classes moyennes.

Aux ambitieux de se hisser jusqu'aux plus hautes marches du pouvoir et, qui sait, devenir Scribe royal.

Parmi ses tâches lui incombera alors la rédaction de l'histoire officielle, souvent sous la forme de textes de propagande. L'un de ces plus célèbres récits reste la narration de la bataille de Qadesh qui voit s'affronter les armées hittites et celles de Ramsès II, vers 1275 av. J.-C. De ce qui fut une bataille sans vainqueur, le scribe Pentaour rédigera un poème épique louant la gloire

[Scribe : un

et le courage de son pharaon. Les rois eux-mêmes n'hésitent pas à se faire figurer un calame à la main et, dans la tombe du jeune Toutânkhamon, furent découvertes plusieurs palettes de scribe. Mais il s'agit de représentations symboliques les associant au Dieu Thot, patron des scribes. Et si plusieurs souverains passent pour avoir composé des *Enseignements*, ces textes sont l'œuvre de leurs scribes. Tout au long des 3 000 ans que dura l'Égypte ancienne, l'importance de l'écrit ne se démentit pas. Ainsi, longtemps après avoir élevé des pyramides, ceux qui momifiaient leurs morts pour leur offrir l'éternité écrivirent dans un papyrus du Nouvel

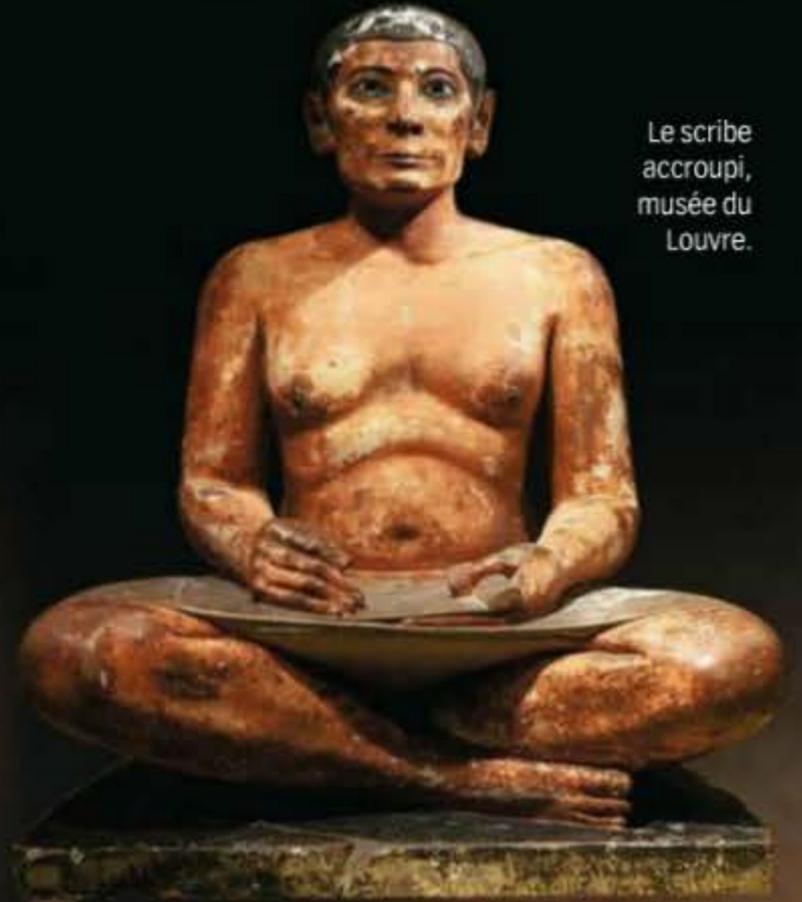
Empire (1550-1069 av. J.-C.) conservé au British Museum :

*« Un homme est mort  
Quand son corps est enterré  
Que toute sa famille gît sous terre  
Ce sont ses écrits qui conservent  
son souvenir  
Les parchemins sont plus utiles qu'une  
résidence, qu'une chapelle à  
l'Occident [une tombe]. Ils sont plus  
parfaits qu'une stèle, plus durables  
qu'un monument dans un temple. » ■*

*\* Traductions de Pascal Vernus, *Sagesses de l'Égypte pharaonique*, Paris, Imprimerie nationale, 2001.*

*Remerciements à Florence Maruéjol, égyptologue, Institut Khéops. Auteur de nombreux ouvrages dont le dernier paru Thoutmôsis III et la corégence avec Hatchepsout, *Pygmalion*, 2007.*

Le scribe accroupi, musée du Louvre.

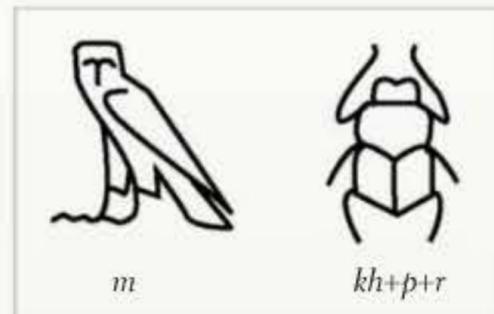
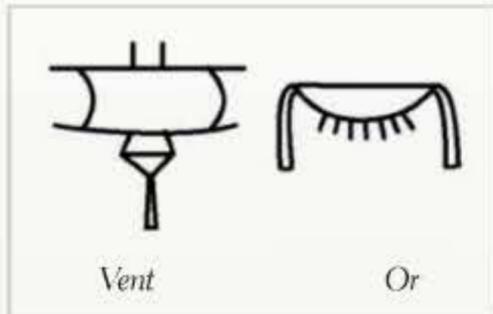
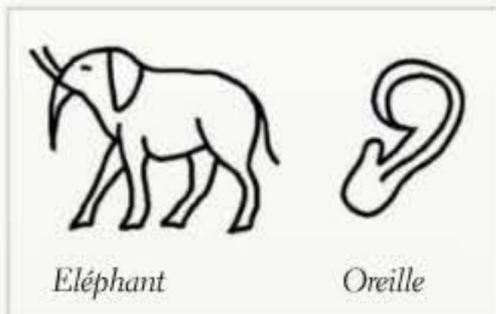


# *métier d'avenir]*



# Des signes et des mots égyptiens

- Les hiéroglyphes sont figuratifs



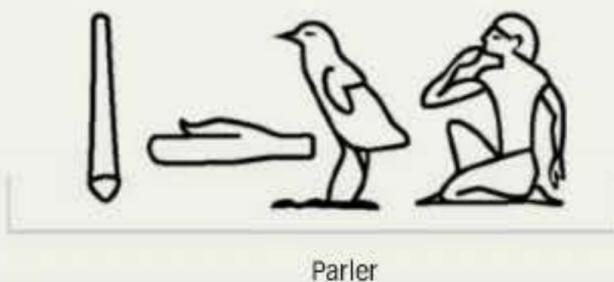
## Idéogrammes

Les hiéroglyphes sont des images qui désignent parfois ce qu'ils représentent, ce sont alors des idéogrammes. Le hiéroglyphe de l'éléphant signifie « éléphant » ; celui de l'oreille, « oreille ». Le sens peut procéder par métonymie : la voile gonflée signifie « vent » ; le collier, « or ».

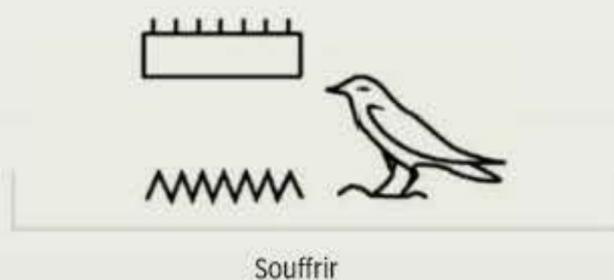
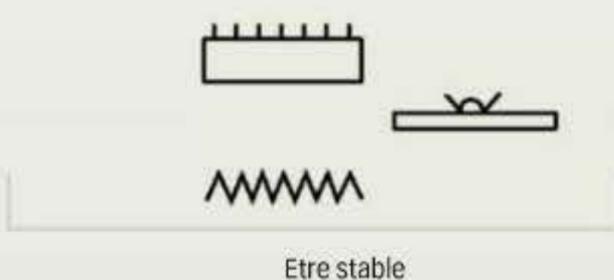
## Phonogrammes

Les hiéroglyphes peuvent désigner un son, ce sont des phonogrammes. Ils notent entre une et quatre consonnes. La chouette signifie « m » ; le scarabée (*kheper*), « kh+p+r ».

- Le rôle des déterminatifs

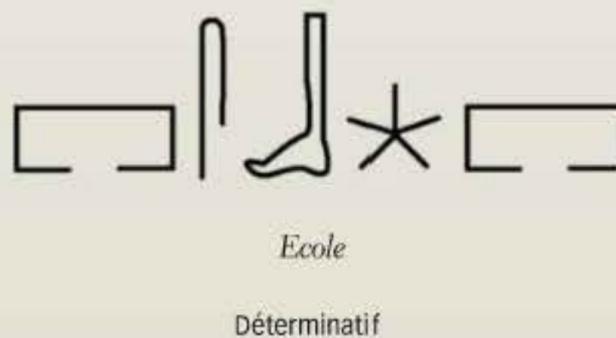
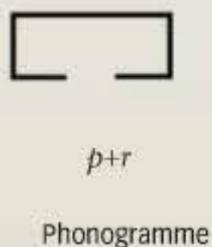


Un hiéroglyphe déterminatif indique dans quelle classe sémantique se range le mot qui le précède. Celui de l'homme portant sa main à la bouche détermine les mots ayant un rapport avec la bouche, comme « parler » ou « avoir faim ».



L'absence de voyelles rend les confusions possibles. La succession « m+n » signifie « être stable » ou « souffrir », selon qu'elle est suivie du rouleau de papyrus scellé (déterminant les mots abstraits) ou du moineau (le mal).

- Un même hiéroglyphe peut avoir trois fonctions



Un même hiéroglyphe peut remplir les trois fonctions, tel le hiéroglyphe du plan de maison. Idéogramme, il signifie « maison » ; phonogramme, il signifie « p+r » (comme *per*, « maison ») ; déterminatif, il désigne un édifice, ici une école.

• Pour faire signe, une image doit subir trois contraintes

L'écriture égyptienne n'a pas de ponctuation ni d'espace entre les mots. Seuls les noms de pharaons sont facilement identifiables, car ils sont enfermés dans un cadre appelé « cartouche ». Ici, les cartouches de Ptolémée (gravé notamment sur la pierre de Rosette) et de Cléopâtre, qui ont permis à Champollion de déchiffrer les hiéroglyphes.

Le hiéroglyphe est une image. Mais pour que cette image devienne un signe d'écriture, elle doit subir trois contraintes.

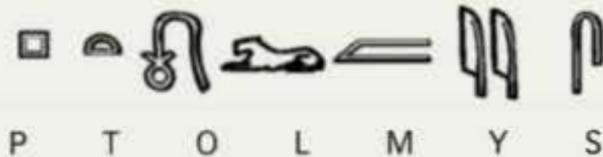
- Le calibrage : tous les signes ont la même taille, à l'exemple du lion et du vautour dans le cartouche de Cléopâtre.
- Le rangement : les signes ne sont pas alignés les uns derrière les autres (comme dans la simulation sous les deux cartouches), mais disposés harmonieusement.

• L'orientation : les signes regardent tous dans la même direction, à savoir vers le début du texte. Ici, les deux cartouches se lisent de gauche à droite.



Ptolémée

Cléopâtre



P T O L M Y S



K L E O P A T R A

• Le hiératique

Premier tracé simplifié des hiéroglyphes, il apparaît dès l'Ancien Empire (2700-2600). Cette écriture cursive, utilisée pour les textes religieux comme profanes – littéraires ou scientifiques –, se lit toujours de droite à gauche.

« Il est bon d'être corrigé à l'école »



• Le démotique

Second tracé simplifié ayant perdu tout aspect figuratif, il apparaît plus tardivement, vers le VI<sup>e</sup> siècle. Cette écriture cursive, employée dans la vie quotidienne (du grec *demotika*, « écriture populaire »), se lit toujours de droite à gauche.

« Qu'est-ce que tu dis? »



# L'écriture chinoise

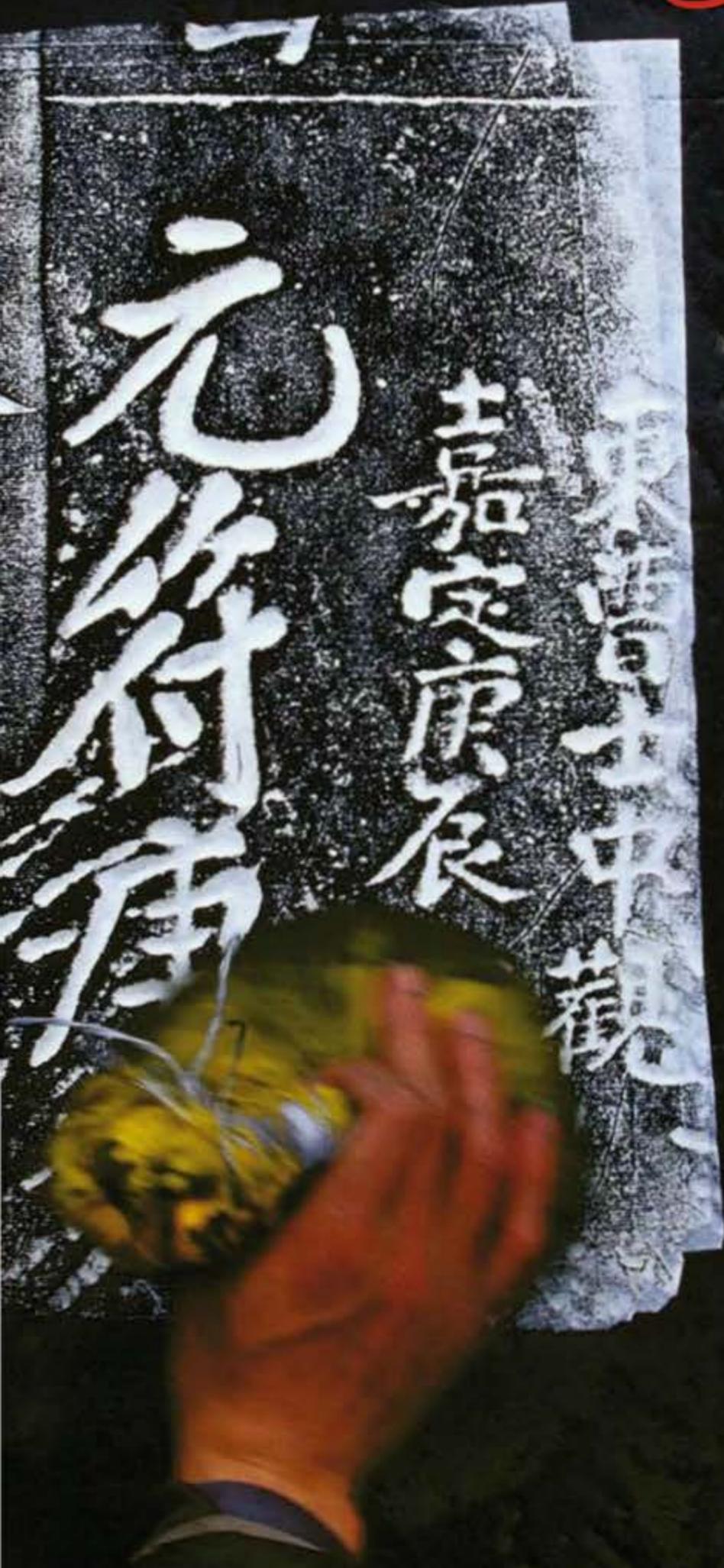
# Les secrets de

De toutes les cultures anciennes, la Chine est la seule qui ait conservé l'écriture des origines. Comment ces milliers de caractères, de plus de trois mille ans d'âge, ont-ils composé avec la modernité ?



ZENG NIAN (PRODUCTION) - GAMMA - HACHETTE PHOTOS-PRESSE - CALLIGRAPHIE KUMEMI RICHARD

# la longévité



# 立龍

Estampage d'anciens caractères chinois gravés sur le rocher Baiheliang dans la province de Chóngqing

# A

Aujourd'hui, la vigueur de l'écriture chinoise est telle que plus d'un milliard d'hommes et de femmes la pratiquent. Avec les systèmes alphabétiques, elle est l'un des deux types d'écriture qui se partagent le monde. Vieille de plus de trois mille ans, elle est la seule qui, des quatre grands foyers de l'écrit dans le monde antique, soit demeurée en usage. Fut-elle influencée par Sumer ou par l'Égypte ? Ou bien, le seul concept de la nécessité d'écrire fut-il porté, comme une graine, à travers les plaines d'Asie centrale pour finir par germer et prendre racine en Chine ? Il n'existe pas de réponse. Toujours est-il que l'écriture chinoise

datent que du XIV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (voir l'encadré). Or, il s'agit déjà de l'écriture structurée d'une langue au vocabulaire diversifié et aux énoncés grammaticalement articulés. Plusieurs milliers de caractères différents ont ainsi pu être dénombrés. Ils sont gravés sur des carapaces de tortues ou des os de bovidés, creusées d'alvéoles, qui avaient été soumises à la chaleur à des fins divinatoires. Qu'une telle fonction ait pu donner naissance à l'écriture chinoise est une idée qui, aujourd'hui encore, continue d'avoir cours. Cependant, parmi les centaines de milliers de fragments retrouvés, seuls 10% portent de pareilles inscriptions, gravées une fois l'acte divinatoire achevé.

Viviane Alleton, linguiste et sinologue, directrice d'études à l'EHESS (Ecole des hautes études en sciences sociales) et auteur de *L'écriture chinoise. Le défi de la modernité* (2008), explique : « Ces inscriptions sont l'enregistrement a posteriori du processus de divination. Elles n'ont pas, comme on le prétend souvent, une fonction directement oraculaire. Enfin, le fait que l'on identifie des mots grammaticaux et que l'on puisse décrire la grammaire de ces textes prouve qu'il s'agit bien de l'écriture d'une langue réelle et non d'une simple notation mnémotechnique. » Or si le tracé de ces signes a considérablement évolué au cours des âges, ils sont, dans leur principe et dans leur structure, assez semblables à ceux utilisés de nos jours. « Sur les cinq mille caractères différents qui ont été répertoriés, on peut indiquer avec certitude le sens de près de la moitié d'entre eux, raconte Viviane Alleton qui poursuit : « ... Au stade actuel, on parvient à lire 60 à 70% des énoncés complets ! ». Ces objets rituels, des *jiaguwen*, sont revêtus de la plus vieille écriture chinoise que nous possédions. Or le caractère élaboré de celle-ci et le fait que des

## Une bonne partie des plus vieux caractères conserve un sens

demeura, tout au long de son histoire, l'un des piliers sur lequel se fondait un empire.

L'histoire de son invention a inspiré de nombreux récits légendaires. Selon l'un d'eux, l'inventeur serait le mystérieux historiographe Cangjie qui, il y a quatre mille sept cents ans, aurait vécu sous le règne du mythique empereur jaune Huang Di. Cependant, aucune découverte archéologique n'est, à ce jour, venue confirmer une telle origine. En effet, les plus anciens éléments connus d'une véritable écriture chinoise ne

lué au cours des âges, ils sont, dans leur principe et dans leur structure, assez semblables à ceux utilisés de nos jours. « Sur les cinq mille caractères différents qui ont été répertoriés, on peut indiquer avec certitude le sens de près de la moitié d'entre eux, raconte Viviane Alleton qui poursuit : « ... Au stade actuel, on parvient à lire 60 à 70% des énoncés complets ! ». Ces objets rituels, des *jiaguwen*, sont revêtus de la plus vieille écriture chinoise que nous possédions. Or le caractère élaboré de celle-ci et le fait que des

Or le caractère élaboré de celle-ci et le fait que des

# 龍



Cangjie, personnage légendaire doté de quatre yeux, aurait inventé les caractères chinois au XXVII<sup>e</sup> s. av. J.-C.

### Le puits des inscriptions

Le texte le plus ancien

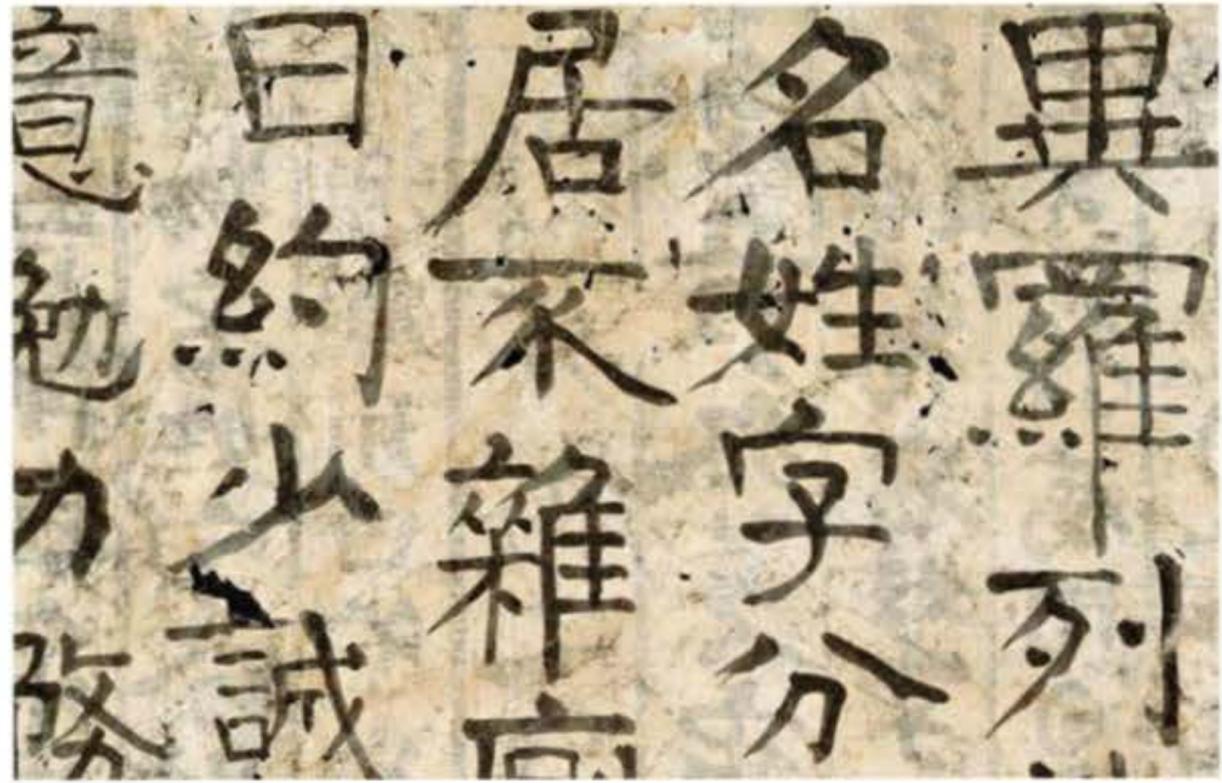
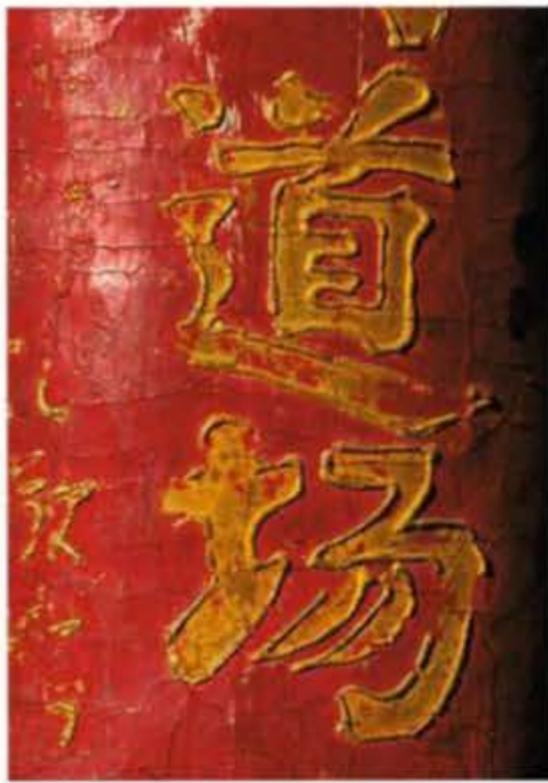
En 1898, manipulant d'antiques fragments d'os et de carapaces de tortue destinés à la pharmacopée chinoise, deux lettrés auraient identifié d'étranges inscriptions. Celles-ci semblaient venues du fond des âges. C'est de cette façon qu'en Chine, se raconte la découverte des plus anciennes traces d'écriture. Remontant au XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, elles proviennent d'un puits mis au jour par la crue d'une rivière proche de la ville de Anyang, dans la province du Henan. Or ce gisement est d'une richesse étonnante car, depuis plus de cent ans, on y a découvert des milliers de fragments semblables.

L. C.

RAFFAEL - LEEIMAGE - BN PARIS / R. BURRI - MAGNUM PHOTOS



L'usage du pinceau demeure largement répandu en Chine.



# Plusieurs langues mais une seule écriture dans toute la Chine

cultures néolithiques développées l'aient précédée, semblent indiquer que ces *jiaguwen* seraient l'aboutissement d'un long processus. L'écriture chinoise pourrait donc avoir beaucoup plus que trois mille quatre cents ans. Cependant, là encore, aucune découverte archéologique n'est venue confirmer, à ce jour, une telle hypothèse.

## Ni idéographique ni pictographique

Or les *jiaguwen* sont de presque deux mille ans postérieurs à l'écriture cunéiforme des Sumériens. Celle-ci – ou bien les hiéroglyphes d'Égypte – aurait pu, il est vrai, traverser l'Asie centrale par laquelle tant de techniques ont circulé. Cependant, la remarquable correspondance de l'écriture chinoise ancienne et de la langue chinoise, rejette fortement l'idée d'une telle influence. Il faut considérer l'originalité de cette écriture, souvent perçue à tort comme idéographique ou pictographique. L'idéogramme est un signe expri-

mant une idée tandis que le pictogramme exprime une image. Or l'écriture chinoise ne ressort ni de l'un ni l'autre de ces systèmes. Il suffit pour s'en assurer de mettre une personne ignorant le chinois en présence de ces caractères. Sans apprentissage, celle-ci ne pourra en identifier aucun.

Une autre tentation est forte : celle de vouloir analyser dans un caractère la juxtaposition de ses éléments en fonction d'une étymologie supposée. Par exemple, le caractère « *xiu* » (se reposer) regroupe le caractère « *ren* » (homme) et le caractère « *mu* » (arbre, voir p. 118). Un homme sous un arbre peut évoquer le repos et c'est là un excellent moyen de mémoriser ce caractère. Cependant une personne ignorant cette signification aurait pu, tout aussi bien, en déduire qu'il était question de pluie, d'ombre, de canicule ou bien de cueillette. D'ailleurs, dans le chinois d'aujourd'hui, le caractère « *ma* », cheval, se retrouve au sein de près de soixante-dix autres caractères plus élaborés qui n'ont pas nécessairement de relation avec le cheval. « *C'est pourquoi il faut se garder d'introduire une rationalité qui n'a pas sa place dans les écritures* » tient à préciser Viviane Alleton qui explique que le terme d'idéogramme, « cette chimère », trouve son origine dans une vision idéalisée, élaborée par les penseurs du XVII<sup>e</sup> siècle. Son emploi est impropre mais il est demeuré dans le langage courant et certains spécialistes lui préfèrent le terme de « sinogrammes ». Cependant, la solution neutre et intelligible de tous consiste à ne parler que de « caractères chinois ».

Pourtant l'usage de ces caractères ne s'est pas toujours limité à la seule Chine. En effet, dès les premiers siècles de notre ère, il a gagné le Vietnam, la Corée et le Japon. Si aujourd'hui le Vietnam utilise un alphabet de type latin, la Corée perpétue les caractères

## • L'ÉCRITURE CHINOISE AUJOURD'HUI

**D**epuis que l'écriture chinoise existe, près de 80 000 caractères auraient été créés. Mais actuellement les dictionnaires d'usage n'en comptent que 9 000. Il suffit cependant de n'en connaître que 2 000 pour comprendre les ouvrages de vulgarisation, et 5 000 pour l'ensemble des publications. En 1958, la République populaire initie une réforme qui aboutit à la simplification de plus de 1 700 caractères. Celle-ci n'est appliquée ni à Taiwan, ni par les Chinois d'outre-mer. A cette même époque, un nouvel alphabet phonétique utilisant les lettres latines, le *pinyin*, est voué à remplacer les caractères chinois. Il se heurte à l'insoluble problème de la diversité linguistique et demeure, aujourd'hui, cantonné à un rôle de notation phonétique pour l'apprentissage de l'écriture. Il apparaît, en effet, que l'élévation du niveau d'éducation des masses ne souffre nullement de l'usage des caractères chinois. Et ceux-ci, parfaitement intégrés dans les systèmes d'ordinateurs, ne semblent plus guère menacés. L.C.

< Qu'ils se trouvent sur la colonne antique d'un temple du Shanxi (à g.), ou sur le fragment d'un texte littéraire des premiers siècles (à dr.), les caractères chinois ont peu changé au cours des âges.

> Des signes pictographiques composent les pages de ce manuscrit d'écriture shui, dans la province du Guizhou.



## • LE SAUVETAGE DE L'ÉCRITURE DES SHUI

**V**oisins du Yunnan, les montagnes sauvages de la province du Guizhou, dans le sud-ouest de la Chine, recèlent l'un des tout derniers vestiges d'une écriture ancienne demeurée en usage. Il s'agit de celle du peuple shui, une minorité ethnique chinoise dont les membres seraient environ 400 000. Jusque récemment, cette écriture rustique s'était transmise de génération en génération au sein même des villages. Pour les Shui elle demeurait le reliquaire de leur culture. Mais, consignée sur de rares manuscrits, elle n'était plus guère utilisée que par les chamanes. Ce qui la faisait considérer comme pratiquement éteinte. Cependant l'idée est venue de vouloir préserver cette « écriture-fossile » en intégrant ses 473 caractères au logiciel d'un ordinateur. C'est ainsi qu'aujourd'hui, il est devenu possible d'écrire en shui en tapant sur un simple clavier chinois.

L. C.

tères chinois tout en leur préférant son propre système alphabétique. Quant au Japon, il est parvenu à fondre ceux-ci dans une combinaison complexe mettant en jeu trois modes d'écritures différentes (voir l'article suivant).

Il n'en demeure pas moins que, dans nos imaginaires, le mystère de beaux signes exotiques, aux lignes noires se courbant avec élégance à la surface d'un papier de riz, est indissociable de l'image de l'Empire du milieu. D'ailleurs, dans celui-ci l'écriture « correcte » était l'un des impératifs requis pour les candidats aux examens mandarinaux. Ces épreuves, qui ont eu cours pendant treize siècles jusqu'en 1905, avaient pour but de sélectionner, dans la population, les hommes appelés à constituer la bureaucratie d'Etat. En effet, il fallait que lois et décrets administratifs soient parfaitement compris aux quatre coins de l'empire, doté d'un territoire immense et d'une mosaïque d'ethnies et de parlers.

### Le bagage du scribe

Il faut savoir qu'aujourd'hui ce qui est désigné comme la langue chinoise est, en fait, constitué par un ensemble de « dialectes », véritables langues, dont le cantonais ou le wu parlé à Shanghai. La proximité de ces parlers pourrait être comparée à celle des langues latines en Europe. L'intercompréhension orale est impossible. Cependant l'écriture du mandarin, la langue officielle de Pékin enseignée à tous les écoliers, est la seule en usage dans toute la Chine. Ainsi, si la parole officielle n'est pas intelligible de tous, l'écrit l'est sans ambiguïté aucune.

C'est pour cette raison que les gouvernants ont toujours eu soin de normaliser l'écriture. Ce que fit, dès le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, l'empereur Qin Shi Huang di, bien connu pour sa célèbre armée posthume

de soldats de terre cuite. Une de ses décisions impériales fut de faire composer un manuel contenant, les 3000 caractères que tout scribe de l'empire devait être capable d'employer. L'empereur n'hésita pas à ordonner de brûler tous les livres contenant les graphies « corrompues » des royaumes anciens. On ne sait si la diversification des écritures, dans ces principautés constituant la Chine d'alors, lui dicta une mesure aussi radicale. Cependant la tradition alliant pouvoir impérial et écriture chinoise a perduré. En 1716, l'empereur Kang Xi fit compiler un monumental dictionnaire ne comportant pas moins de 47 043 caractères différents. Bien après cette période, le pinceau continua de demeurer le symbole du pouvoir. Ainsi au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, Mao Zedong, s'inscrivant dans une tradition issue d'un passé très lointain, calligraphia-t-il, de sa propre main, les caractères du *Quotidien du Peuple*. Aujourd'hui encore, la première page de cet organe officiel de presse est ornée de la calligraphie du Grand Timonier.

Lionel Crooson

# 龍

### [[[ à lire ]]]

- Viviane Alleton, *L'écriture chinoise. Le défi de la modernité*. Albin Michel, 2008.
- Viviane Alleton, *L'écriture chinoise*. PUF, 2005.

# Des signes et des mots chinois

- Écriture du signe **XIANG** **想** « penser, vouloir »

	一	十	才	木	木
木	相	相	相	相	想

想

想

À la différence des lettres de l'alphabet latin qui s'écrivent sur une ligne horizontale fictive, les caractères chinois prennent place dans une suite de carrés. Imaginaires ou bien imprimés sur les pages des cahiers, ceux-ci donnent une régularité à leur graphisme complexe. L'exécution des traits, droits ou bien fléchis, se fait selon un ordre précis. C'est en fonction de leur nombre (ici treize) que ces caractères sont classés dans certains dictionnaires.

- Caractères

Shang modernes

人	人	ren	homme
女	女子	nǚ	femme
子	子	zǐ	enfant
齿	齿	chǐ	dent

- Lecture d'une phrase

women xie  
我们写  
nous écrire

Il est difficile, voire impossible, d'identifier en fonction de leur forme la signification des premiers caractères chinois, vieux de plus de trois mille ans (époque Shang). Cependant, leur proximité avec des caractères contemporains, ou des graphies anciennes, permet de déterminer le sens de près de la moitié d'entre eux.

• Système de clés

« huang »

皇  
Souverain  
(élément phonétique)

煌  
clé « feu »  
-> brillant

蝗  
clé « bestioles »  
-> Sauterelle

凰  
clé « table basse »  
-> Phénix femelle

遑  
clé « marcher »  
-> se dépêcher

鯉  
clé « poisson »  
-> Esturgeon

魚  
Poisson  
(graphie traditionnelle)

« ma »

馬  
Cheval  
(élément phonétique)

瑪  
clé « jade »  
-> agate

碼  
clé « pierre »  
-> poids / chiffre

媽  
clé « bestioles »  
-> fourmi

媽  
clé « femme »  
-> mère

嗎  
clé « bouche »  
-> terme interrogatif

鱼  
Poisson  
(graphie simplifiée)

« yao »

堯  
(élément phonétique)

僥  
clé « homme »  
-> jiao = heureusement

澆  
clé « eau »  
-> jiao = arroser

曉  
clé « soleil »  
-> xiao = aurore

饒  
clé « métal »  
-> nao = cymbales

繞  
clé « soie »  
-> rao = enrouler

Un même caractère (huang = souverain) peut entrer dans la composition d'autres caractères, en déterminant la prononciation et en modifiant le sens. L'élément associé (la clé) permet de distinguer ces quasi-

homophones en indiquant le domaine concerné (eau, feu, femme...). Le même cas se retrouve dans la deuxième rangée avec le caractère « ma » (cheval). Dans la troisième rangée, l'élément phonique « yao »

détermine uniquement la prononciation de la fin de chaque caractère. C'est grâce aux clés et au nombre de traits qui le constituent qu'on peut faire une recherche dans un dictionnaire.



« Nous écrivons tous correctement les caractères chinois »

hanzi

dou

xie

de

hen

zhengqi

汉字都写得很整齐

caractères chinois

tous

écrire

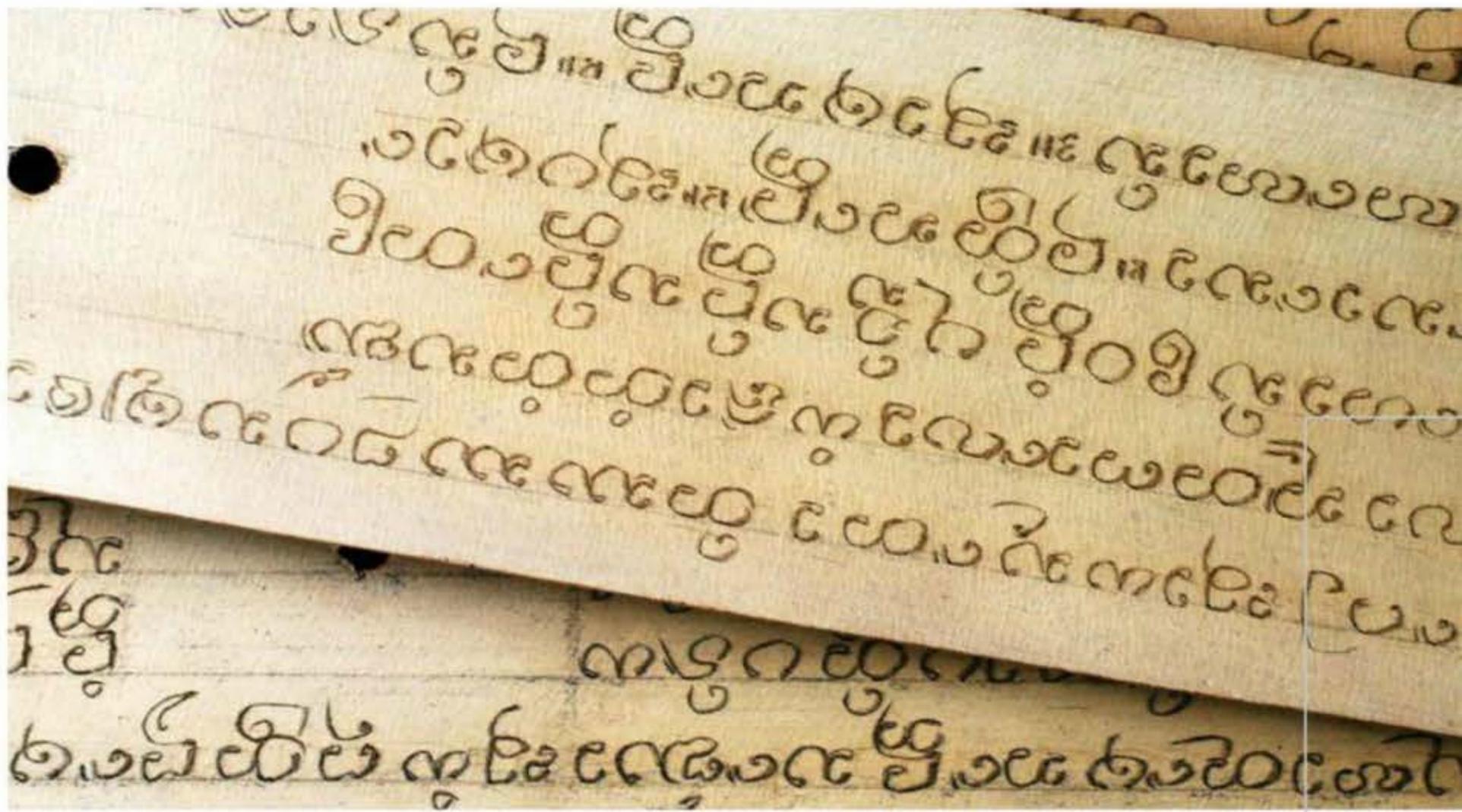
tout à fait

correctement

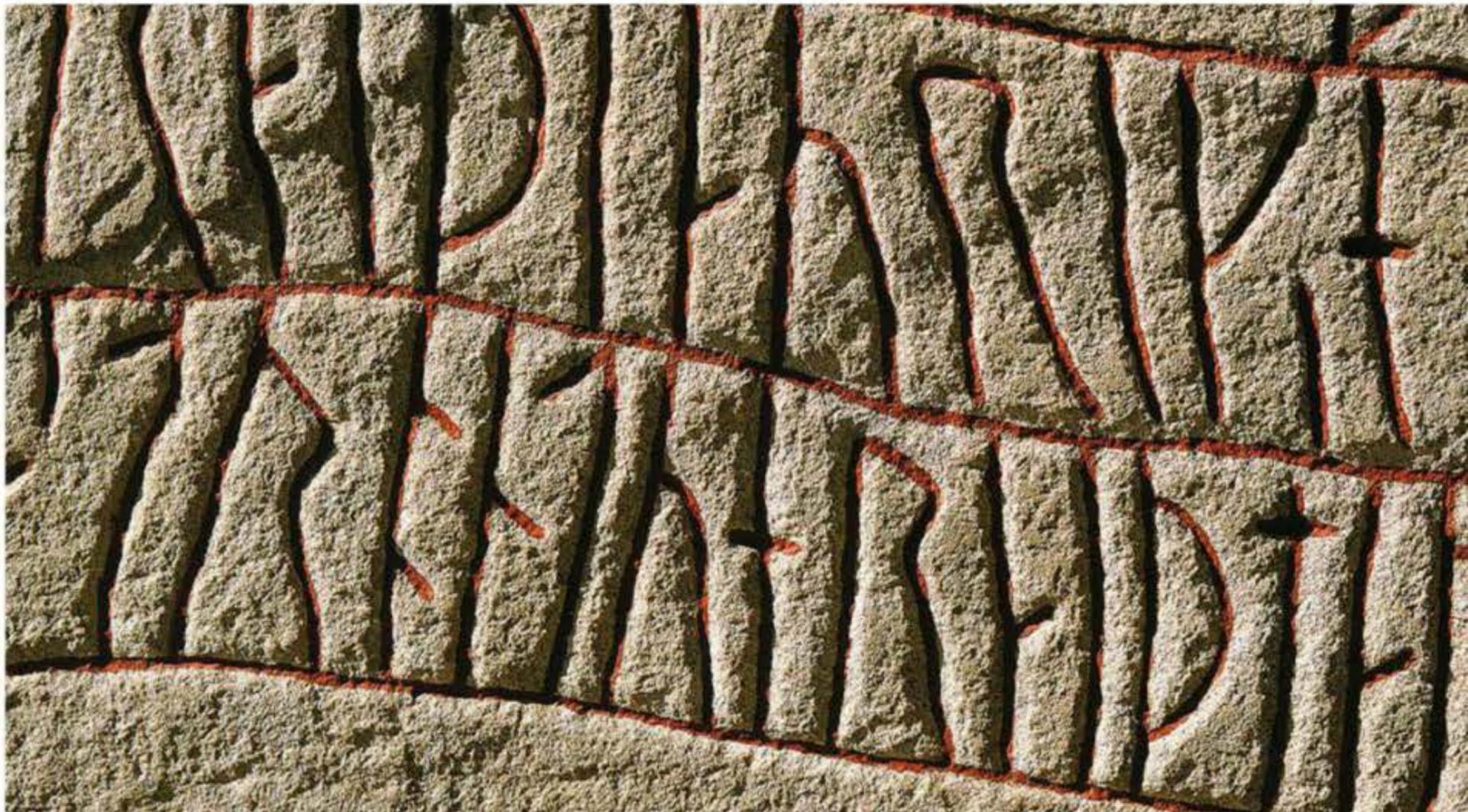
• Combinaison de caractères : « un homme sous un arbre »

Le caractère « ren » (homme) combiné avec le caractère « mu » (arbre) forme le caractère « xiu » (se reposer). Imaginer un homme se reposant sous un arbre facilite la mémorisation. Sans apprentissage, il aurait cependant été impossible de deviner cette signification.

人 + 木 = 休  
homme                      arbre                      se reposer



# Quand la matière



Gravée sur de la pierre, cette écriture runique (Scandinavie) remonte au IX<sup>e</sup> siècle de notre ère.



Palette de scribe (tombe de Toutânkhamon), XIV<sup>e</sup> s. av. J.-C. Calames d'Égypte, VI<sup>e</sup> s.

# signe la forme

Qu'il s'agisse de pierre, d'argile, ou de bambou, le support de l'écriture n'est pas neutre. Il influence de manière plus ou moins forte les signes d'écriture qui sont apposés sur lui.

Les hommes ont écrit sur à peu près tous les supports qui leur tombaient sous la main : pierre et bois un peu partout, mais aussi omoplates de bovidés, écailles de tortues, sable, cailloux, os humains...

Dans l'Espagne wisigothique ou dans l'Irlande médiévale, on a rédigé des documents sur des lames d'ardoise. En Russie, de nombreuses écorces de bouleau gravées furent retrouvées dans la région de Novgorod. Jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle, ce support a concurrencé avec succès le papier. En Chine on a écrit sur de la soie avant le papier. Mais les documents les plus courants étaient rédigés sur du bambou. En Inde continentale, on a mis au point des livres constitués de feuilles de palmier (appelés *ôles* par dérivation d'un



Avec élégance, le linteau de Sesostris III joue sur les échos entre les hiéroglyphes et les représentations du pharaon.

mot tamoul) à la forme rectangulaire caractéristique. Ces feuilles de 25 à 60 centimètres de long étaient incisées avec un stylet métallique, puis encrées. Ensuite elles étaient percées d'un, deux ou trois trous, et attachées ensemble par un fil. Dans *L'histoire de l'écriture* (Flammarion) dirigée par Anne-Marie Christin, le spécialiste du monde indien et iranien Georges-Jean Pinault souligne que cette disposition a durablement imprégné les esprits : au point que les livres composés avec d'autres matières (planchettes de bois de peuplier ou feuilles de papier) ont à leur tour imité la disposition des livres en feuilles de palmier...

Pendant longtemps les théoriciens ont négligé le support sur lequel l'écriture était apposée. L'essentiel semblait résider dans la démarche mise en œuvre par l'esprit humain. Le support était considéré comme accessoire et contingent. « Cette conception est sans doute liée à notre culture, qui a été façonnée par le système alphabétique, le premier à avoir rompu les liens qui renaient jusqu'alors toutes les écritures à leur support » souligne Anne-Marie Christin, fondatrice du Centre d'étude de l'écriture et de l'image. Pour elle, le support doit être considéré comme un acteur à part entière dans la genèse de l'écrit, dans la mesure où « la surface de ce support à la fois détermine le spectacle apparent des signes et incite à les interroger ».

L'écriture est par conséquent selon elle « un métissage », qui doit autant à l'image (donc au support) qu'au langage. « On ne peut manquer de remarquer que dans toutes les civilisations, manger un document écrit a une valeur magique » relève-t-elle.

Cette influence du support de l'écriture se joue à plusieurs niveaux.

## Un mariage pour la forme

En premier lieu, il faut remarquer que le support « résiste ». Il possède un certain degré de dureté, de plasticité ou de fragilité dont l'écriture ne peut faire abstraction : on ne fait pas de la calligraphie sur de la pierre, et l'on n'écrit pas sur du papier avec un poinçon ou un burin. Chaque matériau induit donc un type d'outil privilégié (le calame, le stylet, la plume d'oie, le pinceau...) qui va conditionner à son tour la forme de l'écriture.

L'évolution de l'écriture cunéiforme est un bon exemple de cette interaction entre le support, l'outil, et l'écriture. Le calame utilisé sur les tablettes d'argile était un roseau dont le bout était à l'origine pointu ou arrondi. Puis, il a subi une modification : on l'a taillé en biseau. Dès lors, dessiner des lignes courbes est impossible. Il est en revanche aisé de tracer des lignes droites, en forme de coins, en appuyant le calame sur l'argile humide. Par conséquent, souligne Jean-Jacques Glassner, directeur de recherche au CNRS, spécialiste du monde mésopotamien, « L'écriture cunéiforme naît de la meilleure adéquation du calame à l'argile du support : elle épouse son aspect cunéiforme pour des raisons contingentes ».



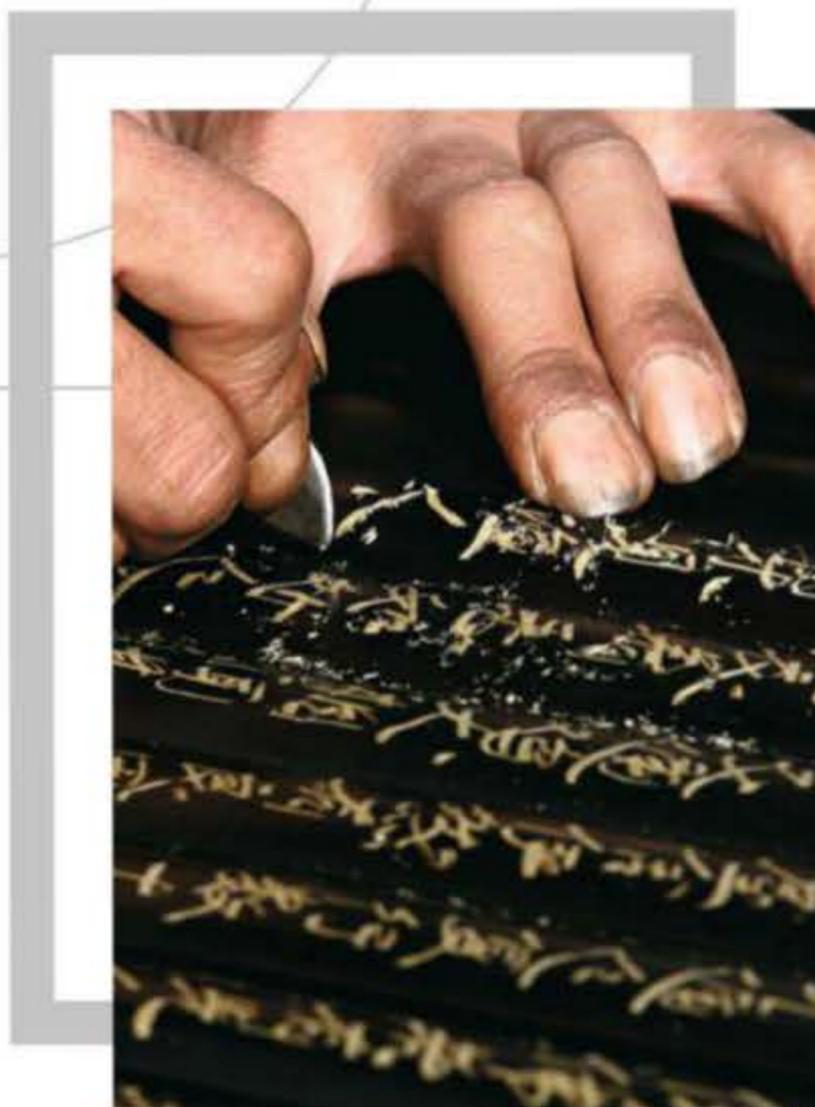
En Chine, les premiers caractères d'écriture apparaissent sur des écailles de tortue ou des ossements utilisés pour la divination (ci-contre.)

# Une alliance faite pour durer : la pierre et les hiéroglyphes

En raison des spécificités du matériau qui le constitue, le support conditionne donc certaines formes d'écriture. Mais le support a aussi une dimension symbolique. Ecrire patiemment sur de la pierre n'a pas la même signification que tracer à la va-vite des signes sur des tessons de poterie. La pierre, destinée à durer, est particulièrement adaptée à un usage monumental et sacré de l'écriture.

L'exemple de l'Égypte antique fait ressortir cette dimension. À côté de l'écriture hiéroglyphique, les Égyptiens pratiquent deux écritures cursives (c'est-à-dire qui courent sur le support), le hiéroglyphique et, plus tard, le démotique (VII<sup>e</sup> siècle). Le hiéroglyphique adapte et simplifie l'écriture hiéroglyphique. Ce fut notamment l'écriture de l'administration et des transactions commerciales, mais aussi de certains documents de nature littéraire et religieuse. La plupart des historiens sont d'accord pour dire qu'elle est née peu de temps après l'invention des hiéroglyphes. Dès la V<sup>e</sup> dynastie (vers -2500) les deux systèmes coexistent. Il faut par conséquent expliquer pourquoi l'écriture hiéroglyphique, si lourde, si lente, si peu commode a été maintenue.

La réponse que donne Pascal Vernus, spécialiste de l'Égypte ancienne, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, tient à la « symbiose raffinée » que cette écriture hiéroglyphique entretient



Le support conditionne l'outil, et par là même la forme de l'écriture. Calligraphie chinoise sur bois à l'aide d'un stylet.



# Avec l'apparition du parchemin le texte s'ordonne et se hiérarchise

avec son support. En effet, les hiéroglyphes, à cause de leur dimension picturale, permettent des jeux très subtils avec le support, notamment quand celui-ci est associé à des statues. Pascal Vernus donne un exemple de cette symbiose, en décrivant le linteau de Sésostris III. Les signes ont été choisis pour souligner visuellement l'axe central, ce qui crée un effet de symétrie très réussi. On trouve trois fois le signe qui signifie « vie ». Au cœur du monument de Sésostris III, encadré par les statues du pharaon, se trouve donc « la vie » : on entrevoit la richesse des significations permises par ce jeu entre les hiéroglyphes et le monument.

## Les craquelures forgent le caractère

Parfois l'importance du support va encore plus loin, quand il est à l'origine de l'écriture elle-même. C'est ce qu'on observerait dans le cas de la Chine. Cette thèse (réfutée par certains spécialistes) est défendue notamment par Léon Vandermeersch, professeur émérite à l'École pratique des hautes études. Ce spécialiste de l'écriture et de la civilisation chinoise pose un lien direct entre le support de la divination et la naissance de l'écriture.

La divination avait en Chine une importance considérable. Aucune décision importante ne se prenait sans elle. Les instruments de cette divination étaient les omoplates ou les écailles de tortue. Pourquoi des tortues ? « Dans la tradition chinoise, la tortue est à l'image de l'univers : sa

*carapace ventrale est plate comme la terre, sa carapace dorsale voûtée comme le ciel »* explique Léon Vandermeersch.

La divination consistait à préparer de petites alvéoles dans l'écaille de tortue, avant d'appliquer un tison. Cela entraînait des fissurations en forme de « T » couché dont les Chinois interprètent les moindres nuances... Au fil des siècles, la divination s'est perfectionnée. Au XIV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ sous la dynastie des Chang, elle arrive à maturité. « Ils ont affiné leurs procédures au point de parvenir à une standardisation des formes que pouvaient prendre les fissurations. A chaque forme correspond une signification. » relève-t-il.

Au même moment apparaissent les premières graphies, écrites elles aussi sur des omoplates ou des écailles de tortue. « Les spécialistes ont voulu constituer des bases de données pour améliorer les procédures de divination. Ces signes sont donc le commentaire de la divination. Ils disent par exemple : à tel jour, sur tel sujet a eu lieu une divination. Et voici ce qui s'est ensuivi... » analyse Léon Vandermeersch.

Ces premières graphies sont des signes abstraits. « Par exemple, les binômes du calendrier sexagésimal, servant à enregistrer la date cosmique de la divination, qui est un paramètre essentiel, sont des signes non figuratifs, tout à fait analogues aux craquelures divinatoires... » précise-t-il. Ensuite seulement, certains pictogrammes furent intégrés



dans l'écriture. L'écriture naîtrait donc en Chine comme « *un instrument auxiliaire de la divination* ». Et la forme des signes fut déterminée par le premier support de la divination, les écailles de tortue.

Dans un autre ordre d'idée, il faut souligner que le support agit sur les usages ou les pratiques de l'écriture. Le passage du papyrus au parchemin, puis au papier est très significatif.

## Vers l'affranchissement de l'écriture

Dans l'Antiquité, on utilise le papyrus, qui se présente principalement sous forme de rouleau (ou *volumen*) de plusieurs mètres de longueur que l'on déroulait à deux mains. Les poèmes homériques furent écrits sur ce support. En général, on collait avec de la pâte d'amidon une vingtaine de feuilles à la suite. Le papyrus avait une caractéristique importante : on ne pouvait écrire que sur un seul côté de ce support.

Entre le 1<sup>er</sup> et le 4<sup>e</sup> siècle de notre ère, on passe du papyrus au parchemin. Le parchemin est généralement une peau de mouton, de veau, ou de chèvre que l'on trempe dans un bain de chaux avant de la décaper et de la nettoyer de toute trace de poil ou de chair. La peau de mouton et de veau supporte l'écriture sur les deux faces. Le parchemin peut donc stocker deux fois plus de textes que le papyrus.

L'apparition du parchemin entraîne d'autres innovations : ses feuilles peuvent plus facilement se plier en codex (en cahiers) que le fragile papyrus. Cela rend possible une organisation plus rationnelle du texte, avec une pagination, une division en chapitres, et même une table des matières. Selon Anne Zali, conservateur en chef à la Bibliothèque nationale de France, où elle a notamment participé à une exposition importante sur l'écriture en 1997, « *le codex*

^ Deux usages différents du parchemin : le codex maya (à g. codex de Madrid) et le rouleau (à dr. livre d'Esther, Bible hébraïque.)

*permet au lecteur de garder une main libre pour écrire et donc annoter, commenter, gloser le texte. Il modifie profondément les rapports de l'homme avec le savoir* ».

La révolution suivante est celle du papier et de l'imprimerie. A partir du 16<sup>e</sup> siècle apparaissent de nouvelles pratiques de l'écrit : « *Alors que le parchemin et le palimpseste induisent des pratiques de rectifier, de gratter ce qui a été écrit, le papier introduit à une culture du texte et de l'original* » explique t-elle.

Mais surtout le papier a une souplesse inédite. Il accentue le processus d'autonomisation de l'écrit par rapport à son support. Et l'informatique va poursuivre et amplifier cette tendance. On passe donc d'une situation où le texte devait « négocier » en permanence avec les contraintes de son support en les affrontant, les contournant, ou les utilisant, à une situation où le support de l'écriture se trouve quasiment dématérialisé...

**Jean-François Mondot**

### [[[ à lire ]]]

- Anne-Marie Christin, *L'image écrite ou la déraison graphique*, Flammarion, 2001.
- Léon Vandermeersch, *Le nouveau monde sinisé*, PUF, 1986.

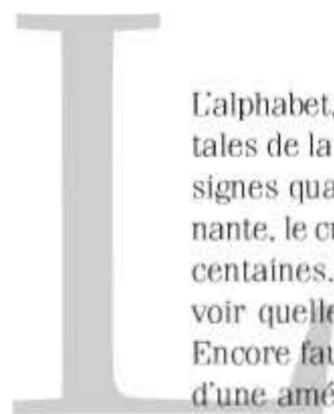
L'alphabet n'a pas été inventé en une seule fois. Il est le résultat de nombreux tâtonnements et essais qui eurent lieu dans la région du Levant. Les langues sémitiques, qui s'y étaient développées, y créèrent les conditions favorables pour une telle invention.

## Écritures sémitiques



Le désert du Sināï

# Le long chemin de l'alphabet



L'alphabet, tel qu'il a vu le jour dans les régions orientales de la Méditerranée, recourt à une trentaine de signes quand une écriture contemporaine prédominante, le cunéiforme akkadien, en nécessite plusieurs centaines. Cette simple comparaison laisse entrevoir quelle révolution fut l'invention de l'alphabet. Encore faut-il préciser qu'il ne s'agit pas seulement d'une amélioration quantitative mais d'un véritable changement de nature : ce système purement phonétique, où chaque signe représente un son, se caractérise par une souplesse inédite. Il peut noter n'importe quelle langue. Il permet également, grâce à la simplicité de son principe, d'être facilement transmis et appris. Nul besoin désormais d'être un initié pour savoir écrire.

Un tel système ne se met pas au point en une seule génération. De nombreux tâtonnements furent nécessaires avant d'arriver à l'alphabet dans sa version

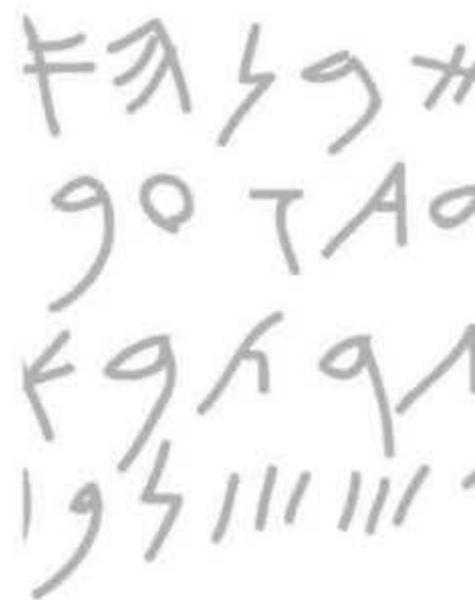
phénicienne, que ce peuple transmet à la Grèce. Le principe même de l'alphabet est, à partir de ce moment-là, prêt à se plier à toutes les langues.

L'écriture, fait remarquer Jean-Jacques Glassner, spécialiste de la civilisation mésopotamienne, a été inventée quatre fois, à des moments différents, dans quatre zones géographiques différentes (Sumer, Egypte, Chine, Mayas) alors que l'alphabet n'a été inventé qu'une seule fois, au Levant, au premier millénaire avant Jésus-Christ.

Pourquoi a-t-on de bonnes raisons de penser que c'est au Levant que l'alphabet a été mis au point? La raison en est que les premiers alphabets ont, avec les langues sémitiques (présentes au Levant depuis le troisième millénaire), un point commun: ils sont tous deux consonantiques. Et dans l'écriture sémitique, les consonnes sont la colonne vertébrale des mots. On peut en donner un exemple, classique mais très parlant: dans une langue sémitique comme l'arabe, les consonnes trilitères MLK, racine du verbe « posséder » qui se prononce MaLaKa, servent à noter propriétaire: « MâleK », propriété: « MouLK ». Il n'est donc pas étonnant que l'alphabet ait trouvé dans le terreau sémitique les conditions les plus favorables à son développement. Un autre point rapproche tous les alphabets sémitiques linéaires: leur écriture va, jusqu'à aujourd'hui, de la droite vers la gauche. Mais d'où vient donc l'alphabet?

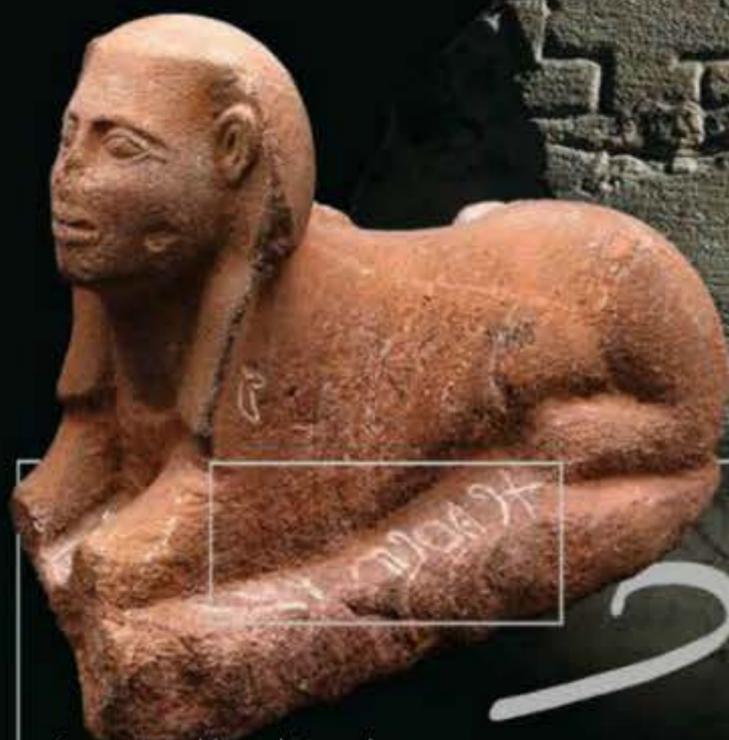
C'est au sud-ouest du Sinaï, à Sérabit-El-Khadim, dans l'aire de civilisation égyptienne, qu'apparaissent les premiers signes alphabétiques. Ces inscriptions furent gravées sur une sphinge, vers 1700 avant notre ère, en hommage à la déesse Hathor. L'une de ces inscriptions est: « LB'LT » que l'on vocalise « lîBa'aLaT », signifie: « (dédié) à la Maîtresse ». Cet alphabet que l'on voit apparaître au Sinaï est un alphabet pictographique. La forme des lettres s'inspire de signes égyptiens. D'où l'hypothèse formulée par la plupart des spécialistes de l'écriture: cette première forme d'alphabet aurait été mise au point par des sémites bilingues connaissant bien l'écriture égyptienne.

Comment fonctionne ce premier alphabet? Il utilise le principe d'acrophonie. Chacune des lettres reproduit de manière schématique la forme d'un objet matériel dont elle est la consonne initiale. Par exemple: une maison sert à noter le « B », car « Bêt » signifie « maison ». Un peu comme si en français on choisissait de représenter la lettre « R » par un dessin de roue puisque le mot roue commence par un « R ».

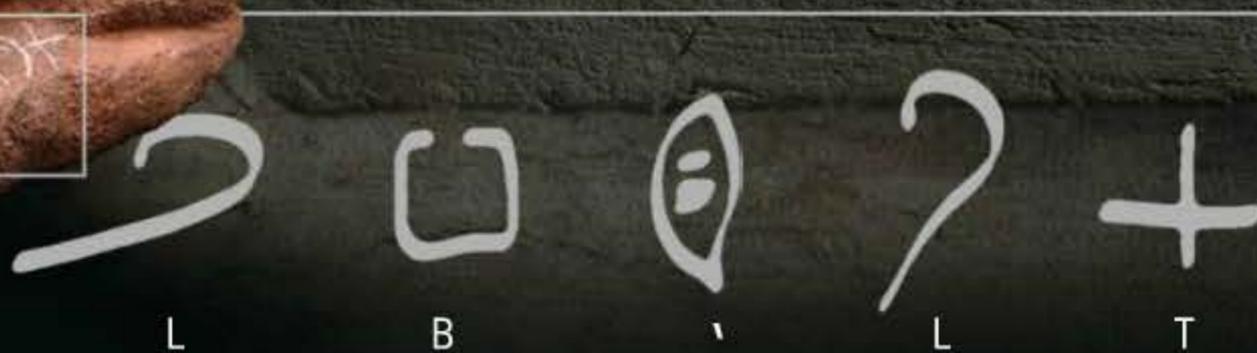


L'araméen innove en ajoutant des voyelles longues à son alphabet consonantique. (Ossuaire avec le mot Jésus, vers 100.)

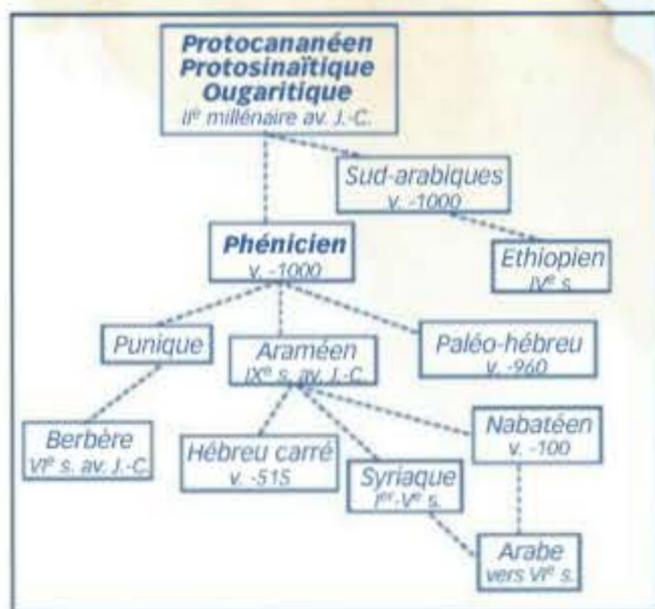
L'hébreu carré, dérivé de l'araméen, est un autre alphabet consonantique. (Inscriptions sur le mur du Temple d'Hérode, 1<sup>er</sup> s. av. J.-C.)



Sur cette sphinge du temple d'Hathor, dans le Sinaï les lettres: LB'BLT: « pour la maîtresse ».



## Les écritures sémitiques



Nés dans les régions de la Méditerranée orientale, les alphabets sémitiques ont en commun de s'appuyer exclusivement sur les consonnes. Le phénicien sera transmis aux Grecs.

textes référant aux relations diplomatiques. Cette écriture cunéiforme alphabétique va se répandre en Syrie, à Chypre, en Palestine ou encore en Phénicie.

La troisième étape a lieu après le XII<sup>e</sup> siècle. L'invasion du Levant par les Peuples de la Mer marque la fin d'un monde. Leur passage dévastateur sonne le glas du cunéiforme alphabétique. La civilisation qui se met en place utilise l'écriture alphabétique dite linéaire (par opposition au cunéiforme). Mais cette écriture alphabétique se transforme. Les signes perdent leur caractère pictographique et deviennent plus schématiques. Mais surtout, l'alphabet prend son essor.

Les Phéniciens vont être les principaux agents de cette dissémination. Vers 900 av. J.-C., l'alphabet de 22 lettres utilisé par les royaumes phéniciens de Tyr, Sidon, Byblos se diffuse sur les côtes de la Méditerranée orientale. Dès le IX<sup>e</sup> siècle, on le retrouve à Chypre, en Crète, Sardaigne et en Asie Mineure.

Le phénicien va être relayé et adopté par de petits royaumes émergents notamment les Hébreux et les Araméens. Les scribes des royaumes araméens (à l'intérieur des terres de l'actuelle Syrie) sont à l'origine d'une évolution importante: ils inventent une solution pour noter les voyelles longues afin d'éviter toute ambiguïté de lecture. Ils les indiquent en accolant des consonnes dites faibles aux autres consonnes. L'araméen, par la suite, devint une véri-

# Vers 900 avant notre ère, un alphabet de 22 lettres se diffuse

### [[ à lire ]]

• Pierre Bordreuil, Françoise Briquel-Chatonnet et Cécile Michel (sous la dir.), *Les débuts de l'Histoire. Le Proche-Orient de l'invention de l'écriture à la naissance du monothéisme*, Ed. de la Martinière, 2008

La deuxième étape importante dans l'émergence de l'alphabet nous conduit à Ougarit, ville commerçante du nord de la côte syrienne. Nous sommes aux alentours de 1300 av. J.-C. Les scribes vont s'inspirer des signes alphabétiques du Levant pour mettre au point un alphabet de trente signes en écriture cunéiforme simplifiée. Retrouvée à Ougarit, cette écriture alphabétique cunéiforme représente environ un quart des tablettes. Elle est privilégiée pour les textes administratifs et cultuels. Quant à l'écriture cunéiforme traditionnelle, elle domine dans les

table langue internationale, utilisée notamment par les Assyriens et les Perses.

Comme l'araméen, la première écriture hébraïque est calquée sur le phénicien. Elle s'en distingue seulement par l'incurvation des extrémités des lettres. Elle sera modifiée après 535 av. J.-C., lorsque les Juifs exilés à Babylone reviennent à Jérusalem. Sur le modèle de l'écriture araméenne l'hébreu devient carré, avec des lettres d'allure rectangulaire très identifiables. Il servira à l'écriture des premiers textes de la Torah.

L'alphabet phénicien ne s'est pas seulement diffusé dans le Levant. Il s'est aussi répandu vers l'ouest par l'intermédiaire des Grecs et des Etrusques. Ainsi que le note Françoise Briquel-Chatonnet dans *L'Aventure des écritures* (BNF), « *L'invention des Sémites du Levant a connu un destin fabuleux sur toute la planète* ».

Maryannick Le Cohu

## • ET AUJOURD'HUI

**L**es écritures courantes proches des écritures sémitiques anciennes sont l'arabe et l'hébreu. Toutes deux s'écrivent à partir d'alphabets consonantiques dits abjad. Les 29 lettres de l'arabe rappellent davantage l'alphabet syriaque que le nabatéen (construction des phrases, sens de lecture). L'hébreu actuel dit hébreu

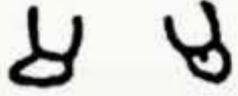
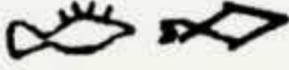
carré de 22 lettres vient dans son ensemble de l'araméen ancien. Les écritures syriaque et samaritaine sont pratiquées seulement dans le contexte sacré. Dans la liturgie des chrétiens d'Orient, le syriaque est un dérivé de l'hébreu carré et s'apparente à l'araméen administratif. Pour sa part, le samaritain est une variante de l'ancien hébreu d'avant l'exil.

M. L.

Remerciements à Pierre Bordreuil, directeur de recherche émérite au CNRS et Arnaud Serandour, chercheur et maître de conférences, Laboratoire des études sémitiques anciennes du Collège de France, Paris.

# Des signes et des mots alphabétiques

## • Les premiers alphabets

	 <i>aleph /ʔ/</i>		A
	 <i>bêt /b/</i>		B
	 <i>gimel /g/</i>		G
	 <i>dalet /d/</i>		D
protosinaïtique	phénicien	araméen	

Le protosinaïtique (XVII<sup>e</sup> av. J.-C.) comprend une trentaine de signes pictographiques. Chaque lettre est notée par le mot qui le désigne. Ainsi, *aleph /ʔ/* est notée par un bovin, car elle est la première lettre de ce mot. De même pour *bêt/b/* qui veut dire maison. Du XVII<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle (araméen), la forme de ces lettres évoluera.

LB<sup>ʔ</sup>LT : « Pour la maîtresse » dans ces trois alphabets consonantiques. /L/ veut dire « pour ». /ʔ/ se dit 'Ayn, noté par un « œil ». La lettre 'Ayn existe toujours en hébreu et en arabe. Quant à « B<sup>ʔ</sup>L », c'est le féminin de « B<sup>ʔ</sup>L » ou dieu Baal. En phénicien, LB<sup>ʔ</sup>LT se lit de droite à gauche.

  
L B ʕ L T

*inscription protosinaïtique*

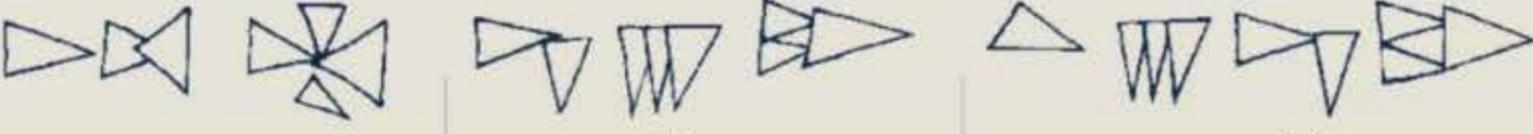
  
L B ʕ L T

*tablette ougaritique*

  
T L ʕ B L

*inscription phénicienne*

## • Lecture d'une phrase ougaritique: « Tu reprendras ta royauté perpétuelle... »

  
tqh mlk ʕlmk  
Tu (re)prendras ta royauté perpétuelle

L'ougaritique (d'Ougarit, en Syrie) utilise un alphabet cunéiforme qui fut en usage du XIV<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Ces quelques mots sont extraits du *Mythe de Haddou-Baal, dieu de l'orage contre Yam, dieu de la mer*, traduit par Pierre Bordreuil.

Les Grecs connurent de multiples écritures avant l'apparition de l'alphabet phénicien. En conformant ce dernier à leur langue, ils en furent les passeurs en Europe. Le système alphabétique était désormais capable de transcrire toutes les langues.

## Du grec au latin



# Une poignée de signes pour tout dire

**P**artir à la recherche des sources de l'alphabet grec (dont l'association des deux premières lettres, *alpha* et *bêta*, a donné le mot « alphabet »...) est une croisière au long cours. Car ce système d'écriture n'est pas sorti tout armé de la cuisse de Zeus et, surtout, n'a pas été le premier ni le seul « matériel graphique » utilisé par les Grecs pour noter leur langue. « Avant l'extrême fin du V<sup>e</sup> siècle et plus encore le début du IV<sup>e</sup> siècle, il n'y avait pas UNE langue grecque unique, mais toute une palette de dialectes, parlés et écrits, suffisamment diversifiés pour que l'on sente la différence, mais suffisamment semblables pour que l'on se débrouille à peu près pour communiquer de l'un à l'autre, explique Catherine Dobias-Lalou, professeur



Le premier usage de l'alphabet grec serait la notation poétique. (Le poète Linos instruit le jeune Mousaios, 440-435 av. J.-C. Page de gauche, l'île de Santorin.)

émérite de linguistique grecque et latine à l'université de Bourgogne. *Le grec qu'écrivaient – et parlaient – Démosthène, Xénophane ou Platon n'est en réalité que l'ionien d'Asie Mineure (Milet et sa région). L'une des multiples écritures alphabétiques qui coexistaient dans le monde grec égéen. Cette écriture a été adoptée officiellement par Athènes en 403-402 avant notre ère, l'année même du rétablissement des institutions démocratiques, et a servi par la suite de modèle aux autres cités ».*

Mais bien avant l'apparition et la généralisation de l'écriture alphabétique sur le sol grec, puis la « consécration » du dialecte ionien par Athènes, d'autres systèmes d'écriture y ont prospéré. L'un d'entre eux, une écriture syllabique <sup>(1)</sup> appelée le « linéaire B » et documentée, entre autres, par des tablettes d'argile retrouvées dans les restes incendiés des palais de Knossos en Crète, à Mycènes, Pylos, Tirynthe (dans le Péloponnèse), Thèbes (en Grèce centrale).... fut en usage entre le XV<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècles avant notre ère et semble avoir disparu avec l'effondrement de la civilisation mycénienne, vers -1150. Un autre syllabaire, apparenté au linéaire B sans en être le continuateur direct, fut quant à lui utilisé entre le XII<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle avant notre ère pour retranscrire le dialecte grec pratiqué sur l'île de Chypre, ainsi qu'une langue non encore identifiée à ce jour, l'« étéo-chypriote ». Reste que le linéaire B, tout comme sa lointaine cousine chypriote, « n'était manifestement pas fait pour écrire le grec même s'il s'y prêtait relativement bien, au prix de quelques conventions », dit Catherine Dobias-Lalou. *L'écriture alphabétique, en revanche, présentait des atouts considérables sur le plan fonctionnel : à une unité phonétique (consonne*

*1- L'écriture syllabique part non des lettres elles-mêmes, autrement dit des différents sons élémentaires (phonèmes) qui composent une langue, mais des syllabes. Dans ce type d'écriture, BA, BE, BI, BO, BU, par exemple, ne sont pas représentés par des groupes de deux lettres (consonne et voyelle) mais par un signe distinct qui note à lui seul toute la syllabe.*

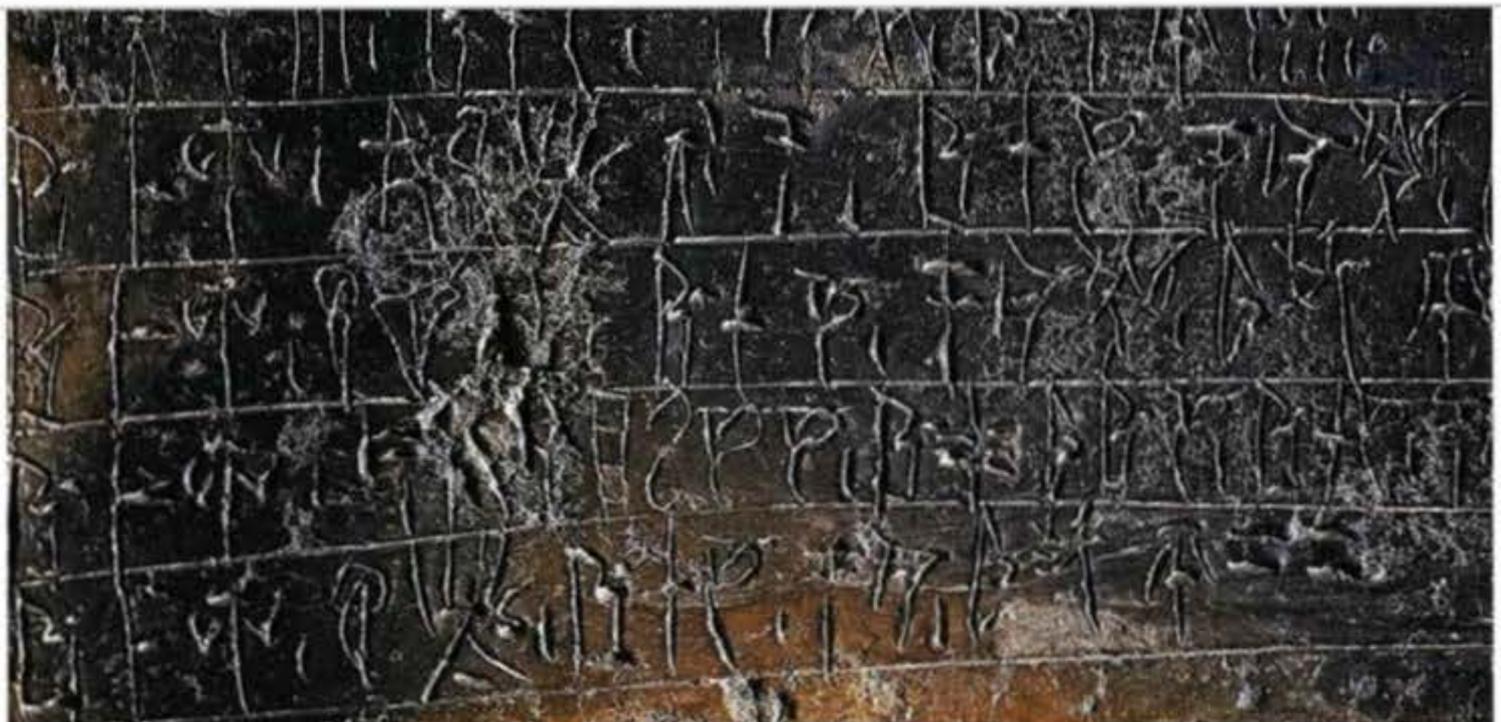
*ou voyelle) correspond une unité graphique. Il en résulte une précision beaucoup plus grande que dans les écritures syllabiques. »*

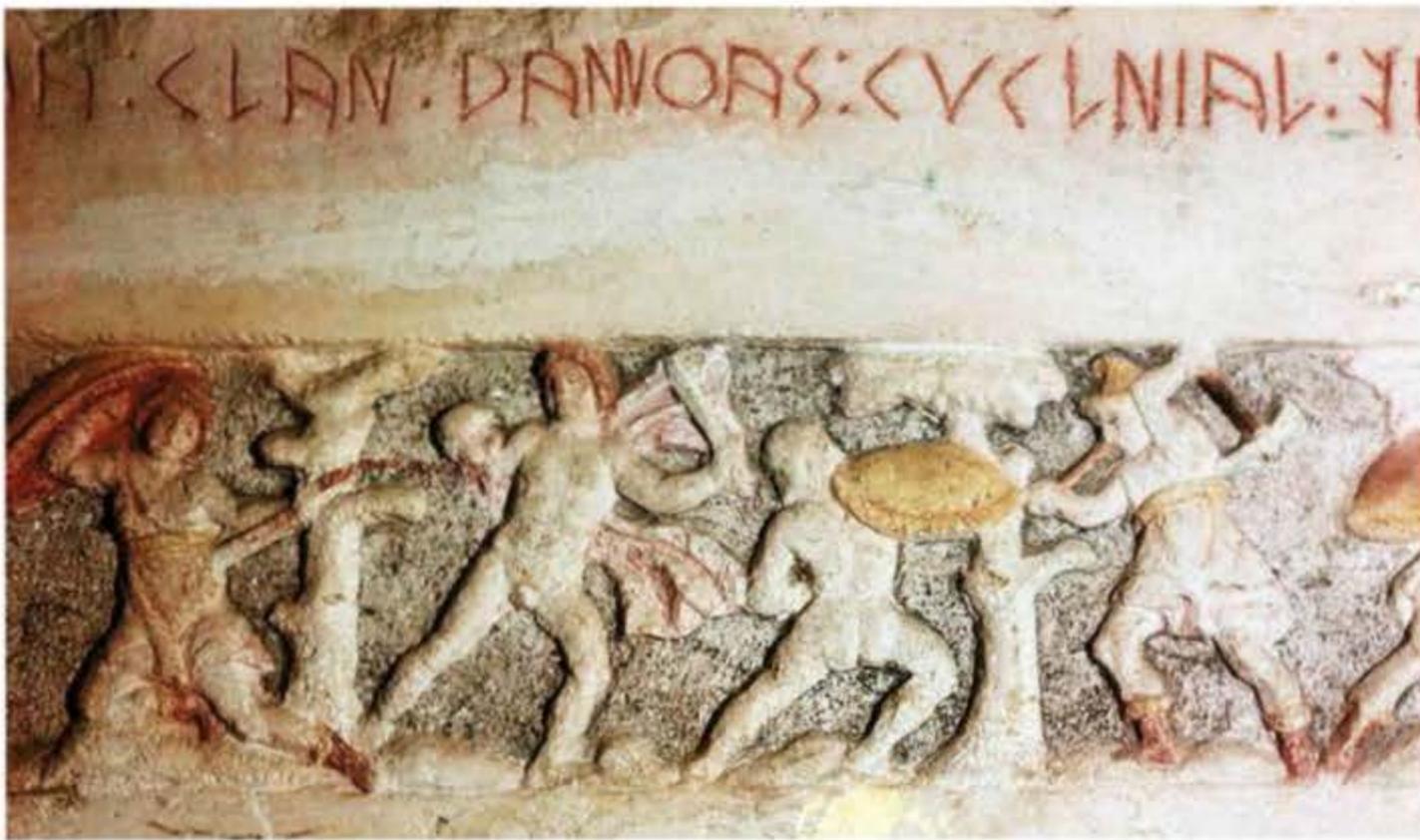
Si les linguistes sont unanimes pour affirmer que tous les alphabets archaïques qui ont fleuri dans la sphère hellénophone pendant une bonne partie du premier millénaire avant notre ère dérivent d'une écriture qui servait à noter une langue de la famille sémitique, le cananéen qu'employaient les Phéniciens, les mêmes experts se chamaillent dès qu'il s'agit de préciser quand et où s'est effectué cet emprunt-adaptation. Chronologiquement, les repères les plus hauts sont naturellement ceux des plus anciens documents alphabétiques en grec. Ce qui permet d'assurer que l'alphabet grec (ou plutôt les alphabets grecs) était peu ou prou constitué au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

## Les itinéraires de l'alphabet

Que des populations phéniciennes et grecques aient dû entretenir des rapports étroits pour que le répertoire graphique des unes soit adopté par les autres, semble tomber sous le sens. Plusieurs « points de contact », dont la Sicile, ont été proposés. Mais rien ne prouve que la pénétration de l'alphabet cananéen en Grèce s'est faite uniquement par la voie maritime, qui plus est en une fois et en un lieu. L'hétérogénéité des alphabets grecs archaïques « renforce l'hypothèse selon laquelle l'emprunt se serait produit simultanément dans plusieurs régions, dit Catherine Dobias-Lalou. *L'idée d'une "route terrestre" progresse depuis que l'on a fait d'importantes découvertes sur l'alphabet des Phrygiens qui présente des ressemblances très frappantes avec l'alphabet grec archaïque. Une des voies d'implantation de l'écriture alphabétique en Grèce pourrait ainsi correspondre à un itinéraire partant du nord de la Syrie (où Phrygiens et Grecs se côtoyaient) et aboutissant au nord-ouest de l'Asie Mineure où étaient implantés les Phry-*

Utilisée au XV<sup>e</sup> s. av. J.-C., l'écriture syllabique, le linéaire B, a précédé l'alphabet dans la transcription du grec. Elle fut déchiffrée en 1952 par Michael Ventris (Tablette provenant de Pylos.)





Premiers à utiliser l'alphabet apporté en Italie (-775) par des colons grecs, les Etrusques le transmettront aux Latins. (Inscription funéraire sur un sarcophage de Tarquinia et bronze votif, IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.)

giens (avec Gordion pour capitale), et, non loin des côtes, des cités grecques ioniennes qui auraient favorisé la diffusion de l'alphabet dans le reste du monde grec ». Séduisant. Mais impossible, à l'aune de nos connaissances, de dire si les Grecs ont emprunté aux Phrygiens l'alphabet que ces derniers avaient eux-mêmes récupéré des Phéniciens, ou s'il faut privilégier le scénario inverse.

S'agissant de l'adaptation des 22 signes du répertoire cananéen – qui ne notait que des consonnes – aux exigences phonétiques de la langue grecque, les linguistes y voient plus clair (voir p. 135). Les Grecs, pour la plupart de leurs consonnes, ont trouvé des phonèmes comparables en cananéen, en ont purement et simplement abandonné certains, jugés inutiles et,

alternée dite *boustrophédon* (« à la manière du bœuf qui se retourne », comme au bout du sillon, les lignes suivant alternativement une direction, puis l'autre), les Grecs optèrent définitivement pour la graphie sinistroverse (de gauche à droite) à l'époque classique (V<sup>e</sup> siècle).

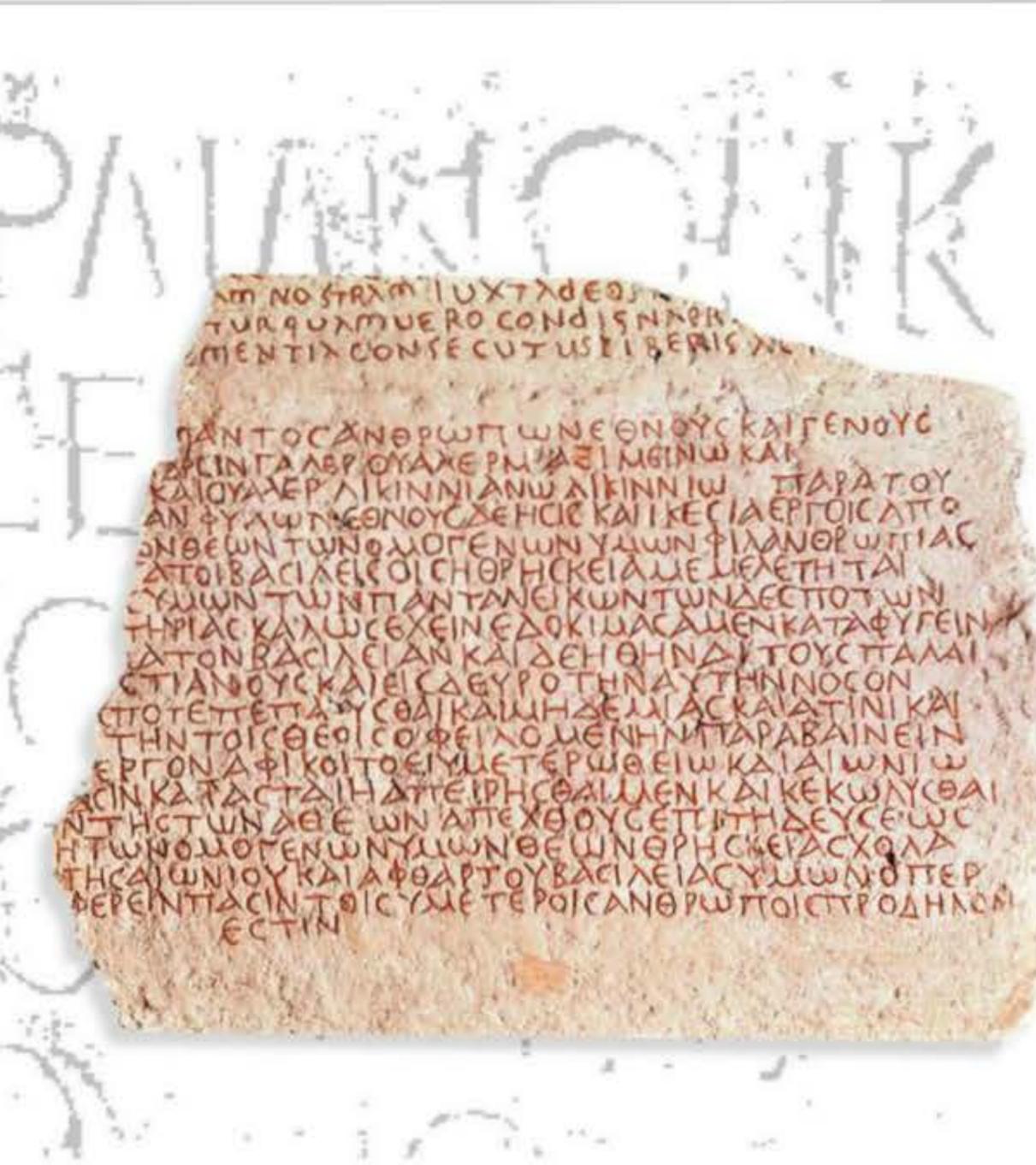
Reste une question fondamentale, objet de débats toujours vifs entre les spécialistes : quelle fonction précise occupait l'écriture alphabétique lorsqu'elle s'est « installée » dans la société grecque ? Deux camps s'opposent : l'un défendant une origine « économique » ou « commerciale » (écrire aurait facilité la tenue d'archives comptables pour les commerçants qui traitaient, entre autres, avec les Phéniciens), l'autre plaidant pour une origine « littéraire » ou « poétique »

## Où s'est effectué le premier emprunt de l'alphabet ?

surtout, ont introduit cette innovation capitale que sont les voyelles. 22 lettres de l'alphabet cananéen (d'*alpha* à *tau*) + 5 lettres ajoutées par les Grecs (*phi*, *khi*, *psi*, *upsilon* et *oméga*) = 27 lettres. Or, l'alphabet grec classique n'en comporte que... 24. Trois signes, au fil des siècles, ont donc rejoint les oubliettes : *san*, qui faisait double emploi avec *sigma* pour noter *s* ; *qoppa*, qui redondait avec *kappa* pour noter *k* (mais qui referra surface dans l'alphabet étrusque, puis l'alphabet latin) ; et *wau*, qui notait la consonne *w*. L'orientation de l'écriture ? Après avoir écrit tantôt de droite à gauche, tantôt de gauche à droite, ou bien encore selon une direction

(l'alphabet aurait été inventé afin de permettre la mise en forme de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*). Impossible de trancher. Catherine Dobias-Lalou préfère quant à elle insister sur le statut institutionnel de l'écriture sous le ciel bleu de l'Attique. « Celle-ci a en effet une fonction politique, dit-elle ; permettre à chacun de prendre connaissance des décisions de la cité rappelait à chaque membre du corps civique qu'il était à la fois l'émanation et le destinataire des mesures prises. N'oublions pas que l'écriture s'est développée en Grèce en même temps qu'émergeait le concept de cité. A un conseil de sages anciens entourant le roi a succédé un corps civique sachant





Héritiers de l'alphabet phénicien qui comprend exclusivement des consonnes, les Grecs l'adaptent à leur langue en y introduisant des voyelles. (Supplique contre les chrétiens, adressée en 312 par les peuples de Lycie et Pamphylie à l'empereur romain Maxence.)

lire et écrire, compétence indispensable au fonctionnement des institutions. Par ailleurs, l'écriture a une fonction dans l'espace religieux : elle permet de signaler une offrande déposée dans un sanctuaire. Certes, le simple geste de déposer un objet précieux suffit ; mais, dès les débuts de l'écriture et sur les objets les plus modestes, le dédicant a tendance à graver une explication ». Ce qui explique que l'on ait retrouvé d'innombrables vases sur lesquels, à l'aide d'une pointe métallique, « on a apposé des graffitis malhabiles comportant au minimum le nom de la divinité, celui du dédicant et souvent une précision sur la motivation de l'offrande (accomplissement d'un vœu, part du butin...) ».

Les Etrusques, quant à eux, « empruntèrent » leur alphabet à des colons grecs venus de la ville de Chalcis, en Eubée, et fixés dans les îles Pithécusses (l'actuelle Ischia, en Campanie) avant de fonder aux alentours de 775 avant notre ère la première cité grecque d'Italie : Cumes (au nord du golfe de Naples). « Les Etrusques, tout naturellement, ont modifié le répertoire de signes eubéen pour le conformer à leurs propres besoins phonétiques, dit Catherine Dobias-Lalou. En particulier, ils ont abandonné B et D qui ne leur étaient d'aucun usage. En revanche, ils ont conservé gamma (G), mais lui ont donné la valeur sourde correspondante à notre C (comme dans calepin). Au lieu d'avoir le O et le U (avec le son OU), ils n'ont gardé que le U. Et ils ont créé un signe, ressemblant à notre chiffre 8, pour noter le son F ».

### A, B, C... à la conquête du monde

Incarnant la puissance dominante en Italie, les Etrusques y diffusèrent l'écriture dès le VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère auprès des autres peuples de la péninsule, Osques, Ombriens et autres Latins. Lesquels disposèrent d'un alphabet de 19 lettres au III<sup>e</sup> siècle. Certains signes, non empruntés aux Grecs par les Etrusques, refirent surface : le B, le D et le O. Les Romains forgèrent le G à partir du C, ajoutèrent le F et « réintroduisirent » le i grec (Y), le X puis le Z au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère. Et les lettres changèrent de nom (alpha devenant a, bêta b...).

Constitué *grosso modo* au début de l'ère chrétienne, l'alphabet latin, grâce à l'extension de l'Empire romain, marquera de son empreinte un vaste ensemble géographique. Raison de ce succès : environ deux milliards d'hommes, en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, utilisent les caractères latins...

**Philippe Testard-Vaillant**

## ■ L'AVÈNEMENT DU CYRILLIQUE

L'écriture cyrillique a vraisemblablement vu le jour entre les IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles. La tradition en attribue la paternité à Constantin (Cyrille en religion, mort en 869), dit « le Philosophe », et son frère Méthode (archevêque de Moravie, mort en 884), lesquels, pour évangéliser les Slaves de Moravie, auraient inventé un alphabet de 40 signes rendant de façon assez exacte la phonologie slave et connu sous le nom de « glagolite », puis auraient œuvré à l'élaboration du cyrillique. Sur les 43 caractères de la première

version de cet alphabet (qui en compte aujourd'hui 33), 24 provenaient directement du grec, le reste de lettres grecques modifiées ou de la glagolite. L'Évangile d'Ostromir, daté de 1056 et conservé à la Bibliothèque nationale de Russie, figure parmi les plus anciens documents jamais rédigés en cyrillique. Constamment remanié au cours du temps (notamment en 1918 où des lettres qui ne servaient pas à rendre les sons de la langue russe moderne ou faisaient double emploi furent supprimées), l'alphabet cyrillique sert de nos jours à écrire le russe, le bié-

lorusse, le serbe, le macédonien, le bulgare et l'ukrainien, ainsi que de nombreuses langues non slaves (kazakh, ouzbek, mongol...) qui l'abandonnent toutefois peu à peu au profit de leur écriture originelle ou la remplacent par l'alphabet latin. Une quinzaine de caractères actuels proviennent, semble-t-il, du grec : Α, Γ, Δ, Ε, Ι, Κ, Λ, Μ, Ο, Π, Ρ, Σ, Τ, Υ, Φ, Χ. D'autres ressemblent aux signes de l'hébreu et d'autres, enfin, n'existent qu'en cyrillique : Ж, Ц, Ч, Ъ, Ы, Ь, Ю, Я

P.T.V.



# Des lettres et des mots grecs

## • Alphabets

Phénicien	Grec		Étrusque	
	archaïque	ancien		
𐤀 <i>aleph</i>	Α <i>alpha</i>	Α	Α	A
𐤁 <i>bèt</i>	Β <i>bêta</i>	Β	Β	B
𐤂 <i>gimel</i>	Γ <i>gamma</i>	Γ	Γ	
𐤃 <i>dalet</i>	Δ <i>delta</i>	Δ	Δ	D
𐤄 <i>he</i>	Ε <i>epsilon</i>	Ε	Ε	E
𐤅 <i>waw</i>	Ϝ <i>digamma</i>		Ϝ	F
𐤆 <i>zain</i>	Ζ <i>dzêta</i>	Ζ	Ζ	G
𐤇 <i>het</i>	Η <i>hêta</i>	Η	Η	H
𐤈 <i>tet</i>	Θ <i>thêta</i>	Θ	Θ	
𐤉 <i>yod</i>	Ι <i>iota</i>	Ι	Ι	I
𐤊 <i>kaf</i>	Κ <i>kappa</i>	Κ	Κ	K
𐤋 <i>lamed</i>	Λ <i>lambda</i>	Λ	Λ	L
𐤌 <i>mem</i>	Μ <i>mu</i>	Μ	Μ	M
𐤍 <i>nun</i>	Ν <i>nu</i>	Ν	Ν	N
𐤎 <i>samek</i>	Ξ <i>xi</i>	Ξ	Ξ	
𐤏 <i>'ain</i>	Ο <i>omikron</i>	Ο	Ο	O
𐤐 <i>pe</i>	Π <i>pi</i>	Π	Π	P
𐤑 <i>sade</i>	Σ <i>san</i>		Σ	
𐤒 <i>qof</i>	Ρ <i>qoppa</i>	Ρ	Ρ	Q
𐤓 <i>resh</i>	Σ <i>rho</i>	Σ	Σ	R
𐤔 <i>shin</i>	Τ <i>sigma</i>	Τ	Τ	S
𐤕 <i>taw</i>	Υ <i>tau</i>	Υ	Υ	T
	Ϝ <i>upsilon</i>	Υ	Υ	V
ϕ <i>phi</i>	Χ <i>xi</i>	Φ	Χ	X
Χ <i>khi</i>	ϕ <i>phi</i>	Χ	ϕ	Y
Ψ <i>psi</i>	Υ <i>khi</i>	Ψ	Υ	Z
	Ω <i>oméga</i>	Ω		

L'alphabet phénicien a servi de base aux alphabets grec, étrusque, puis latin. Le principe commun à ces écritures est de noter une langue par les phonèmes qui la composent. Les Grecs ont introduit les voyelles – une innovation capitale.

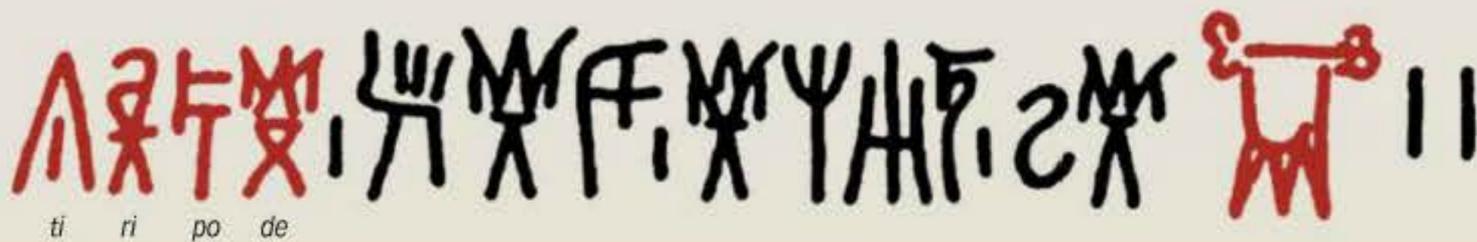
## • Syllabaire du linéaire B

𐀀	a	𐀁	e	𐀂	i	𐀃	o	𐀄	u
𐀅	da	𐀆	de	𐀇	di	𐀈	do	𐀉	du
𐀊	ja	𐀋	je		𐀌	jo	𐀍	ju	
𐀎	ka	𐀏	ke	𐀐	ki	𐀑	ko	𐀒	ku
𐀓	ma	𐀔	me	𐀕	mi	𐀖	mo	𐀗	mu
𐀘	na	𐀙	ne	𐀚	ni	𐀛	no	𐀜	nu
𐀝	pa	𐀞	pe	𐀟	pi	𐀠	po	𐀡	pu
𐀢	qa	𐀣	qe	𐀤	qi	𐀥	qo		
𐀦	ra	𐀧	re	𐀨	ri	𐀩	ro	𐀪	ru
𐀫	sa	𐀬	se	𐀭	si	𐀮	so	𐀯	su
𐀰	ta	𐀱	te	𐀲	ti	𐀳	to	𐀴	tu
𐀵	wa	𐀶	we	𐀷	wi	𐀸	wo		
𐀹	za	𐀺	ze			𐀻	zo		

Avant l'alphabet, la Grèce a connu d'autres systèmes d'écritures. Le linéaire B utilisé entre le XV<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle est composé de signes syllabiques représentant les cinq voyelles et la combinaison de ces voyelles avec douze consonnes.

## • Lecture d'une phrase en linéaire B

« A fait à la manière crétoise deux vases à trois pieds »



La tablette dite « tablette des trépieds », découverte à Pylos, porte la mention *ti-ri-po-de* (= τριπους, trépied ou tripode) ainsi que le dessin d'un vase à trois pieds, qui précise le contenu du texte.

L'écriture arabe est si intimement liée au Coran qu'on en oublierait presque qu'elle s'enracine plus loin dans l'histoire. Les textes les plus anciens connus, utilisant l'alphabet arabe, sont apparus dans les milieux chrétiens. L'écriture arabe avait alors un tout autre visage.

## L'écriture arabe



# Avant et après le Coran

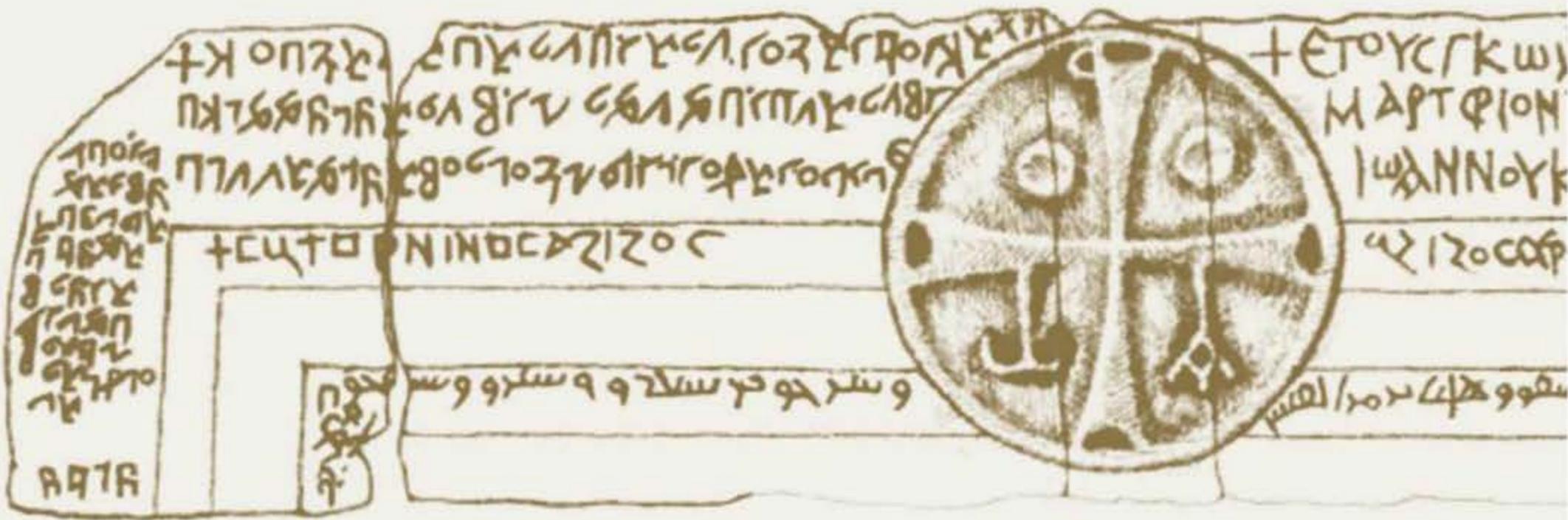
L'alphabet arabe a peut-être vu le jour dans la vallée de l'Euphrate, en Syrie. A g., un très ancien texte coranique trouvé à Sanaa, Yémen, VIII<sup>es</sup>.



L'arabe a d'abord été parlé. « C'était la langue de tribus nomades et sédentaires vivant dans le nord et le centre de l'Arabie depuis au moins le III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère », raconte Djamel Kouloughli, directeur de recherches au CNRS et membre du laboratoire d'histoire des théories linguistiques de l'université Paris-Diderot. Il a ensuite été écrit, mais avec des alphabets empruntés à des peuples voisins. « Les premiers témoins épigraphiques – des graffitis gravés sur des pierres que l'on retrouve dans toute la péninsule Arabique, du Yémen jusqu'aux confins de la Syrie, entre le v<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et le début du iv<sup>e</sup> siècle après J.-C. – utilisent l'alphabet sud-arabique en usage au Yémen. Une seconde famille de graffitis fait son apparition au I<sup>er</sup> siècle après J.-C., rédigés cette fois-ci avec l'al-



Développée à partir du VII<sup>e</sup> siècle, la calligraphie arabe s'affiche sur les mosquées comme ici, sur le Dôme du Rocher, à Jérusalem. (Epoque ottomane).



Le plus ancien document arabe connu remonte à 512 (fac-similé ci-dessus). Il figure sur le linteau de Zabad, en Syrie, qui commémore la construction du martyrium de saint Serge. De bas en haut, les textes arabe, grec, syriaque.

*phabet nabatéen, une variante de l'araméen élaborée par les tribus sémitiques installées autour de Pétra (Jordanie actuelle). Ces inscriptions, que l'on trouve en divers points de la steppe syro-jordano-palestiniennne, persistent jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C.», poursuit le linguiste français.*

### Un premier alphabet

Les trois premières inscriptions en langue arabe, écrites dans un alphabet qui leur est propre, apparaissent à ce moment-là (voir ci-dessus et ci-contre). Datées respectivement de 512, de 528-529 et de 568-569, toutes proviennent de Syrie. « Ces inscriptions, même accompagnées d'un texte grec ou syriaque, sont de lecture très difficile, en raison des particularités de ce premier alphabet qui n'est encore qu'une ébauche de celui que nous connaissons », explique l'historien des langues Christian Robin, directeur de recherches au CNRS et membre de l'Institut. De fait, il ne compte que quinze signes différents – au lieu de vingt-huit dans l'alphabet actuel (voir l'alphabet arabe, p. 141). « Plusieurs consonnes étaient donc marquées par le même signe. Les voyelles n'étaient pas notées. L'alif en particulier ne marquait pas, comme dans l'alphabet actuel, la voyelle longue «â» dans le corps d'un mot. D'où une ambiguïté de lecture certaine. »

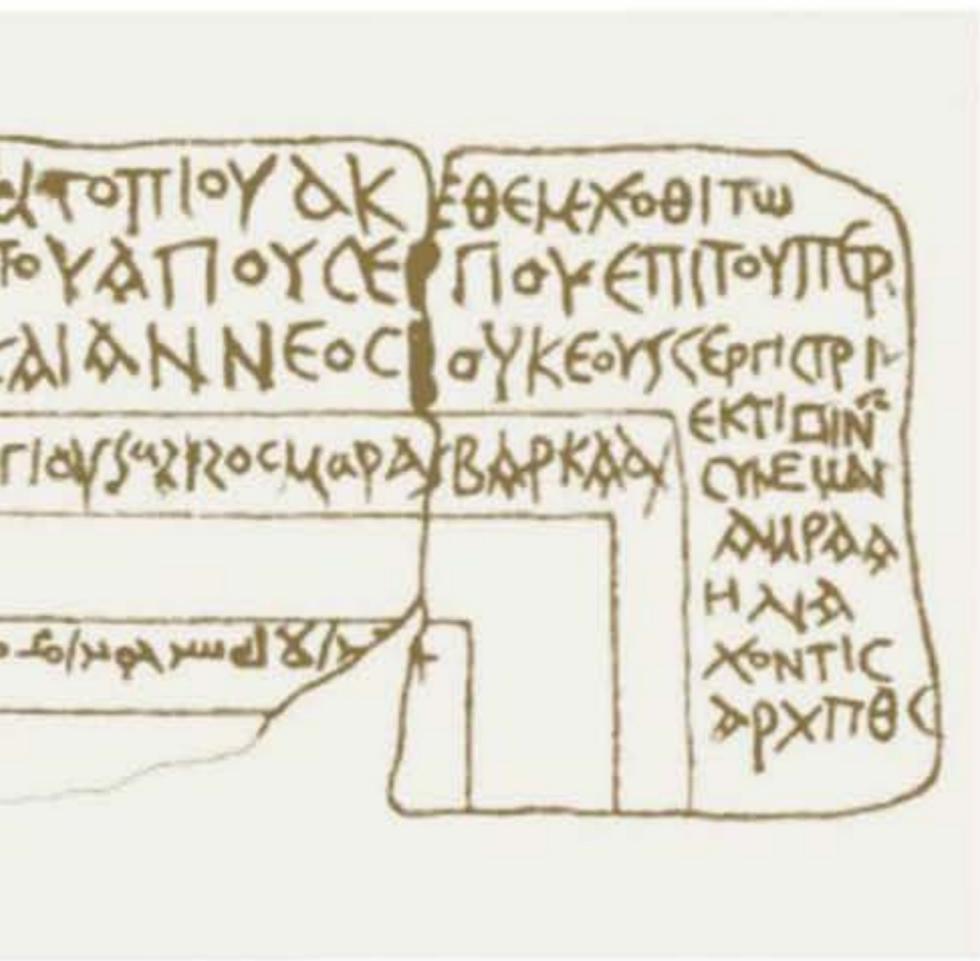
L'origine de ce système graphique, ancêtre de celui

### De très anciennes inscriptions

#### Le texte le plus ancien

Trois inscriptions attestent de l'existence d'un alphabet arabe au VI<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. Elles proviennent toutes de Syrie, alors chrétienne. La plus ancienne (512) a été trouvée à Zabad, à une soixantaine de kilomètres au sud-est d'Alep. Gravée sur le linteau d'une église dédiée à saint Serge, au-dessous de deux inscriptions en grec et en syriaque, elle consiste en une petite formule religieuse et une liste de noms. Le deuxième témoin, trouvé au jabal Usays, à une centaine de kilomètres de Damas, a été gravé sur un bloc basaltique entre 528 et 529. La troisième inscription provient de Harrân, dans le sud de la Syrie. Elle aussi est gravée sur le linteau d'une église en l'honneur d'un martyr, au côté d'un texte grec.

qu'adoptera l'Etat musulman créé par le prophète Mahomet en 622, est encore discutée. Tous les experts s'accordent sur le fait qu'il est un lointain descendant de l'araméen. Mais a-t-il évolué depuis le syriaque, utilisé par les chrétiens de Syrie au début de l'ère chrétienne? Ou dérive-t-il de l'alphabet nabatéen? La localisation des premières inscriptions et la forme des lettres utilisées jouent en faveur d'une filiation syriaque. Mais les parentés sont plus fortes encore avec l'écriture nabatéenne. « Surtout, on voit une évolution des premières inscriptions arabes en nabatéen. Tout laisse penser que les Arabes ont d'abord écrit en sud-arabique. Puis, probablement en raison de la décadence du Yémen, ont adopté l'alphabet nabatéen, l'ont



Au VII<sup>e</sup> s., l'écriture arabe a intégré deux innovations : les points diacritiques qui différencient les consonnes de même forme (ex : le *b* et le *n* entourés de noir) ; et la voyelle longue *ā* au milieu d'un mot (vert). Texte du calife Mu'awiya, commémorant la construction d'un barrage, Arabie saoudite, 677-678.



transformé progressivement de façon à l'adapter à leur langue», estime Djamel Kouloughli. Plus précisément, « il semble que le matériau de base, emprunté au nabatéen, ait été "habillé", mis en forme d'un point de vue esthétique, à la façon syriaque», complète Christian Robin.

Mais pourquoi avoir créé un nouvel alphabet ? Les motivations restent assez obscures. « A ses débuts, une écriture est en général portée par un mouvement, des groupes d'individus peu identifiables,

alphabet permettait sans doute aux Arabes chrétiens d'affirmer leur identité face à l'Eglise syriaque», avance Christian Robin.

La suite de l'histoire est mieux connue car beaucoup plus documentée. En 622, Mahomet quitte La Mecque et s'installe avec quelques dizaines de disciples à une centaine de kilomètres de là, dans l'oasis de Yathrib (la future Médine). Il conclut un pacte d'alliance avec les tribus locales qui marque la fondation de l'Etat islamique. L'étude des pre-

Fac-similé d'une inscription bilingue grecque arabe à Harrân, en Syrie (568-569). Elle commémore la construction d'un martyrium dédié à saint Jean. A cette époque l'écriture ne comprend pas encore de points diacritiques.

# L'alphabet arabe dérive-t-il du nabatéen ou du syriaque ?

minoritaires, porteurs d'un projet politique ou d'une idéologie. C'est simplement lorsqu'un pouvoir politique en fait un usage massif que les documents deviennent nombreux. Selon toute vraisemblance, l'alphabet arabe a été mis au point dans la vallée de l'Euphrate au début du VI<sup>e</sup> siècle, à l'initiative, ou du moins avec l'aide, des autorités ecclésiastiques. A cette époque, les initiatives sont en effet nombreuses pour enraciner le christianisme chez les Arabes du désert de Syrie et d'Arabie. Ce nouvel

miers textes arabes de la période islamique l'atteste : l'écriture arabe subit coup sur coup au moins trois réformes fondamentales. La première, qui intervient avant l'an 22 de l'hégire (soit avant l'an 645), est l'invention des points diacritiques. Placés au-dessus ou en dessous des consonnes de même forme, ils permettent de les différencier. Cette réforme, qui élimine l'une des sources d'ambiguïté du premier alphabet, sera suivie moins de vingt ans plus tard par une autre, non moins fondamentale :

## • L'ARABE AUJOURD'HUI

**L'**alphabet arabe est le système graphique le plus utilisé dans le monde après l'alphabet latin. Il domine le monde arabe. Mais pas seulement. L'écriture arabe, qui est celle du Coran et donc de l'islam, a été adoptée par de nombreux peuples musulmans, qui l'utilisent pour transcrire leur langue. Elle note ainsi le persan en Iran, l'ourdou et le sindhi au Pakistan et dans le nord de l'Inde, le malais en Malaisie ou encore le kashmiri en Inde. Elle a également servi à noter le turc, avant l'abolition du Califat en 1923. Certaines lettres ont parfois été ajoutées ou modifiées (par l'ajout de diacritiques en particulier) de façon à respecter la phonologie des différentes langues.

D'autres peuples musulmans adopteront l'alphabet arabe, comme les Turcs ottomans. Sceau du sultan Mourad III et décret du 20 au 29 juin 1575.



# Les réformes de l'écriture se font d'abord dans les milieux profanes

L'utilisation de la première lettre de l'alphabet – l'alif – pour noter la voyelle longue « â ». « Ces innovations ont probablement été élaborées à l'initiative de la chancellerie et des administrations locales, qui avaient besoin d'enregistrer et d'échanger des informations et des instructions de manière aussi précise que possible. Et adoptées ensuite par le milieu religieux. Contrairement à une idée largement répandue, le premier Etat musulman faisait un usage constant de l'écriture », précise Christian Robin.

### Et enfin la calligraphie

Enfin, une dernière réforme intervient vers les années 690, sous le règne du troisième calife omeyyade, Abd al-Malik (685-705), qui aboutit à l'invention de la calligraphie. L'écriture est complètement retravaillée, la forme des lettres légèrement transformée. Là encore, cette évolution se fait d'abord en dehors des milieux religieux. « La plus ancienne calligraphie se trouve à Jérusalem. Il y a là, au Dôme du Rocher, une frise épigraphique datée de 691 et toute une série de bornes militaires, avec un texte minutieusement gravé et orné, mentionnant le souverain », poursuit Christian Robin. A la tête d'un empire devenu mondial, les califes omeyyades ont

le souci d'avoir une écriture pour leur chancellerie correspondant à ce qu'ils voyaient autour d'eux dans l'Empire byzantin ou chez les Sassanides d'Iran. Les premiers corans calligraphiés apparaissent un peu plus tard, vers le IX<sup>e</sup> siècle.

L'écriture arabe prend la forme qu'on lui connaît à cette époque. Elle connaît ensuite une extraordinaire diffusion au Proche-Orient et au Maghreb grâce à l'expansion de l'islam. Et assume très rapidement une fonction à la fois religieuse, utilitaire et ornementale.

**Fabienne Lemarchand**



# Des lettres et des mots arabes

## • L'alphabet

Forme				
isolée	finale	médiane	initiale	
ا	ـا	آ	أ	Alif
ب	ـب	ـبـ	ب	Bâ'
ت	ـت	ـتـ	ت	Tâ'
ث	ـث	ـثـ	ث	Thâ'
ج	ـج	ـجـ	ج	Jîm
ح	ـح	ـحـ	ح	Hâ'
خ	ـخ	ـخـ	خ	Khâ'
د	ـد	ـدـ	د	Dâl
ذ	ـذ	ـذـ	ذ	Dhâl
ر	ـر	ـرـ	ر	Râ'
ز	ـز	ـزـ	ز	Zayn
س	ـس	ـسـ	س	Sîn
ش	ـش	ـشـ	ش	Shîn
ص	ـص	ـصـ	ص	Şâd
ض	ـض	ـضـ	ض	Ðâd
ط	ـط	ـطـ	ط	Tâ'
ظ	ـظ	ـظـ	ظ	Zâ'
ع	ـع	ـعـ	ع	'Ayn
غ	ـغ	ـغـ	غ	Ghayn
ف	ـف	ـفـ	ف	Fâ'
ق	ـق	ـقـ	ق	Qâf
ك	ـك	ـكـ	ك	Kâf
ل	ـل	ـلـ	ل	Lâm
م	ـم	ـمـ	م	Mîm
ن	ـن	ـنـ	ن	Nûn
هـ	ـهـ	ـهـ	هـ	Hâ'
و	ـو	ـوـ	و	Wâw
ي	ـي	ـيـ	ي	Yâ'

Vingt-huit consonnes composent l'alphabet arabe qui a pris sa forme actuelle au IX<sup>e</sup> siècle. Plusieurs groupes de consonnes partagent la même forme. Seuls des points diacritiques les différencient, résultat d'une importante innovation intervenue avant 645. Il s'agit par exemple du bâ', tâ', thâ', ou de jîm, hâ', khâ', etc. Les voyelles sont de deux sortes. Les longues, au nombre de trois (â, û, î) sont notées respectivement par les consonnes alif, wâw et yâ' qui ont ainsi une double valeur. Quant aux voyelles brèves, ce sont des petits signes placés au-dessus et au-dessous des consonnes (voir ci-dessous). Non obligatoires, elles sont surtout utilisées dans les textes coraniques et les manuels destinés aux enfants.

## • Une phrase nominale

جَمِيلَةٌ	مَدِينَةٌ	بَارِيسٌ
jamîla(tun) = belle	madîna(tun) = ville	bârîs(u) = Paris
ج م ي ل ة	م د ي ن ة	ب ا ر ي س

« Paris [est] une belle ville » : se lit de droite à gauche. Les voyelles brèves (en rouge, puis transcrites entre parenthèses) facilitent la lecture ; elles ne sont pas notées dans l'écriture courante. Dans une phrase sans verbe, ces voyelles ne changent pas. La 2<sup>e</sup> ligne isole les lettres de chaque mot ; on voit qu'elles changent de forme selon leur place dans ce mot.

## • Une phrase verbale « Seul le fer ébrèche le fer »

لَا	يَقْلُ	الْحَدِيدَ	إِلَّا	الْحَدِيدُ
(a)l-hadîd(u)	(a)l-hadîd(a)	lâ yafull(u)		
le fer	sauf	le fer	ne-pas-il-ébrèche	

Le verbe, dans une phrase, précède le sujet. A remarquer : le mot fer n'a pas la même voyelle brève selon qu'il est complément d'objet : (a)l-hadîd(a) ou sujet : (a)l-hadîd(u). Lire correctement implique donc de saisir au préalable le sens de la phrase.

## • Divers styles graphiques

Koufique	الحمق داء لا دواء له
thuluth	الحمق داء لا دواء له
moderne	الحمق داء لا دواء له

L'arabe a développé plusieurs styles graphiques. Ce même proverbe « La stupidité est un mal incurable » est écrit ici en trois styles différents. Le koufique est une écriture ornementale, le thuluth est cursive, la troisième, un graphisme moderne.

Longtemps bridée par la tradition védique, l'écriture s'épanouit à la faveur du bouddhisme, la religion du roi Asoka. A partir du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère deux écritures fleurissent. Toutes deux adoptent la syllabe comme unité de base.

## Écritures indiennes



Rajasthan

# La foi grandit dans l'écrit

ॐ नमो भगवते वासुदेवाय



En 272 avant J.-C. Asoka monte sur le trône de l'empire Maurya, alors limité au nord de l'Inde. Après des années de guerres et de conquêtes, son empire s'étend sur la quasi-totalité du sous-continent indien. Mais, pris de remords face aux atrocités qu'il a commises, Asoka se convertit au bouddhisme et fait graver aux quatre coins de son empire, sur des rochers et des piliers de pierre, son repentir ainsi qu'un certain nombre de préceptes d'inspiration bouddhique. Ces 33 séries d'inscriptions sont les plus anciens textes indiens connus, ou du moins les plus anciens déchiffrés. Car bien avant le règne d'Asoka, l'Inde a déjà connu l'écriture. Vers 2600 avant J.-C., la civilisation de l'Indus donne naissance à une écriture restée, encore aujourd'hui, non déchiffrée. Puis, la civilisation de l'Indus disparaît mystérieusement et l'Inde

entre dans une longue période d'agraphie, durant la phase d'expansion, au nord du sous-continent indien, de la civilisation brahmanique. Aucun manuscrit, aucune inscription datée de cette période (entre 1500 et 500 env. avant notre ère) ne sont parvenus jusqu'à nous. Et pourtant, le brahmanisme et l'hindouisme sont loin d'être dépourvus de textes sacrés : ceux-ci forment un vaste corpus, connu sous le nom de Véda (« savoir » en sanskrit). Mais cette masse de prières, de commentaires et de textes techniques a traversé les siècles sous forme orale. « *Dans la tradition védique, il y a une sorte de tabou de l'écriture. Alors que les écrits peuvent être détruits ou abîmés, seules la parole et la mémorisation sont garantes de la fidélité au texte initial* » explique Georges-Jean Pinault, directeur d'études à l'École pratique des hautes études. Le règne d'Asoka marque donc une profonde rupture, à la fois religieuse puisque le bouddhisme est privilégié, et idéologique, l'écrit étant préféré à la parole. L'un et l'autre sont d'ailleurs indissociables, la propagation du bouddhisme devant beaucoup au règne d'Asoka et à la « réapparition » de l'écriture. La rupture est également linguistique. Les édits d'Asoka ne transcrivent pas le sanskrit, la langue sacrée du Véda et des Brahmanes, mais diverses langues vernaculaires de l'empire. Certains édits sont même notés en grec, là où subsistent quelques colonies établies

par Alexandre, et en araméen, dans les régions bordant l'Empire perse.

Mais la plupart des inscriptions d'Asoka utilisent deux « nouvelles » écritures indiennes : la kharoshthi et la brâhmî. Si ces deux écritures présentent très peu de similitudes graphiques, elles fonctionnent néanmoins de la même manière : ce sont toutes les deux des écritures syllabiques (chaque signe note une syllabe) dans lesquelles la voyelle « a » est implicite. Pour noter les syllabes contenant une autre voyelle que « a », un signe diacritique est ajouté à la syllabe de base. Ainsi, la syllabe « ké » est une modification de « ka ». Mais l'écriture brâhmî va plus loin dans son degré de précision : elle distingue voyelles longues et voyelles courtes ; elle est dotée de signes spécifiques pour les voyelles initiales et d'un système complexe de ligatures pour noter la succession de plusieurs consonnes. « *L'écriture brâhmî repose sur une analyse si poussée de la phonologie des langues indiennes qu'il apparaît évident que ceux qui l'ont conçue étaient des lettrés et, paradoxalement, si les*



L'Inde connut une première écriture vers -2600, dans la vallée de l'Indus. Elle garde encore tout son mystère. (Sceau orné d'une licorne.)



Les édits d'Asoka, premiers > textes indiens déchiffrés, permirent de généraliser l'emploi de l'écriture. (Inscriptions en langue pâli.)



L'emploi de l'écriture indienne favorisa la diffusion de textes bouddhiques. (Mani ou pierre à prières, dans le Sichuan, en Chine.)

● Le texte le plus ancien

### L'écriture de l'Indus

En 1920, des archéologues mettent au jour les ruines d'une civilisation brillante et disparue mystérieusement. La civilisation de l'Indus, également connue sous le nom de civilisation d'Harappa ou du Mohenjo-Daro, du nom des deux principales cités découvertes, donna naissance à une écriture que les linguistes n'ont à ce jour pas encore réussi à déchiffrer. A cela plusieurs raisons, d'abord on ne sait quelle langue elle transcrit. Ensuite, les seuls textes que l'on possède sont des sceaux ne comprenant que quelques caractères chacun. Environ 400 signes ont été identifiés, soit beaucoup trop pour que l'écriture de l'Indus soit alphabétique. Les linguistes estiment qu'il s'agit d'une écriture mixte (comme les autres écritures du Proche-Orient ancien), à la fois logographique (certains signes notent un mot entier), et syllabographique (d'autres notent une syllabe).

C. H.

*Brahmanes méprisaient l'écrit, c'est sûrement eux, et plus précisément leurs grammairiens, qui furent à l'origine de son élaboration* », explique Georges-Jean Pinault. Est-ce de leur part une pure invention ? Ou se sont-ils inspirés d'une autre écriture ? La question est encore aujourd'hui en suspens. « *Bien qu'une origine sémitique soit probable, il existe peu de similitudes entre les signes des écritures sémitiques et ceux de la brâhmî. Et si la brâhmî représente, par rapport à la kharoshthî, un progrès phonologique, la brâhmî ne dérive pas de la kharoshthî* » explique Georges-Jean Pinault.

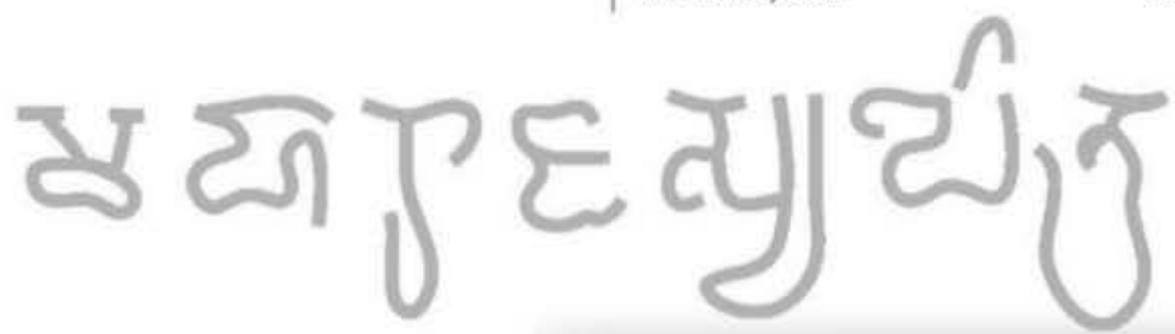
En revanche, l'origine de la kharoshthî est attestée de façon certaine : « *Son orientation de droite à gauche, les nombreuses ressemblances entre les signes araméens et les signes kharoshthî ainsi que le fait que le territoire ancien de la kharoshthî correspond assez exactement à la région indienne occupée par l'Empire perse, où l'araméen servait de langue d'échange et d'administration indiquent une origine araméenne* », poursuit le chercheur.

Paradoxalement, si la brâhmî semble plus mystérieuse, c'est elle qui a subsisté le plus longtemps en Inde, donnant naissance à plus de 200 systèmes d'écriture différents. Les premières différenciations régionales apparaissent dès les premiers siècles de notre ère pour donner naissance à deux familles d'écritures. Dans le Nord, la nâgarî, de *nagara* signifiant ville, s'affirme à partir du IX<sup>e</sup> siècle et prend le nom de devanâgarî au XVII<sup>e</sup> siècle. C'est d'elle que sont issues les écritures actuelles aux formes anguleuses et symétriques comme la gujarâtî, la panjabî ou la bengâlî. Dans le Sud, au contraire, les écritures, descendant également de la brâhmî, se font plus arrondies. La telegu, la kannara ou encore le tamoul se parent ainsi de courbes et d'arabesques.

**Coralie Hancock**

### ● ET AUJOURD'HUI

**L**a constitution de la République indienne reconnaît quinze langues et onze écritures différentes, toutes dérivées de la brâhmî si l'on excepte l'écriture latine (pour noter l'anglais) et arabe. La plus employée, en Inde mais aussi au Népal, est la nâgarî. Elle est utilisée pour noter le sanskrit, le hindi, parlé par environ 40 % de la population indienne, le népalais et plusieurs autres langues indiennes vernaculaires. Mais les écritures d'origine indienne ne se limitent pas à la République indienne. Au Tibet, au Sri Lanka, en Indonésie ou encore en Thaïlande, l'écriture dérive également de la brâhmî.



# Des signes et des mots indiens

## • Syllabaire brâhmî

𑀀	a	𑀁	ka	𑀂	ṭha	𑀃	ba
𑀄	i	𑀅	kha	𑀆	ḍa	𑀇	bha
𑀈	u	𑀉	ga	𑀊	ḍha	𑀋	ma
𑀌	e	𑀍	gha	𑀎	ṇa	𑀏	ya
		𑀐	ṇa	𑀑	ta	𑀒	ra
		𑀓	ḥa	𑀔	tha	𑀕	la
		𑀖	ḥha	𑀗	da	𑀘	va
		𑀙	ḥa	𑀚	dha	𑀛	sa
		𑀜	jha	𑀝	na	𑀞	ha
		𑀟	ṇa	𑀠	pa		
		𑀡	ṭa	𑀢	pha		

Dans l'écriture brâhmî, comme dans toutes les écritures indiennes qui en sont issues, chaque signe note une syllabe dans laquelle le « a » est implicite. La brâhmî est par ailleurs dotée de quatre signes spécifiques pour noter les voyelles initiales (première colonne).

## • Variations de la syllabe KA dans l'écriture devanâgarî (issue de la brâhmî)

क	का	कि	की	कु	कू	कृ
ka	kā	ki	kī	ku	kū	kr̥

Pour les syllabes contenant une autre voyelle que « a », un signe diacritique est ajouté à la syllabe de base.

## • Voyelles de l'écriture devanâgarî

अ	आ	इ	ई	उ	ऊ	ऋ	ॠ	ऌ
a	ā	i	ī	u	ū	ṛ	ṝ	ḷ

Ces écritures syllabiques ont besoin d'une série de caractères spéciaux pour noter les syllabes constituées uniquement d'une voyelle. Les signes représentant ces « voyelles » ne ressemblent en rien aux signes diacritiques ajoutés aux syllabes simples.

## • Comment écrire les groupes de consonnes?

ज	+	व	=	ज्व
ja	+	va	=	jva

Pour noter des groupes de consonnes, les écritures indiennes emploient des ligatures dans lesquelles les syllabes étaient, à l'origine, simplement juxtaposées (ja + va = jva). Les ligatures ont, au fil du temps, subi des modifications, devenant des glyphes à part entière.

## • Lecture d'une phrase « Les armes ne la [l'âme] blessent pas, le feu ne la brûle pas »

नैनं चिन्दन्ति शस्त्राणि नैनं दहति पावकः ।

nainaṃ  
ne la

chindanti  
blessent

sastrāṇi  
les armes

nainaṃ  
ne la

dahati  
brûle

pāvakaḥ  
le feu

Cette phrase en écriture devanâgarî est extraite du *Bhagavadgîtâ* (2 : 23).

# LES CAHIERS SCIENCE & VIE

COLLECTION

Une publication du groupe



Président : Ernesto Mauri

## RÉDACTION

8, rue François Ory 92543 Montrouge Cedex

Tel. : 01 46 48 48 64. Fax : 01 46 48 18 64.

Directeur de la rédaction : Matthieu Villiers

Rédactrice en chef : Isabelle Bourdial  
assistée de Bénédicte Orselli, d'Élisabeth Latsague

Directrice artistique : Valérie Pauliac

Secrétaire générale de rédaction : Najat Nehmé

Rédacteur : Jean-François Mondot

Iconographe : Sophie Dormoy

Service lecteurs : [sev.lecteurs@mondadori.fr](mailto:sev.lecteurs@mondadori.fr). Tel. : 01 46 48 48 66

## Ont collaboré à ce numéro

Rafaële Brillaud, Marie-Amélie Carpio, Patricia Chairopoulos, Lionel Crooson,  
Émilie Formoso, Agnès Gautheron, Coralie Hancock, Maryannick Le Cohu,  
Fabienne Lemarchand, Marielle Mayo, Christophe Migeon,  
Pierre Morestin, Jean-Philippe Noël, Yohanna Sultan R'Bibo,  
Philippe Testard Vaillant, Marie Valente.

## DIRECTION-ÉDITION

Direction Pôle : Carole Fagot

Directeur délégué : Vincent Cousin

## DIFFUSION

site : [www.vendezplus.com](http://www.vendezplus.com)

Directeur de la diffusion : Jean-Charles Guérault

Responsable diffusion marché : Siham Daassa

## MARKETING

Responsable marketing et relations presse : Gilliane Douls

Chargée de promotion : Michèle Guillet

Abonnements : Emilie Nicholson

## PUBLICITÉ

Directrice exécutive : Valérie Camy

Directrice de groupe commercial : Caroline Soret

Directrice adjointe de la publicité : Virginie Commun

Directeur de clientèle : Lionel Dufour

Assistante : Christine Chesse

Chargée de planning : Stéphanie Guillard

Planning : Stéphanie Guillard, Angélique Consoli - Trafic : Stéphane Durand

Tél. : 01 46 48 48 77 ; fax : 01 46 48 49 98

FABRICATION : Johann Gaisser, Marie-Hélène Michon

FINANCE MANAGER : Guillaume Zaneskis

## DÉPARTEMENT INTERNATIONAL

Directeur : Andrea Albini, [albini@mondadori](mailto:albini@mondadori)

## EDITEUR

### MONDADORI MAGAZINES FRANCE

Siège social : 8, rue François Ory 92543 Montrouge cedex

PRÉSIDENT ET DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Carmine Perna

ACTIONNAIRE PRINCIPAL : Mondadori France S.A.S

PHOTOGRAVURE Key Graphic.

IMPRIMERIE Mondadori Printing, SpA,

Via Luigi e Pietro Pozzoni, 11 24034 Cisano Bergamasco (Bergamo).

COMMISSION PARITAIRE : N° 0410 K79605.

DÉPÔT LÉGAL : Août 2013

## RELATIONS CLIENTÈLE ABONNÉS

Les Cahiers de Science & Vie

B490. 60 643 Chantilly Cedex. Tél. : 01 46 48 47 08

(de 9h à 12h et 13h à 17h30, mercredi et vendredi : 16h30). Fax : 01 46 48 47 58

Courriel : [relations.clients@mondadori.fr](mailto:relations.clients@mondadori.fr)

COMMANDES D'ANCIENS NUMÉROS ET RELIURES : Carole Zaragoza, Tél. : 01 46 48 48 97 ;

États-Unis et Canada : Express Mag, 8155, rue Larrey, Anjou-(Québec) H1J 2L5.

Tél. : 1 800 363-1310 (français) et 1 877 363-1310 (anglais). Fax : (514) 355-3332.

Suisse : Edigroup, 39 rue Peillonex 1225 Chêne Bourg. Tél. : 022 860 84 50 [mondadori-suisse@edigroup.ch](mailto:mondadori-suisse@edigroup.ch)

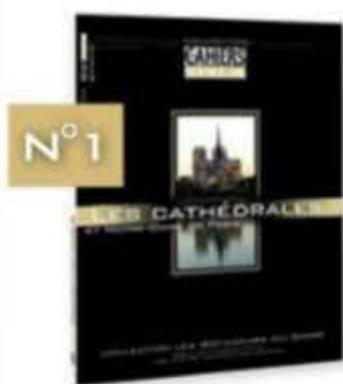
Belgique : Edigroup Belgique, Bastion Tower Etage 20 - Pl. du Champs de Mars 5 - 1050 Bruxelles.

Tel. : 070 233 304 [mondadori-belgique@edigroup.be](mailto:mondadori-belgique@edigroup.be)

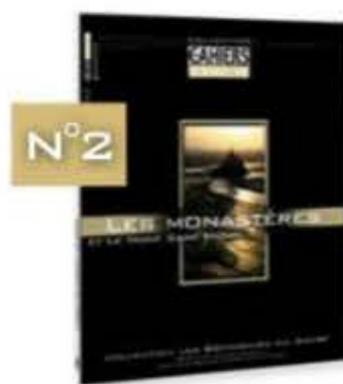
COLLECTIONS  
**LES CAHIERS**  
SCIENCE & VIE

# LES BÂTISSEURS DU SACRÉ

Une réédition collector des grands thèmes des *Cahiers de Science & Vie* consacrés au sacré, savante accréation de foi, d'art et de culture. Après les cathédrales, les monastères, les peuples de la Bible, la collection se poursuit avec les papes et le Vatican.



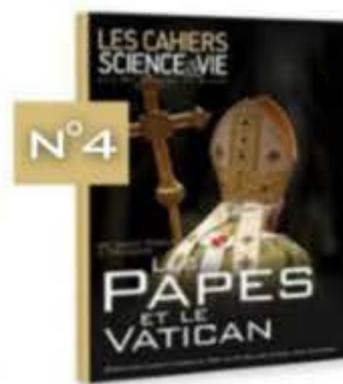
LES CATHÉDRALES  
ET NOTRE DAME DE PARIS



LES MONASTÈRES  
ET LE MONT SAINT-MICHEL



LA BIBLE  
ET SES PEUPLES



LES PAPES  
ET LE VATICAN



LE MOYEN ÂGE  
AVEC L'INTERVIEW VIDÉO DE JACQUES LE GOFF



L'ORIGINE DU SACRÉ  
AVEC L'INTERVIEW VIDÉO DE JEAN GUILAINE

## LES ESSENTIELS

Les Essentiels des *Cahiers de Science & Vie* vous proposent un tête à tête avec les spécialistes les plus renommés qui vous livrent leur vision d'une époque, d'une culture, d'une société humaine. Au cours d'un entretien intime et chaleureux, ils racontent leur vocation, évoquent leurs recherches, vous font partager leur passion. En leur compagnie, pénétrez au cœur des civilisations.

# LES CAHIERS SCIENCE & VIE



M 02384 - 8H - F: 8,90 € - RD



DOM S: 9,50€ - BEL: 8,90€ - CH: 11,50 FS  
CAN: 12,50 \$CAN - ESP: 8,90€ - GR: 8,90€  
ITA: 8,90€ - LUX: 8,90€ - MAR: 95 DH  
PORT-CONT: 8,90€ - TOM S: 1150 CFP  
TUN: 18 DTU.